

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N°

242

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

René Abel THUILLIER

Né le 30 décembre 1902, à Doullens (Somme)

MOLIÈRE

ESSAI MÉDICAL

Président : M. PIERRE MÉNÉTRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^o. ÉDITEURS

16, RUE RACINE, 16

1930



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552831_0030

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

René Abel THUILLIER

Né le 30 décembre 1902, à Doullens (Somme)

MOLIÈRE

ESSAI MÉDICAL

Président : M. PIERRE MÉNÉTRIER, professeur



PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUE & C^o, ÉDITEURS

16, RUE RACINE, 16

1930

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI. . . . Clinique médicale.
 CHIRAY. . . . Clinique médicale.
 DEBRÉ. . . . Clinique médicale.
 DUVOIR. . . . Clinique médicale.
 FIESSINGER. . Clinique médicale
 LAIGNEL-LAVASTINE Clinique méd.
 LÉRI. . . . Clinique médicale.
 AUVRAY. . . . Clinique chirurgicale.
 BASSET. . . . Clinique chirurgicale.

MM.

CHEVASSU. . . Clinique chirurgicale.
 HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.
 MATHIEU. . . Clinique chirurgicale.
 MOCQUOT. . . Clinique chirurgicale.
 PROUST. . . . Clinique chirurgicale
 SCHWARTZ. . . Clinique chirurgicale
 LE LORIER. . . Clinique chirurgicale.
 LEVY-SOLAL. . Clinique obstétricale.
 METZGER. . . Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez
chaire		l'adulte pour les accidentés du travail, les
FREY.		mutilés de guerre et les infirmes adultes.
CHAILLEY-BERT.		Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD.		Education physique
WEILL-HALLÉ.		Radiologie clinique
		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. LE PROFESSEUR PIERRE MÉNÉTRIER

Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Président de l'Académie de Médecine

On s'imagine que cela ne viendra jamais... Un jour, tout de même, il faut faire comme les autres : et c'est fini, — irrémédiablement !

Aujourd'hui, c'est mon tour. Voici l'heure d'enterrer ma jeunesse folle durant laquelle, certes, « j'ay plus qu'autre gallé »... Pas plus que François Villon, hélas, je ne sais m'en repentir, et prenant congé de mon passé d'hier il s'en faut de peu « que le cueur ne me fent »...

Une thèse en effet m'a toujours semblé une sorte de monument funéraire. Dans les premières pages on trouve, invariablement, grande abondance d'épithètes reconnaissantes et éplorées (où, par endroits, le latin fleurit, — comme dans les cimetières...). C'est lugubre. Puisqu'il faut mourir, hélas, que ce soit du moins en riant, comme Molière !...

J'ai donc supprimé volontairement ces traditionnelles et encombrantes dédicaces par quoi cette thèse aurait pu commencer. Toutes, peut-être, n'auraient pas été sincères ; les autres — aux parents et aux amis (*meis et amicis...*) — m'ont paru tout à fait inutiles ; ceux qu'on aime le savent : il n'ont que faire de ces témoignages emphatiques et puérils.

Si je jette ici un regard en arrière ce sera donc le plus brièvement et le plus gaiement possible.

Une vie d'étudiant d'ailleurs, n'est-ce pas, par principe, toujours très gai, et toujours trop bref !

Je revois tout comme si cela datait d'hier : mon départ du lycée et de Paris, mon arrivée à Amiens où mon grand-père avait été pharmacien des Hôpitaux et où je devais, suivant ses conseils, faire mes études médicales.

J'étais un peu dépaycé.

Heureusement je fus présenté tout de suite à M. le Professeur Félix Pancier pharmacien des Hôpitaux et directeur de l'Ecole ; il m'accueillit d'un air qui voulait être un peu bourru mais qui n'était que paternel. Je fus aussitôt rassuré : je me sentais en famille.

Il paraît qu'aujourd'hui la municipalité d'Amiens pour faire de petites économies veut supprimer la petite Ecole. Je suppose que les membres du Conseil Municipal (qui sont, probablement, des gens intelligents) ne poursuivront pas cette mauvaise idée. En tous cas, ce m'est une occasion de plus de dire à mes anciens maîtres la reconnaissance que je leur dois, comme tant d'autres, pour ce qu'ils m'ont patiemment appris.

Car il doit leur falloir, parfois, bien de la patience... Et, personnellement, j'ai dû souvent les mettre à l'épreuve... Au P. C. N. quelquefois, les jours de chaud printemps, nous étions quelques-uns à préférer les hortillonnages au laboratoire. Eh oui,

« je fuyoie l'escolle

« Comme fait le mauvais enfant !... »

M. Pancier prenait alors sa voix terrible :

— Si vous êtes encore absent, prenez garde !...
J'avertirai M. Peuvion que son petit-fils ne fiche rien...

Mais à vingt ans on n'a peur de rien. Et puis la Muse m'attendait sous les grands arbres avec tout son trésor de rimes sonores et riches... Ah ! Poésie !...

L'année suivante, ce fut l'hôpital, — et pour des années.

M. le Professeur Chazarain, chez qui je fus d'abord stagiaire et plus tard interne, nous apprenait toutes les beautés de l'art chirurgical qu'il enseignait élégamment, comme il le pratiquait. Les théories les plus abstraites, les explications les plus ardues se terminaient toujours spirituellement : on ne s'ennuyait guère en l'écoutant.

M. le Professeur Pierre Merle, dont je fus d'abord l'un des externes, puis l'interne, faisait à ses toujours nombreux élèves des leçons de clinique médicale intéressantes et fouillées. Il était un admirateur de toutes les formes d'art. Un jour, me regardant du coin de l'œil, il formula ceci, en souriant : « Il y a des médecins qui font de la poésie, mais il y a aussi des poètes qui font de la médecine. » Je n'ai jamais su si c'était un compliment ou un reproche... Mais je suis très fier d'avoir su garder sa très précieuse amitié.

Je ne voudrais pas oublier non plus de remercier ici M. le Professeur Bax : pendant plusieurs années j'ai été dans son service assistant de vénéréologie et j'ai pu apprécier sa haute compétence, dont il m'a fait bénéficier.

De l'Ecole de Médecine d'Amiens, poursuivant mon destin vagabond, je fus recueilli d'abord au Préventorium maritime de Camiers par M. le Dr Wibaux. Son hospita-

lité fut douce, reposante et poétique. Là je pus goûter les charmes de la nature et de la mer et m'initier aussi à toutes les beautés des décisions administratives...

A la Maison Départementale de Nanterre ensuite je fus, pendant un an, l'un des internes de M. le D^r Lasnier : je lui sais gré de m'avoir accepté dans son service et de m'avoir, souventes fois, prouvé toute sa confiance.

L'enseignement clinique de M. le Professeur Claude, à l'Asile Saint-Anne, m'a révélé enfin tout un domaine nouveau dont je ne soupçonnais pas encore l'attrait ; j'ai trouvé depuis, grâce à lui, à l'étude des maladies mentales un intérêt toujours accru, et je le prie de croire à toute la gratitude que je lui en ai.

Quant à mes camarades d'internat, ils savent trop bien le plaisir que je prenais à être parmi eux pour ne pas croire que je ne les quitte qu'à regrets. Mon esprit, aux soirs tristes, retournera flotter entre les murs de leurs salles de garde. Mais d'aucuns déjà les ont quittées et les autres me suivront : qu'ils emportent donc mon amitié fidèle en même temps que tous nos souvenirs communs, si joyeux.

* * *

Un jour, durant mon trop court passage au Conservatoire, on m'avait chargé d'interpréter Valère du *Médecin malgré lui*. Je n'eus pas le temps d'apprendre mon rôle, et quand le rideau se leva devant une salle archi-comble j'étais le plus inquiet des hommes. Ce soir-là je dus faire souffrir énormément Molière, — comme mes compagnons qui attendaient leurs répliques

et le souffleur qui les donnait pour moi... Je ne me doutais pas alors que l'occasion viendrait de me faire pardonner, — tout au moins par Molière.

C'est à M. le Professeur Jean Poulain d'ailleurs qu'en revient le mérite ; c'est lui qui, au cours d'un de mes voyages à Amiens, il y a un an, orienta mes recherches vers le siècle de Louis XIV d'abord, puis vers Molière ensuite. Je lui dois donc toute ma reconnaissance, et ne me fais pas prier pour la lui offrir.

Je dois aussi des remerciements aux « Fichiers » du *Monde Médical* qui me donnèrent toute la bibliographie correspondant au sujet de cette thèse, ainsi qu'à M. Henri Chenu, de l'Académie d'Amiens, qui m'ouvrit largement son extraordinaire et unique bibliothèque.

J'avais prévu, d'autre part, une illustration humoristique de cette étude : déjà, de nombreux dessins et culs-de-lampe ont été exécutés ; mais le dessinateur de talent qui s'est chargé de ce travail ne l'a pas encore terminé. Une deuxième édition de ce livre, dans un format plus maniable, réparera bientôt cette lacune.

Il ne me reste plus qu'un agréable devoir à accomplir : celui de remercier M. le Professeur Ménétrier d'avoir bien voulu présider la soutenance de cette thèse. Les cours d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie qu'il professe à la Faculté de Paris sont remplis de perspicacité et de sagesse. J'espère qu'on ne lui reprochera pas d'avoir failli à ces deux qualités en m'accordant le fameux *dignus intrare*, — puisque Molière lui-même se met de la partie et intercède en ma faveur...

PRÉFACE

Ce siècle est, plus que tout autre, le siècle du document. Le public en effet veut connaître, jusqu'en leur intimité la plus voilée, les auteurs qu'il préfère. Il veut vivre avec eux, savoir non seulement les traits de leur caractère mais voir aussi ceux de leur visage.

Il pousse la curiosité jusqu'à dépister leurs vices, leurs maladies. Les noms de leurs maîtresses ne lui suffisent plus : il veut entrer avec eux dans l'alcove, pour mieux juger de leur tempérament...

Toutes les « vies romancées » dont on inonde les librairies, et sur quoi le public se jette, prouvent abondamment cette curiosité malade et sa contagion. Le théâtre lui-même a subi l'épidémie : depuis Pasteur jusqu'à Lindbergh en passant par Beethoveen et Napoléon IV, Arvers et Mozart, il n'est pas une célébrité qu'on n'ait exposée aux feux de la rampe doublés de projecteurs puissants qui ne laissent rien dans l'ombre.

Pour expliquer la multitude de ces productions « historiques » on a accusé romanciers et auteurs dramatiques de manquer d'imagination. Mais n'est-ce pas plutôt qu'ils ont su prendre le vent et s'adapter au goût du jour ?

Sur Molière d'ailleurs on a, de tous temps, beaucoup

écrit. On a cherché et dit ce qu'il était comme auteur, comme directeur de troupe et comme acteur. Quand sa vie officielle a été épuisée on s'est demandé ce qu'il avait été comme ami, comme amant et comme mari ; puis, l'ayant cru trouver, on l'a raconté avec force détails.

Les médecins eux-mêmes se sont mis de la partie : ils avaient une belle revanche à prendre... Ils ont dis-séqué leur homme, savamment...

L'un d'eux, un jour, — il s'appelait Montanier — fit part de ses recherches à ses confrères dans la *Gazette des Hôpitaux* ; il écrivit sans sourciller ce qu'il croyait être « *un dernier mot sur Molière et les médecins* ».

C'était en 1864. Il n'avait pas prévu, évidemment, notre époque curieuse, qui allait tout remettre en question. Je lui demande pardon de me risquer, après lui, à écrire un essai médical sur Molière : il a dit à ce sujet le dernier mot, qu'il me permette d'y mettre le point final... .

* * *

Malgré tout le travail d'exégèse qui a été fait sur Molière on est obligé d'avouer que, sur l'homme, on ne sait pas grand'chose. On ignore la date et le lieu exact de sa naissance. On se demande si Armande Béjart, qu'il a épousée, était la sœur ou la fille de Madeleine Béjart, sa maîtresse. On croit qu'il a été copieusement trompé mais on ne connaît à sa femme aucun amant certain. On ne possède aucun de ses manuscrits : pas une œuvre écrite de sa main, pas une lettre, — à

peine quelques signatures sur des registres d'état civil. Dans la tombe qui porte son nom il y a bien des ossements humains, mais ce ne sont probablement pas les siens.

Certains disent qu'ils n'a pas existé. D'autres soutiennent qu'il n'est pas mort — en 1673, bien entendu —, qu'il fut arrêté à cette date et qu'il devint ce mystérieux Masque de Fer qu'on a dit frère de Louis XIV et dont l'apparition dans l'Histoire coïncide avec la mort supposée de Molière.

Toutes les énigmes qui flottent autour d'Homère et de Shakespeare n'ont pas provoqué plus d'hypothèses ! Ni l'un ni l'autre n'ont fait couler plus d'encre.

Homère, Shakespeare, Molière !

On n'a d'eux que la certitude des œuvres qui portent leurs noms. Pour les curieux que nous sommes que de découvertes encore à faire, que de choses encore à expliquer ! Et M. Maurice Donnay n'a-t-il pas raison de penser que « ce n'est jamais fini d'écrire et de parler sur Molière » !

* * *

Les médecins, je l'ai dit, se sont occupés de Molière avec la même ardeur qu'il s'était occupé d'eux.

Cabanès l'a « autopsié » avec un talent remarquable ; d'autres encore, que je citerai au passage, se sont penchés sur lui et sur ses personnages, en cliniciens avertis.

Mais il n'existe, que je sache, aucune étude d'ensemble qui suive Molière du premier au dernier jour, examinant ses rapports avec la médecine et les médecins, décrivant ses états de santé, analysant enfin ses pièces médicales du *Médecin volant* au *Malade imaginaire*.

J'ai tenté cet essai, — et j'ai pris un plaisir extrême à l'écrire : Molière est le plus agréable des amis pour un médecin... J'espère que ceux qui ouvriront ce livre comprendront notre amitié « posthume » et admireront Molière, comme l'admirent tous ceux qui le connaissent, même les médecins, — malgré lui.

R. T.

MOLIÈRE

ESSAI MÉDICAL

I

NAISSANCE, FAMILLE ET JEUNESSE DE MOLIÈRE

« Du samedi 15 janvier 1622 fut baptisé Jean, fils de Jean Pouguelin, tapissier et de Marie Cressé, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré ;

Le parrain, Jean Pouguelin, porteur de grains ;

La marraine, Denise Lescacheux, veuve de feu Sébastien Asselin, vivant marchand tapissier. »

— Tel est l'acte de baptême de Molière, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Eustache.

C'est la première pièce officielle qu'on ait pu trouver.

Le parrain, Jean Pouguelin, était son aïeul paternel. Les registres de l'état civil ont d'ailleurs très souvent déformé l'orthographe du nom ; on trouve tantôt *Pouguelin*, tantôt *Poguelin*, *Pocquelin*, *Pocquelin*, *Poque-lin*, *Pauquelin*, *Poclain* et *Poclin*. Le véritable nom de la famille était *Poquelin*.

Le grand-père donc s'appelle Jean Poquelin, le père s'appelle Jean Poquelin, et celui qui, sur les planches, un jour, deviendra Molière, s'appelle encore, pour aujourd'hui Jean Poquelin.

C'est déjà très compliqué dès cette époque.

Mais deux ans plus tard, Jean Poquelin, — le père — apportera un petit frère à Jean Poquelin, le fils. Il y a déjà trois Jean Poquelin dans la famille et qui ne s'en portent pas plus mal. A quoi bon faire des frais d'imagination ! Allons-y donc ! Le nouveau Poquelin s'appellera Jean — incontinent...

Si l'orthographe du nom familial varie souvent on ne peut guère en dire autant des prénoms mâles... Et c'est fort heureux. Car tout ce qui touche à Molière est déjà suffisamment embrouillé !...

Quoi qu'il en soit cette uniformité ne devait pas faciliter les rapports familiaux. Peut-être les parents du petit Jean Poquelin l'ainé sentaient-ils déjà, confusément, qu'il aimerait plus tard changer de nom... Alors, une fois de plus : ça n'a pas d'importance. Et ils décidèrent de l'appeler, pour cette fois, Jean-Baptiste comme le premier Saint-Jean.

Tout ceci, évidemment, se passait rue Saint-Honoré. L'acte de baptême est là pour l'affirmer.

Mais où, exactement ? Nous n'en savons rien. Les uns prétendent que c'était au numéro 40, d'autres que c'était à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Etuves (maintenant rue Sauval)... Alors pour mettre tout le monde d'accord on a fait sur le champ une troisième supposition : la maison natale de Molière a été démolie et sur son emplacement on a reconstruit un nouvel immeuble, — le 31 de la rue du Pont-Neuf...

Au fond, l'essentiel est de savoir que Molière est né

tout contre les Halles et qu'il est, comme disait François Villon qui en était un lui-même, « un bon bec de Paris »

L'acte de baptême n'indique pas davantage la date exacte de la naissance de Molière. On n'était pas précis, décidément, en ce temps-là...

Il faut remarquer d'ailleurs qu'à cette époque c'était au clergé qu'incombait la charge d'établir les principaux documents de l'état civil. La véritable existence, l'existence de bon chrétien, ne commençait que le jour du baptême ; il avait lieu le plus tôt possible, le lendemain ou le surlendemain de la naissance ; mais quelquefois les nécessités imposaient une attente de plusieurs jours et même de plusieurs semaines.

Il est ainsi très difficile de dire le jour exact où Molière fit sa première entrée en scène.

Il apparaît cependant probable que ce fut le 13 ou le 14 janvier 1622.

Certes nous n'en serions pas réduits à ces conjectures si le décret du 20 septembre 1792 obligeant les médecins à déclarer les naissances avait été appliqué quelques siècles plus tôt... Que d'ennuis grâce à lui seront épargnés aux chercheurs futurs !

Au reste, les formalités de la naissance ne ressemblaient guère à celles d'aujourd'hui. Les médecins n'avaient rien à voir à ce travail : ils en étaient exclus, d'autorité, au nom de la pudeur... On ne les appelait qu'à toute extrémité, quand vraiment les choses allaient très mal.

Ambroise Paré décrit minutieusement les façons dont il fallait s'y prendre pour mettre « l'enfant hors ».

L'accouchement se faisait, de préférence, dans la position assise. La parturiente s'installait, au moment venu, sur une sorte de fauteuil à siège évidé ; deux poignées qu'elle pouvait saisir lui servaient de point d'appui solide (1).

La matrone ou sage-femme, « étant assise devant la femme grosse », besognait de la main gauche tandis que la main droite relevait déceimment les jupes maternelles.

Ces fauteuils et ce procédé furent employés en France jusqu'au milieu du xvii^e siècle. Molière arriva donc de cette inconfortable façon, qui ne devait pas manquer de désagréments pour la patiente ni de complications pour l'accoucheuse. Il put se rendre compte de l'imperfection de l'art médical, immédiatement, — dès le premier coup d'œil sur la vie...

Les accoucheurs, certes, n'avaient pas de prétentions. Ils connaissaient le secret du bonheur. Et ils s'en tenaient au vieil adage des anciens : « Au temps voulu, l'accouchement se fait à la grâce de Dieu »...

Malgré tout les matrones savaient très bien déjà, et les médecins aussi probablement, que Dieu avait fixé à neuf mois le « temps voulu »...

Le petit Poquelin (Jean-Baptiste) était né le 13 ou le 14 janvier 1622, peut-être même un peu plus tôt. Or nous savons que ses parents s'étaient mariés le 27 avril 1621. Molière arrivait donc un peu en avance sur les

1. Docteur Caraven, *Les Chaires obstétricales* (Picardie Médicale, décembre 1924).

prévisions médicales (Et c'est le premier tour qu'il joua aux médecins, très certainement).

On pourrait sans doute pour expliquer cette aventure ébaucher quelques suppositions malveillantes : les pires ennemis de Molière n'y ont pas pensé. N'y pensons donc pas.

D'ailleurs nous venons de noter que ce siècle était toute pudeur et toute sainteté ! On ne se permettait pas quand on était tapissier — ni même quand on devait devenir tapissier du roi — de consommer le mariage avant les cérémonies officielles.

Alors ?

Alors la conclusion s'impose : Molière est né avant terme, vers le huitième mois de la grossesse de sa mère.

D'aucuns remarquent en souriant « que ce n'est pas le seul signe de précocité que le futur auteur du *Misanthrope* ait donné, mais que c'est assurément le premier » (1).

Cette précocité, en tous cas, ne fut pas la plus heureuse. Elle explique en partie sa constitution malade et sa débilité manifeste.

* * *

Son hérédité, d'autre part, est intéressante aussi à connaître.

Pour avoir des renseignements sur sa famille on a tout fouillé, tout scruté. Toutes les sacristies ont été

1. Maurice Donnay, *Molière* (Fayard, éditeur, Paris, 1911).

visitées. On y a découvert évidemment actes de baptêmes, de mariages et d'inhumations, — mais sur les causes des décès, aucune indication. Du côté maternel surtout les recherches n'ont guère abouti.

Son grand-père était tapissier. Il signait Louis de Cressé, avec la particule. D'après la légende il aimait éperdûment son petit-fils et il avait aussi « de la passion pour la comédie » (Grimarest). C'était un commerçant aisé. Il mena souvent le petit Poquelin à l'Hôtel de Bourgogne.

La fille de ce brave homme, Marie Cressé, était née en 1601. Elle eut de son mariage avec Jean Poquelin cinq autres enfants, trois garçons et deux filles.

Elle était chétive ; on ne sait rien de plus.

Ces grossesses répélées l'épuisèrent sans doute. Elle mourut en mai 1632 à trente et un ans.

Elle aimait le luxe, les belles choses. Elle était douce et tendre. Elle a été, sans conteste, une épouse fidèle et une mère indulgente et bonne.

On a vu dans l'amour de Louis de Cressé pour son petit-fils la preuve que Jean-Baptiste ressemblait à sa mère. C'est possible.

Du côté paternel les renseignements sont plus nombreux. On sait que la famille était originaire de Beauvais.

Jean Poquelin — le grand-père et le parrain — était lui aussi commerçant. Il mourut en 1626, dans la paix du Seigneur, ayant eu neuf enfants.

L'aîné, Jean Poquelin, qui fut le père de Molière, était né en 1595. Sa santé semble ne lui avoir jamais

donné le moindre souci. Il s'inquiétait bien davantage de son argent et servit, prétend-on, de modèle pour l'*Avare*.

Le Dr Maurice Vialard note que l'avarice a été relevée souvent dans les antécédents héréditaires des neurasthéniques. Et cela pourrait servir au portrait psychique de Molière.

Jean Poquelin fut d'autre part sévère et dur pour ses enfants. C'était l'époque des verges et du fouet.

Louis XIII lui-même n'avait-il pas été sérieusement fouetté dans son enfance ! Le tapissier royal suivait l'exemple...

Il mourut le 27 février 1669, à soixante-quatorze ans. Voltaire raconte que « vers la fin de ses jours il serait devenu infirme et incapable de servir ».

Il n'en reste pas moins qu'il atteignit un âge avancé, ce qui paraît avoir été assez exceptionnel dans sa famille.

De ses quatre frères, et de ses quatre sœurs, l'une, Louise, était morte en 1609 à trois ans ; Agnès mourut le 1^{er} juillet 1636 à trente-cinq ans, et le 16 octobre de la même année c'était le tour de Martin Poquelin qui n'avait que trente ans. Des cinq autres — oncles et tantes de Molière — on ne sait rien que leurs dates de baptême ou de mariage. La date de leur décès est inconnue ; mais « sans vouloir faire d'hypothèses injustifiées, nous ne sommes pas obligés de croire qu'ils vécurent jusqu'à la vieillesse » (1).

1. Dr Maurice Vialard, *Essai médical sur Molière* (Thèse Bordeaux, 1908).

On peut donc conclure que les membres de la famille de Molière, — à l'exception de son père — moururent jeunes.

Il y a là probablement, une tare héréditaire. Et la descendance même de l'auteur du *Médecin malgré lui* n'en sera pas épargnée. Mais n'anticipons pas.

Notons pourtant que les frères et sœurs de Jean-Baptiste Poquelin subirent la diathèse familiale : Louis baptisé le 6 janvier 1623, meurt vers l'âge de dix ans ; Jean baptisé le 12 octobre 1624, meurt à trente-cinq ans ; Marie-Madeleine, baptisée le 6 août 1625, meurt à vingt-neuf ans, (de ses cinq enfants, trois meurent avant l'âge de dix ans) ; sur Nicolas les renseignements font défaut ; quant à Marie, baptisée le 13 juin 1628, elle meurt (quelques mois après sa mère et presque en même temps que Louis) en janvier 1633, à quatre ans et demi.

Evidemment il est difficile de faire à trois siècles de distance, le diagnostic de la tare qui ravageait, coup sur coup, la nombreuse famille de Molière.

« Le tableau dit le docteur Vialard, est celui d'une famille de malades greffant sur une débilité héréditaire une maladie chronique qui entraîne un dénouement fatal à une échéance plus ou moins longue. »

Le même auteur remarque d'autre part que « les premiers enfants, nés au début du mariage, offrent une bien plus grande vitalité que les derniers nés, issus de parents jeunes encore mais déjà amoindris par leur diathèse ».

Et ceci, évidemment, est bien différent de ce que

l'on observe chez les hérédosyphilitiques : là, les « premiers fruits de la conception » ne survivent pas, ou même, plus souvent, n'arrivent pas à terme,

On est donc amené à conclure, sans toutefois pouvoir l'affirmer de façon absolue, que les Poquelin ont été la proie d'une tuberculose familiale.

Molière, chargé de cette lourde hérédité, aurait donc eu toutes raisons de ménager ses forces. C'eût été la sagesse.

Et peut-être aussi aurait-il fallu

... qu'il s'abstienne

Un peu de comédie, — et de comédienne...

* * *

Ce n'est pas tout à fait ce qu'il advint.

Dans l'atelier de son père il pouvait voir dès son enfance, les apprentis à l'ouvrage et apprendre à les aimer. Mais il pouvait aussi admirer, dans la boutique, les belles dames qui venaient choisir les beaux meubles que fabriquait le tapissier du roi. Et il est probable que dès cet âge, — dont on garde devenu grand une telle empreinte — il s'extasia devant les blondeurs des marquises et se grisa de leurs parfums frivoles.

Il allait — comme il seyait à cette époque — à l'école paroissiale de son quartier. On y apprenait la lecture, l'écriture, le latin (langue officielle), la grammaire et le calcul.

A dix ans, le 15 mai 1632, il perdit sa mère.

Maurice Donnay raconte plaisamment que son père

avait horreur du vide, — ainsi qu'en ce temps-là, on le croyait de la nature... Aussi se remaria-t-il très vite, en avril 1633, avec Catherine Fleurette, fille d'un autre tapissier parisien.

Jean Poquelin, sur qui décidément, les renseignements abondent, avait d'autre part certains dons particuliers. Il suivait à la lettre le neuvième commandement divin et, en mari croyant, faisait « œuvre de chair » aussi souvent qu'il se pouvait. Il avait eu, en quelques années, avec l'aide de Marie Cressé, six enfants. Catherine Fleurette à son tour se mit à la besogne...

Et, à la suite de deux accouchements trop rapprochés, elle mourut le 12 novembre 1636.

On ne sait quelle influence la belle-mère eut sur le beau-fils, ni comment Jean-Baptiste accueillit la nouvelle venue. Il y a bien deux belles-mères dans le théâtre de Molière, mais l'une est une odieuse marâtre (Bélise du *Malade Imaginaire*) tandis que l'autre (Elmire de *Tartuffe*) est pour ses beaux-enfants, la plus affectueuse amie. Notre curiosité reste insatisfaite.

Il paraît néanmoins certain que l'absence d'affection maternelle autour de l'enfance de Molière a provoqué une lacune dans son théâtre : les mères y sont aussi rares que les pères — presque toujours veufs et souvent avarés — y sont nombreux.

On pense que c'est vers l'époque de la mort de Catherine Fleurette que Jean Poquelin, tapissier du roi depuis quatre ans environ, s'installa au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Etuves, à la Maison des Singes, vieux logis à colombages du xv^e siè-

cle. Sur le poteau cornier, des singes étaient sculptés grim pant au tronc d'un oranger. C'était un amusant symbole et un présage heureux. Il est bien évident que l'enfant espiègle et moqueur qui vivait là ne pouvait devenir qu'un merveilleux acteur comique...

Pour l'instant son père, qui ne peut deviner pareil avenir et qui lui réserve la survivance de sa charge, l'envoie comme externe au Collège de Clermont : Jean-Baptiste y recevra une instruction et une éducation qui pourront lui servir quand il devra s'occuper des appartements royaux.

C'est à peu près l'époque de la puberté ; nous ne savons pas comment il réagit durant cette période de transition. Mais nous savons qu'il est un jeune garçon très intelligent et que « le succès de ses études fut tel qu'on pouvait l'attendre d'un génie aussi heureux que le sien » (La Grange).

Il apprend le grec, le français, et le latin très à fond. C'est d'ailleurs la seule langue qu'on ait le droit de parler à l'intérieur du Collège.

Aux distributions de prix on joue la comédie. Jean-Baptiste, lui, ne jouait pas — les rôles étaient réservés aux internes — mais il regardait avec passion. Il comparait aussi avec ce qu'il avait vu à l'Hôtel de Bourgogne où nous savons que son grand-père le conduisait souvent.

En 1640, à sa sortie du collège de Clermont (aujourd'hui Louis-le-Grand) le jeune Poquelin lit Plaute et Térence dans le texte. C'est un excellent humaniste. Il aimait la poésie et les poètes : « il les possédait parfaitement ».

Au collège il était devenu le camarade puis l'ami intime de Chapelle, fils naturel de M. Luillier, maître des comptes et libertin fameux. Luillier était lui-même l'ami de Gassendi. Et comme, en 1644, Gassendi donnait des leçons de philosophie à Chapelle, Jean-Baptiste Poquelin en profita pour y assister.

Il y avait là aussi Bernier, Hesnault et Cyrano de Bergerac. Ils y reçurent la doctrine d'Epicure, — une doctrine d'Epicure corrigée un peu par le christianisme.

Chapelle devint un ivrogne et un débauché mais il resta toujours l'ami de Molière. Bernier devint médecin et entreprit de lointains voyages ; il soigna même l'empereur des Indes, le grand Mogol ; mais lorsque Molière s'en prit à la médecine Bernier oublia, peut-être un peu trop vite, son amitié d'antan. Quant à Cyrano de Bergerac, l'histoire et la légende l'ont conduit jusqu'à nous, bretteur original et gascon spirituel. Molière l'aimait beaucoup. Avec lui il allait souvent au théâtre à l'Hôtel de Bourgogne ou au Marais.

Sans doute, dans son enthousiasme, rêve t-il alors de devenir un jour acteur. Il a l'âge des rêves, des chimères. Il ne s'est guère heurté aux réalités prosaïques de la vie.

Au Marais, il applaudit une jeune comédienne qui peut-être trouble ses rêves junéviles. C'est l'inaccessible étoile à qui tous les collégiens depuis toujours ont rêvé. Pour Jean-Baptiste Poquelin c'est Madeleine Béjart.

Madeleine Béjart !

Peut-être aussi ne fait-il pas qu'y rêver. Cyrano,

qui a quelques années de plus que lui et qui a déjà vécu plus qu'il ne sied, l'emmène sans doute dans les coulisses. Il frôle la Béjart. Il est timide et trop sensible : il ne lui parle pas. Mais il l'emporte probablement dans un coin de son cœur tout neuf, en attendant que ce soit elle qui l'emmène à l'aventure au gré de son caprice et de ses désirs.

Il fait son droit, prend ses licences à Orléans.

Par pure formalité son père lui avait fait prêter serment, en 1637, comme tapissier du roi et valet de chambre de Sa Majesté. Mais en 1642 son père s'inquiète : Jean-Baptiste est un peu trop souvent au théâtre et dans les coulisses... Quand on est tapissier du roi on ne rôde pas parmi des gens dont la profession est contraire aux bonnes mœurs !

Alors le père Poquelin expédie son fils loin de Paris, à la suite de Louis XIII qui, au printemps de 1642, ouvre la campagne du Roussillon.

Mais c'est une fatalité !... Louis XIII va se reposer et prendre les eaux à Montfrin, près de Nîmes ; une troupe de comédiens est mandée pour le distraire : et Madeleine Béjart en fait partie. Elle en est même la vedette... Cette fois c'est le coup de foudre réciproque. La comédienne et le jeune tapissier sont unis pour la vie et pour la postérité.

Tout ça, on n'en est pas bien sûr. On n'est sûr de rien ou de pas grand'chose, avec Molière... Mais enfin c'est possible. Et si ce n'est qu'une légende elle est jolie.

En tous cas le 3 janvier 1643, quelques jours avant ses vingt-et-un ans, Jean-Baptiste Poquelin — appelons-

le encore ainsi : cela ne durera plus longtemps — avertit son père qu'il renonce à la charge de tapissier royal.

Emoi dans la famille !

Mais que faire ? — La famille a contre elle une grande et belle fille qui a toute la fraîcheur, tout l'éclat de ses vingt-cinq ans. Elle est déjà célèbre. Et puis elle a une magnifique chevelure d'un blond ardent !...

Le père Poquelin se fâche. Son fils avec une comédienne, parmi les excommuniés, les prostituées ! Le père Poquelin, certes, se fâche tout rouge...

Mais enfin il est bien obligé de céder.

Jean-Baptiste n'est plus un Poquelin, c'est un Cressé ! C'est de l'atavisme : on n'y peut rien ! .. Il n'a pas seulement comme son grand-père « de la passion pour la comédie » : il en a même pour une comédienne !... Evidemment c'est un comble !

Pour elle il fera n'importe quoi, il ira n'importe où, — même en prison...

On le conçoit : pour les Poquelin c'est une catastrophe. Mais pour nous, de si loin, comme cela nous paraît simple, et naturel, et heureux que, pour les beaux yeux d'une jolie fille, un tapissier du roi soit devenu, un jour, sans le savoir, Molière...

II

L'ILLUSTRE THÉÂTRE. LA PROVINCE. LE MÉDECIN VOLANT

Le 30 juin 1643 l'*Illustre Théâtre* est fondé.

La troupe se compose de dix acteurs dont trois Béjart — Joseph, Madeleine, Geneviève — et Jean-Baptiste Poquelin qui est déjà un peu de la famille...

Madeleine, qui fait figure de directrice, se réserve de choisir, dans la distribution, « le roolle qui lui plaira ». Quant à son amant, Jean-Baptiste Poquelin, il se spécialise dans les rôles tragiques (Il y sera d'ailleurs médiocre).

Pour s'exercer et pendant qu'on transforme en salle de spectacle le Jeu de Paume des Métayers, près de la Porte de Nesle, la troupe, en novembre, émigre à Rouen.

En janvier 1644 tout est prêt : on débute à Paris.

L'illustre Théâtre jouait de préférence des pièces *illustres* fournies par Nicolas Desfontaines, poète comédien, qui était entré dans la troupe. Mais malgré l'*Illustre Bassa*, l'*Illustre Comédien* et l'*Illustre Olympe*, l'illustre Théâtre fait faillite.

Entre temps, Jean-Baptiste Poquelin en était devenu officiellement directeur : il a signé le 28 juin 1644 un

petit acte notarié pour l'engagement d'un danseur nommé Mallet. Il a signé : *Molière*...

Certes l'ascension a été rapide, mais logique ; sa liaison avec Madeleine Béjart, son instruction et son éducation, tout cela le mettait en vedette parmi ses camarades.

Malgré tout la situation n'est pas merveilleuse. Il faut déménager. Au début de 1645 on s'installe au Jeu de Paume de la Croix-Noire, quai des Célestins.

Mais les dettes ne diminuent pas.

Et Molière est envoyé à la prison du Châtelet à la requête de son marchand de chandelles...

L'Illustre Théâtre a vécu.

M. Poquelin père — qui n'a pas l'air si terrible qu'on le dit — paye les dettes de Molière.

Celui-ci, à peine sorti du Châtelet, rassemble les débris de sa troupe et part pour la province, héroïquement.

Pendant quatorze ans il sillonnera les routes de France, à pied, à cheval ou en carrosse, de Nantes à Lyon et de Lyon à Narbonne.

C'est la vie errante et vagabonde des comédiens ambulants, pas trop pénible pourtant : car Molière va trouver des princes dont il saura faire ses protecteurs.

Certes il y aura des aventures, des espoirs et des désillusions. Mais malgré tout, tout s'arrangera.

S'il y a quelquefois de petits drames entre comédiens, il y a aussi beaucoup d'amour. Et un peu partout, de ville en ville, il y aura des naissances.

En ce temps-là, on pensait encore à la repopulation...

Aussi, d'église en église, trouverons-nous, souventes fois, *Morlierre* et *Magdelaine de Baisar* dans les emplois inattendus de marraine et parrain...

Les baptêmes, c'était sans doute l'occasion de ripailles... Il y avait d'ailleurs dans la troupe un nouveau venu : le poète pâtissier Cyprien Ragueneau, « le père nourricier des Muses » comme l'appelle d'Assoucy, — celui là même que Rostand a immortalisé dans *Cyrano* ! Ruiné pour avoir trop prêté aux poètes, ses amis, il avait dû fermer sa boutique de la rue Saint-Honoré et s'engager dans une troupe ambulante. Molière qui était charitable l'avait recueilli ; il était aussi mauvais comédien que mauvais poète ; mais j'imagine qu'il ne pouvait avoir tous les défauts et qu'il savait au moins, dans les grands jours, manier la broche avec art... Peut-être annonçait-il ses plats en vers de mirlitons... On riait. — La gaité n'a jamais nui à l'appétit...

Molière devait savourer ces repas. Il n'apparaît pas en effet que sa santé l'ait alors inquiété. Les biographes notent seulement, à cette époque, sa sensualité. Peut-être sa prédisposition à la tuberculose l'accentuait-elle. Et puis il était entouré de femmes très appétissantes : la Du Parc, la De Brie, — sans compter la Béjart qui était toujours la vieille et maternelle amie.

Molière, dit-on, s'éprit de la Du Parc « mais leurs sentiments ne se trouvèrent pas conformes sur ce chapitre ». Molière, hélas, n'était pas encore célèbre. Et puis il tombait mal : la jeune femme venait à peine de se marier et c'était encore, sans doute, la lune de miel.

Plus tard les deux Corneille, La Fontaine et Racine furent à leur tour amoureux de Marquise Du Parc : ce fut Racine qui fut l'élu...

Pour se consoler Molière se tourna vers la De Brie. Lorsqu'on l'avait engagée il avait fallu prendre aussi son mari, mauvais comédien et antipathique par surcroît... Elle était douce, tendre, amoureuse. — Elle sut très bien consoler Molière...

Nous sommes alors en 1653. La troupe s'appelle maintenant troupe de Molière et des Bérart. Presque toute la famille est là, en effet : Madeleine et Geneviève, Joseph et Louis, Armande enfin, — une jeune personne de dix ans qui joue les petits rôles, gentiment.

La troupe on le voit est importante ; les représentations sont variées.

Molière, bien avant cette époque, a entrepris de composer, pour occuper son esprit entre deux étapes, des farces populaires et bouffonnes. « Il fit des farces, dit Vizé, qui réussirent un peu plus que des farces et qui furent un peu plus estimées dans toutes les villes que celles que les autres comédiens jouoient. »

On a les titres d'une douzaine de ces pièces : *les trois Docteurs rivaux*, (docteur, en ce temps, n'était pas synonyme de médecin ; le mot signifiait savant, philosophe), *le Maître d'Ecole*, *le Docteur amoureux*, *Gros-René écolier*, *le Docteur pédant*, *Gorgibus dans le sac*, *le Fagotier* (qui fait penser déjà au *Médecin malgré lui*), *la Jalousie de Gros-René*, *le Gand Bénêt de Fils aussi sot que son Père* (qui évoque évidemment Thomas

Diafoirus), *la Casaque*, *le Médecin volant*, *la Jalousie du Barbouillé*.

Presque toutes ces pièces ont disparu : on n'a retrouvé que les deux dernières.

* * *

Il y a, dans l'une et l'autre, de la verve ; le dialogue est rapide, précis, comique. On s'en explique très bien le succès. Aussi Molière reprendra-t-il plus tard quelques thèmes du *Médecin volant* dans *le Médecin malgré lui*, tandis que *la Jalousie du Barbouillé* lui servira d'esquisse pour *George Dandin*.

Le Fagotier, *le Grand Benêt de Fils* et *le Médecin volant* prouvent qu'en ce temps-là, comme en tous temps, les médecins étaient souvent mis en scène.

Cet acharnement est très humain.

On se moquait des médecins, comme on s'en moque encore, parce qu'ils occupent une grande place dans la vie, de la naissance à la mort. Le public aime rire de ce qu'il craint un peu. C'est sa revanche... A la première bronchite les quolibets s'étouffent.

On raille ainsi les juges, les prêtres, l'armée, les gardes-champêtres et les pompiers ; mais quand la maison brûle on se précipite pour leur demander secours... Et les femmes ! Elles ont tous les défauts et tous les vices ! Mais quand on a passé deux nuits sans elles on est à leurs genoux le lendemain matin... Combien d'auteurs dramatiques les dénigrent en scène qui sont les tout premiers, dans les coulisses, à célébrer leurs charmes !...

C'est donc uniquement pour plaire à son public que Molière, vers 1650, met sur les planches des médecins. Il ne les attaque pas encore. Il plaisante, il raille. Plus tard il aura peut-être quelques raisons d'être plus acerbe. Pour l'instant ce ne sont que des farces qu'il écrit.

Le Médecin volant d'ailleurs n'est qu'une imitation d'une bouffonnerie italienne : *Arlecchino medico volante*.

Un valet, Sganarelle, se fait passer pour médecin afin d'aider son maître à conquérir celle qu'il aime. A la fin de sa « consultation » il est reconnu par Gorgibus, le père de la belle. Pour se tirer d'affaire il « vole », il saute d'une fenêtre à l'autre et de la maison dans la rue.

Ce valet ne sait pas écrire ; il refuse d'abord de faire ce qu'on lui propose ; il sait qu'il ne sait rien et que ce n'est tout de même pas si facile d'être un bon médecin ; mais pour dix pistoles il est prêt à tout :

« *Je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit en ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin ; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort !* »

Nous n'avons, quant à ça, aucune peine à le croire... Et Gorgibus est bien benêt de se laisser duper. D'ailleurs Sganarelle est prévenu, — il peut se livrer sans crainte à ses fantaisies :

« *Gorgibus, lui assure-t-on, est un homme simple, grossier qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien et que tu sois un peu effronté.* »

Comme Sganarelle ne doute de rien — c'est le propre des ignorants — il revêt donc le costume de l'époque et se lance dans l'aventure.

On le présente comme un habile médecin « *qui vient des pays étrangers et qui sait les plus beaux secrets* ». Alors Gorgibus est enthousiasmé. On pourra lui dire toutes les platitudes, lui sortir toute la gamme des lapalissades : il restera en extase devant un pareil homme qui vient de si loin (Il y a encore de nos jours beaucoup de Gorgibus qui font le succès d'un tas de gens en *of*, en *cheff*, en *sky* et en *poulo*...).

Quand Sganarelle est embarrassé, quand on lui pose une question troublante il bredouille un galimatias latinisque qui n'est même pas du latin de cuisine.

Au reste, sa « consultation » ne peut pas le compromettre : il ne voit guère la malade et n'examine que son urine (Je connais de soi-disants médecins qui font ainsi de la médecine par correspondance et qui découvrent dans une fiole d'urine plus ou moins fraîche, ballotée pendant des jours par l'agréable organisation des P. T. T., toutes les maladies et leurs remèdes...).

J'avoue d'ailleurs que ce passage du *Médecin volant* me plaît beaucoup. Molière a écrit là des choses qui, aujourd'hui, sont devenues tout à fait sensées. Et je ne suis pas du tout sûr qu'en 1650 il l'ait fait exprès.

Sganarelle d'abord se trompe. Il veut examiner Gorgibus. On lui explique que la malade, c'est sa fille.

« *Il n'importe, répond-il ; le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille.* »

Le public certes devait bien rire.

Aujourd'hui nous trouvons cette réponse très logique ; tout médecin consciencieux recherche toujours les antécédents héréditaires de son client.

L' « analyse » d'urine que fait Sganarelle ne manque pas non plus d'ailleurs d'intérêt. Car si l'urine n'est pas la seule chose à considérer — il s'en faut — chez un malade, on peut du moins grâce à elle établir quelques probabilités.

Sganarelle donc l'examine d'abord :

« *Voilà de l'urine, dit-il, qui marque grande chaleur, grande inflammation.* »

Ce n'est pas ridicule. A première vue il est possible de faire d'utiles remarques en cette matière. Les urines d'un grand fiévreux ne ressemblent pas à celles d'un graveleux ; celles d'une tuberculose rénale à celles d'un cancer de la vessie.

Puis il la goûte.

Et tout le monde de se récrier :

— « *Eh quoi ! monsieur, vous l'avalez ?.* »

— « *Ne vous étonnez pas de cela ; les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie.* »

On ne connaissait pas à cette époque la réaction par la liqueur de Fehling. Goûter l'urine était un bon moyen de la remplacer. Moyen héroïque, il est vrai... Mais voyez-vous que Sganarelle ait remarqué un petit goût sucré et diagnostiqué de cette façon le diabète !...

A part quelques bonnes plaisanteries *le Médecin volant* n'est donc pas bien méchant.

Molière est au contraire très correct : il remarque justement qu'on ne doit pas mépriser un médecin « *qui n'aurait pas rendu la santé à son malade puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes ni de son savoir* ».

Les médecins donc sont contents ; le public aussi. Tout est pour le mieux.

* * *

On conçoit qu'après les succès légitimes de ces petites farces Molière ait rêvé de pièces plus importantes.

En 1653 il donne à Lyon *l'Étourdi* ; en 1656, à Béziers, *le Dépit Amoureux*.

C'est à Lyon que le burlesque d'Assoucy, poète-musicien, avait rencontré la troupe de Molière. Il s'en allait de Paris à Turin. Mais il avait joué en route avec un marchand de cochons et n'avait plus un sou. Aussi fut-il heureux de « la rencontre de Molière et de MM. les Bejarre ». Pendant plusieurs mois il fit partie de la joyeuse bande. Par lui nous savons qu'on ne s'ennuyait pas et qu'on ne manquait de rien :

En cette douce compagnie
Je passais doucement la vie.
Jamais plus gueux ne fut plus gras !
A cette table bien garnie
Parmi les plus friands muscats
C'est moi qui soufflois la rôtie
Et qui buvois plus d'hypocras.

Le succès donc est venu, et avec lui une très large aisance. Le renom de Molière et de sa troupe s'accroît.

En mai 1658 il est à Grenoble, bientôt après il est à Rouen.

La Du Parc y affole les Corneille, Pierre et Thomas. On connaît les vers célèbres de Pierre Corneille « à la Marquise » et qui ont trompé tant de monde.

La troupe cependant se prépare à gagner Paris. Et Corneille, refusé, adresse encore à Marquise Du Parc une élégie tendre et prophétique :

Allez, charmante Iris, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux ...

Son frère Thomas de son côté se désespère et fait une *Déclaration d'amour à Iris* :

Iris, je vais parler, c'est trop de violence...

Mais il est trop tard... Marquise du Parc n'écoute pas... Elle n'a plus qu'un but, — comme tous ses compagnons : se faire applaudir à Paris et à la Cour.

Leur renom maintenant les précède : on les attend. Et le duc d'Anjou, frère du roi, leur accorde « l'honneur de sa protection », — avec trois cents livres de pension pour chacun.

III

PARIS PORTRAIT DE MOLIÈRE SES FIANÇAILLES. SON MARIAGE

Le 24 octobre 1658, Molière et sa troupe paraissaient enfin pour la première fois « devant Leurs Majestés et toute la cour, sur un théâtre que le roi avait fait dresser dans la salle des gardes du vieux Louvre. »

Après avoir joué *Nicomède* Molière s'avança sur la scène, remercia Sa Majesté d'avoir bien voulu l'écouter, lui et sa troupe, et La pria « d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalaient les provinces ».

Le petit divertissement, ce fut *le Docteur amoureux* ; Molière y fut remarquable ; le roi s'y divertit fort. La fortune de Molière était faite,

La troupe s'installa aussitôt au Petit-Bourbon. Elle y joua alternativement avec une troupe de comédiens italiens. Ceux de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, évidemment firent grise mine.

C'est alors, au début de 1659, que Molière engagea Charles Varlet de la Grange ; il avait dix-neuf ans ; il

prit dès ce jour tous les rôles d'amoureux ou plus exactement, selon l'expression du temps, d'amant. C'est à lui que nous devons le fameux registre qui nous donne d'intéressants détails sur Molière et ses compagnons (1); c'est lui d'autre part qui, après la mort de Molière, prit la direction de la troupe, entraîna bientôt celle du Marais puis celle de l'Hôtel de Bourgogne et fonda la Comédie-Françoise ou Maison de Molière.

Le 18 novembre 1659, sur le théâtre du Petit-Bourbon, *les Précieuses Ridicules* furent créées. La pièce obtint grand succès.

En mai 1660, ce fut *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* dont le succès fut plus grand encore.

A cette date la troupe dû abandonner le Petit-Bourbon qu'on allait démolir ; elle s'installa dans la salle du Palais-Royal où les représentations reprirent le 20 janvier 1661.

C'est là qu'en juin de la même année fut joué pour la première fois *Don Garcie de Navarre ou le Prince jaloux*. La pièce n'eut pas tout le succès qu'en attendait l'auteur, et ce fut pour lui une petite déception.

Ce léger échec ne diminuait d'ailleurs en rien Molière. Sa situation était solide. Tout Paris l'acclamait. On le mandait très souvent à la Cour ; et le Roi, qui aimait la farce, était le premier toujours à l'applaudir.

* * *

Il existe un portrait de Molière peint par Pierre

1. La Grange (Varlet de), *Registre de La Grange* (réimprimé par Edouard Thierry, 1876).

Mignard vers cette époque. Le peintre et l'auteur s'étaient rencontrés en Avignon et étaient devenus de grands amis.

D'après le portrait en question, Molière — dans le rôle de César de *Pompée* — paraît se porter le mieux du monde.

Il a des lèvres sensuelles, des narines voluptueuses, de grands yeux avec des sourcils épais et rapprochés (on prétend que c'est là signe de jalousie...).

L'ensemble de la physionomie est sans malice et sans méchanceté. Il s'en dégage au contraire une apparence de franchise et de bonté, — et d'intelligence.

Nous savons d'autre part que sa taille était plutôt petite, le buste massif et trapu, les jambes proportionnellement longues et grêles.

Gustave Larroumet ajoute que le cou était très court et la tête enfoncée dans les épaules. « Cette conformation dont les ennemis de Molière n'ont pas manqué de tirer parti était assez frappante pour qu'on n'ait pas cru pouvoir la dissimuler dans les portraits flatteurs de la Comédie-Française et de Chantilly. »

Molière avait la moustache et les cheveux presque noirs, le teint brun, le menton en prognathisme inférieur assez accusé.

Grâce à tous ces détails nous pouvons déjà nous faire une idée approximative de son tempérament.

Cette disproportion partout notée entre le buste dont les

larges épaules

Qui pourraient, à bon droit, être l'appui des Gaules.

(comme le dira le Boulanger de Chalussay, en 1670) et la gracilité des jambes; ce corps « sans harmonie » surmonté (comme l'indique Larroumet) « d'une grosse tête avec un visage rond, des pommettes saillantes, des yeux très écartés l'un de l'autre » tout cela fait songer à la fois au rachitisme et à la tuberculose héréditaire.

Evidemment ce ne sont que conjectures. Il faudra suivre Molière jusqu'à la fin pour établir un diagnostic ferme. Mais enfin, dès maintenant sa stature, son attitude, les traits de son visage, nous donnent de précieuses indications.

Au point de vue psychique nous savons que Molière était un tendre et un sensible. Marie Cressé lui avait donné ce tempérament en héritage — source, bien sûr, de joies profondes mais aussi de tristesses les plus noires. La sensibilité d'ailleurs n'était guère de mise en ce siècle, pas plus qu'au nôtre...

Molière, lui, savait vibrer à toutes les émotions. Et il en souffrit — comme c'est la règle.

Il fit à ce sujet, plus tard, à Auteuil, des confidences à son ami Chapelle : « Je suis né, lui disait-il, avec les dernières dispositions à la tendresse... J'ai cherché à me rendre heureux, autant qu'on peut l'être avec un cœur sensible. »

En 1664, à la mort du fils de la Mothe le Vayer, Molière enverra à celui-ci un sonnet qui restera célèbre, accompagné d'une lettre où sa grande sensibilité apparaîtra encore. Cette lettre se termine ainsi : « Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour vous obliger à

pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. »

On raconte enfin qu'un jour Baron lui parlait d'un auteur du nom de Mondorge qui était dans le dénûment le plus complet et qui ne pouvait, faute d'argent, rejoindre sa troupe alors en province : « Combien pensez-vous, dit-il à Baron, qu'il convienne de lui donner ? » — « Quatre pistoles, reprit Baron. » — « Donnez quatre pistoles pour moi, dit Molière ; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous. »

Tout cela prouve la délicatesse et la sensibilité de l'auteur du *Misanthrope*. Il s'émeut plus que quiconque aux misères de ses amis. En 1673, à la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, malade vraiment à en mourir, il jouera malgré tout pour que ses camarades gagnent de quoi vivre. Et il en mourra.

On peut s'étonner qu'avec de telles dispositions Molière ait été notre plus grand auteur comique.

Il fut comme Ménandre et Térence, et tant d'autres, ce qu'on a coutume d'appeler un « comique triste ».

Dans la vie intime il n'était pas gai. En société, ceux qui espéraient de lui quelque plaisanterie ou facétie en étaient pour leurs frais. Molière restait ordinairement silencieux ; il écoutait parler les autres. Il était presque toujours « dans la posture d'un homme qui rêve » comme le dit Villiers dans *Zélinde* ; ou alors s'il « paroissait attentif » aux discours de ses voisins, « il sembloit, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardoit jusques

au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas ».

Boileau avait surnommé Molière, « le Contemplateur ».

L'histoire — qui n'est peut-être qu'une légende — rapporte d'autre part qu'au cours de ses vagabondages en province, à Pézenas, il allait se reposer de ses soucis chez le perruquier Gély. Les perruquiers toujours ont été de grands bavards ; et l'on bavarde encore chez eux bien davantage depuis que les femmes ont envahi leurs boutiques...

Il y a beaucoup à apprendre en leur compagnie.

Et Molière sut en profiter qui venait céans, de son fauteuil, dans un coin, observer, dit-on, silencieusement les hommes.

* * *

Molière donc, en 1661, est connu à Paris comme acteur et comme auteur.

Il a trente-neuf ans. Il n'est pas beau comme La Grange, évidemment, mais enfin il peut plaire. Sa santé est assez bonne ; il est loin d'être un barbon et il a ce qu'il est convenu d'appeler du tempérament...

Moralement c'est un tendre.

Mais alors les femmes, quelles influences ont-elles à cette époque dans sa vie ?

Nous venons d'entrer un peu dans son intimité ; mais dans son cœur savons-nous ce qui se passe et qui y est entré ?

Il a dû avoir, certes, de nombreux succès féminins parallèlement à ses succès d'homme de théâtre. Mais nous ne connaissons aucune de ses admiratrices.

En tous cas, la De Brie, toujours tendre et douce, est là encore qui le console aux jours d'accablement.

La Du Parc elle-même, dédaigneuse autrefois, doit être maintenant moins farouche. Tous les biographes de Molière pensent qu'elle ne fût jamais sa maîtresse. Cela me paraît bien extraordinaire. Elle a pu, en Province, aux débuts de Molière, ne pas prendre garde à lui, mais à Paris devant tous ses succès elle a dû commencer à regretter ses rigueurs... Et puis elle voulait aussi des rôles avantageux. Alors elle a dû faire à Molière des avances. Peut-être par rancune les a-t-il à son tour refusées. Cela pourtant m'étonnerait : c'est un grand sensuel et la Du Parc est tellement jolie !... Il y a des minutes où un homme ne sait pas résister.

Enfin, la troisième étoile de la troupe — ou plutôt la première — Madeleine Béjart, n'a rien perdu de son empire sur Molière. Il habite d'ailleurs avec elle et tout ce qui reste de sa famille : Marie Hervé sa mère, Geneviève sa sœur, Louis son frère, et Armande sa très jeune sœur, — ou sa fille, on ne sait pas bien.

La question est d'importance. Elle n'est pas éclaircie. C'est une des nombreuses énigmes qui planent autour de Molière. Jusqu'en 1821 tout le monde était d'accord : Armande était la fille de Madeleine. Mais depuis cette date on a retrouvé l'acte de mariage de Molière et deux actes notariés faisant passer Armande pour la fille de Marie Hervé, donc pour la sœur de Madeleine.

D'aucuns supposent que Marie Hervé, mère complaisante, a pris à son compte la petite Armande pour faciliter les choses. Les contemporains d'ailleurs affirment que Madeleine est la mère d'Armande. Racine en effet écrit à l'abbé Le Vasseur :

« Montfleury a fait une requête contre Molière et l'a donnée au roi. Il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère. Mais Montfleury n'est pas écouté à la cour. »

Brossette écrit de son côté :

« M. Despréaux m'a dit que Molière avait été amoureux premièrement de la comédienne Bérart dont il avait épousé la fille. »

Grimarest, en 1705, dans sa *Vie de M. de Molière* écrira la même chose. Enfin Madeleine à sa mort laissera par testament tous ses biens à Armande : ce qui paraît confirmer tous ces dires car Geneviève et Louis vivaient encore (et ce dernier même était dans une situation assez médiocre).

Dans *Elomire hypocondre*, comédie qui parut en 1670, on accuse Molière d'être le père d'Armande. C'est plus grave.

Dans *la Fameuse Comédienne*, pamphlet paru en 1688, l'auteur présente ainsi Armande son héroïne :

« Elle est fille de la défunte Bérart, comédienne de campagne, qui faisait la bonne fortune de quantité de jeunes gens de Languedoc dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille. Il serait assez difficile, dans une galanterie si confuse, de dire qui en était le père. On l'a crue fille de Molière, quoique depuis il ait

été son mari ; cependant on n'en sait pas très bien la vérité. »

Cette dernière phrase est la conclusion de toutes les recherches qu'on a pu faire. On ne sait pas. La supposition que Molière ait été le père d'Armande est donc tout à fait gratuite : elle n'a été faite que par ses ennemis. Alors ne l'accusons pas d'inceste et ne cherchons pas avec malice de perversions sexuelles si improbables.

Qu'Armande enfin ait été sœur ou fille de Madeleine cela n'empêchait en aucun cas Molière de l'aimer. En 1661, elle avait dix-huit ans. Elle était très bien. Ce n'était plus du tout la petite fille que Molière faisait sauter autrefois sur ses genoux et qui l'appelait son mari... Ce n'était plus même la jeune personne de dix ans qui, en province, jouait les petits rôles gentiment. C'était presque une femme, gracieuse, déjà coquette, — et troublante.

Elle avait grandi près de Molière ; il s'étaient habitués l'un à l'autre. Molière aimait bien la petite fille qui l'aimait bien aussi. Et un beau jour — les années ayant passé — ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient (tout court).

Un homme de trente-neuf ans, auprès d'une jeune fille toute neuve, se trouble facilement. Elle, un peu inquiète d'abord, est bientôt très fière de se découvrir tant d'importance. Quand l'adorateur est un homme célèbre et qu'il peut distribuer des rôles, quand la jeune personne a été élevée dans un milieu très libre et un peu pervers, les choses se complètent sans grande difficulté : il suffit d'un regard ou d'un mot pour qu'aus-

sitôt se précisent des sentiments dont on ne s'était pas rendu compte (ou dont on n'avait pas voulu se rendre compte)...

Mais Madeleine qui n'avait aucune raison, elle, au contraire, de ne pas voir clair, avait-elle senti venir l'orage ?

Elle était, paraît-il, très jalouse de la De Brie et très heureuse de lui opposer une rivale. Non seulement elle ne se fâcha pas mais elle conseilla à Molière d'épouser Armande... Ces renseignements malheureusement nous viennent de la *Fameuse Comédienne* et Grimarest n'est point du même avis ; il montre au contraire que la Béjart s'étant aperçue du danger faisait aux coupables toutes les menaces d'usage. De sorte qu'Armande

« plus lasse peut-être d'attendre le plaisir d'être femme que de souffrir les duretés de sa mère, se détermina un matin de s'aller jeter dans l'appartement de Molière, résolue de n'en point sortir qu'il ne l'eût reconnue pour sa femme ; ce qu'il fut contraint de faire. »

Cela causa évidemment « un vacarme terrible ».

Malgré tout, un peu avant Pâques 1661, la troupe accordait à Molière, sur sa demande, deux parts de sociétaires pour lui et sa femme. Le mariage était donc décidé, et Molière apparemment fiancé.

* * *

Alors sans perdre une minute, il écrit une pièce où il exprime ses idées sur le mariage. Il met en scène un personnage, Ariste, qui est son porte-parole.

C'est un homme bon et tolérant. Il est plein de confiance. Il n'entend pas enfermer sa femme, à clé, dans sa chambre, ni lui refuser toute distraction. Il essaiera de contenter ses vœux.

Il y a, entre lui et elle, une différence d'âge assez sensible, mais peut-être qu'« une grande tendresse et des soins complaisants » sauront faire disparaître cette inégalité.

En tout cas il ne veut pas d'elle par force : il la laisse libre de son choix. Il n'entend la prendre que si elle l'aime ; car il sait bien que « le cœur est ce qu'il faut gagner » si l'on veut être heureux.

Tout cela ne devait pas déplaire à Armande.

Je la vois tendrement sourire en lisant ces vers par-dessus l'épaule de Molière. Lui, les écrivait gaiement. Il était heureux : *l'École des Maris*, pièce de fiançailles, est une pièce optimiste.

Elle fut jouée pour la première fois le 24 juin 1661, au Palais-Royal. Elle eut un grand succès. Pour Molière, c'est une époque de joie et de bonheur. Il aime, il est aimé, tout lui sourit.

Fouquet lui demande une comédie nouvelle. Il écrit *les Fâcheux*. Et c'est encore, à Vaux-le-Vicomte, devant le roi, un nouveau succès.

Molière évidemment interprète tout cela comme des présages de bonheur.

Et le 20 février 1662, un lundi gras, Jean-Baptiste Poquelin épouse à Saint-Germain-l'Auxerrois Armande-Grésinde Béjart « *fille de feu Joseph Béjart et de Marie Hervé* », en présence de « *Jean Poquelin, père du marié*

et de André Boudet beau-frère du marié ; de la dite, Marie Hervé, mère de la mariée, de Louis Béjart et de Madeleine Béjart, frère et sœur de la dite mariée. »

Il faut remarquer que Jean Poquelin, le père, assistait au mariage : il était donc dans les meilleurs termes avec son fils. Il ne lui tenait rigueur de rien. Et peut-être, au fond, était-il fier des succès de Jean-Baptiste.

De la famille Béjart, d'autre part, une seule personne faisait défaut : Geneviève en effet n'a pas signé sur les registres paroissiaux. On en a conclu qu'elle s'était opposée au mariage et que par conséquent elle était elle aussi — toute la famille parbleu ! — la maîtresse de Molière...

Des déductions semblables sont pour le moins réjouissantes. Elles n'ont aucune valeur. Il m'est aussi bien permis de supposer que, sur l'ordre formel de son médecin particulier, elle était restée chez elle pour y attendre les effets d'une purge qui devait être ce jour-là, indispensable, — probablement...

IV

PREMIÈRES GRANDES LUTTES DE MOLIÈRE ET PREMIÈRE ATTAQUE CONTRE LES MÉDECINS

(Don Juan, 15 février 1665).

Après une courte lune de miel Molière s'aperçut sans doute qu'il venait de faire une bêtise ou, en tous cas, qu'il venait de se lancer dans une périlleuse aventure.

Il écrit aussitôt *l'Ecole des Femmes*. Il a peur d'être cocu (le mot est dans la pièce à chaque page et je n'y peux rien) ; alors il prend, comme dit Maurice Donnay, une assurance contre le ridicule...

Il se rappelle tout à coup que peu de femmes lisent Saint-Augustin : aucune ne croit plus, parbleu, malgré ses sermons, que les enfants se fassent par l'oreille... Elles sont toutes imparfaites,

*Leur esprit est méchant et leur âme est fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là !*

Evidemment, c'est incompréhensible ! chose étrange d'aimer !

Mais puisque nous en arrivons tous là ne prenons pas ça trop au sérieux ; si nous sommes trompés n'y

attachons pas trop d'importance : l'affaire n'est pas si grave en soi et ne déshonore pas sa victime. Ce n'est souvent qu'un peu de vanité blessée. Nous nous rendons nous-mêmes ridicules par nos cris : toute l'habileté est de prendre ça du bon côté, — car enfin, quand on y songe, tout le mal

N'est que dans la façon de recevoir la chose...

Molière, à cette époque, n'a rien à reprocher sans doute à Armande. Mais peut-être ne l'aime-t-elle pas comme il l'aime. Ce ne doit pas être la grande passion. Elle manque, probablement, d'élan physique : ils avaient oublié leur inégalité d'âge, la nature se charge de la leur rappeler. Molière qui est observateur, et qui a des souvenirs avec quoi comparer, s'en aperçoit bien. Il a des craintes pour l'avenir. Il prend donc un peu douloureusement les devants et fait savoir à quiconque qu'en cas d'infortune conjugale il est homme à savoir en prendre son parti. Il y a plus de tristesse qu'on ne le croit, au long de ces cinq actes qui font tant rire. Et c'est l'heure de penser avec Musset à cette gaieté

... si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !

La pièce fut jouée pour la première fois le 26 décembre 1662. Ce fut un éclatant succès. Molière méritait bien une compensation. Jamais il n'avait provoqué pareil enthousiasme. C'était du délire : toute la salle était secouée de rires fous. Mais tous les ennemis du poète, les précieuses, les marquis, les dévots, tous

ceux qui le jalousaient, auteurs et comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, ne lui pardonnèrent pas ce triomphe. Ils lui déclarèrent la guerre, incontinent.

C'est ce qu'on a appelé *la Guerre comique*.

Molière se défendit. Le 1^{er} juin 1663 il donna *la Critique de l'Ecole des Femmes*.

On n'en faisait pas moins courir le bruit qu'Armande était coquette et que le ménage n'allait guère.

Molière continue le combat. Le 24 octobre il joue, devant le roi, *l'Impromptu de Versailles*.

L'Hôtel de Bourgogne réplique par deux pièces : *l'Impromptu de l'hôtel de Condé* de Montfleury fils et *la Vengeance des Marquis* de Villiers. Ce dernier ne s'attaque pas seulement au poète et au comédien : il s'adresse directement au mari. Selon lui Molière est un Sganarelle qui n'a rien d'imaginaire...

Les heures tendres et heureuses de l'époque des fiançailles sont passées : Molière est entré dans la grande lutte auprès de quoi ses déboires du début n'étaient que soucis d'enfant.

L'auteur de *l'Ecole des Femmes* avait pour lui, fort heureusement, le public, Boileau, La Fontaine et Louis XIV.

Il avait été gratifié, au début de l'année, d'une pension de mille livres en qualité d' « excellent poète comique » ; il avait repris d'autre part depuis 1660, après la mort de Jean Poquelin, son frère cadet, la survivance de la charge de tapissier-valet de chambre du

roi. Nous savons qu'il exerça cette charge jusqu'à la fin de ses jours. Grâce à elle, auprès du monarque il avait un facile accès dont il sut profiter.

Louis XIV d'ailleurs fit souvent appel à son talent, et Molière devint l'amuseur officiel de Sa Majesté.

Le 29 janvier 1664 ce fut d'abord, dans l'appartement de la reine-mère, au Louvre, une comédie-ballet en trois actes : *le Mariage forcé* (Il s'agit encore d'un homme de cinquante ans qui veut épouser une jeune coquette et qui se demande s'il fait bien de se marier).

Le roi paraissait lui-même dans la pièce, à l'heure du ballet, sous le costume d'un Egyptien.

Armande, elle, devenue Mlle Molière, ne jouait pas ce jour-là, et pour cause : le 22 février suivant on baptisait en effet à Saint-Germain-l'Auxerrois un bébé du nom de Louis, qui était le premier enfant de Molière. Il avait pour parrain le Roi, pour marraine Madame.

Bientôt après *le Mariage forcé* ce furent les fameuses fêtes « galantes et magnifiques » données par le roi à Versailles. Il avait demandé une pièce à son amuseur : et celui-ci écrivit *la Princesse d'Elide*, comédie galante, qui fut jouée le 8 mai 1664.

Le rôle de la princesse était tenu par Mlle Molière, heureusement rétablie. Elle obtint un très brillant succès de femme et d'actrice. *La Fameuse comédienne* raconte que c'était là le premier rôle considérable qu'elle ait joué et qu'elle y parut « avec tant d'éclat que Molière eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la cour ».

Elle dut être évidemment très courtisée : les admirateurs et les adorateurs ne manquent jamais aux comédiennes.

Les fêtes de Versailles durèrent sept journées : journées féériques consacrées aux plaisirs de toutes sortes, et à l'amour. Louis XIV et Mlle de la Vallière donnaient l'exemple. Les soirs étaient troublants. Le printemps tiédissait les regards. Et puis la musique était de Lulli...

Alors Armande qui a vingt-quatre ans se laisse conter fleurette par quelque jeune et beau marquis. Elle le compare à Molière qui a quarante-deux ans, qui peut-être est déjà malade, et qui sûrement est fatigant, insupportable, comme tous ceux qui sont jaloux et qui, par surcroît, sentent qu'on ne les aime pas.

Car Armande admire son mari mais ne l'aime pas d'amour.

Elle se laisse donc conter fleurette.

Elle a des tas de raisons, certes, de ne pas résister outre mesure. D'ailleurs une femme ne s'embarrasse pas de raisonnements quand l'envie lui prend de jeter son bonnet (et le reste) par-dessus les moulins.

Scarron avant de mourir avait écrit son *Testament en vers burlesques* ; c'était peu après l'apparition du *Cocu Imaginaire* ; il avait fait à chacun des legs plus ou moins spirituels ; faisant allusion à cette comédie, il avait laissé

A Molière le cocuage.

Scarron était prophète sans le savoir. Quand Molière

quittera Versailles il pourra emporter son héritage : il en a pris désormais possession.

Tout cela, certes, n'empêche pas la troupe de se faire applaudir.

Les fêtes de Versailles occupent toute une semaine, du 7 au 13 mai. Après *la Princesse d'Elide*, le 8, on joue le 11 *les Fâcheux*, le 12, pour la première fois, les trois premiers actes de *Tartuffe*, le 13 enfin on termine les fêtes par *le Mariage forcé*.

Tartuffe ne plut pas à tout le monde : les dévôts — qu'allaient-ils faire là — se voilèrent la face.

La guerre reprit. Et Louis XIV fut obligé, à contre-cœur, d'interdire la pièce « jusqu'à ce qu'elle fut examinée par des gens capables d'en juger ».

Molière avait ainsi, à cette époque, de nombreux tracassés : après la lutte déclenchée par *l'Ecole des Femmes* qu'avait été l'obligation d'écrire pour le roi, coup sur coup, *le Mariage forcé* et *la Princesse d'Elide* ; la grossesse d'Armande d'autre part n'avait probablement pas amélioré le caractère de la jeune femme ni les rapports entre les deux époux ; enfin c'était cette bataille pour *Tartuffe* que Molière entreprenait d'autant plus découragé qu'il s'inquiétait davantage des coquetteries d'Armande.

Le temps lui manquait d'ailleurs pour bercer ses soucis. Le répertoire était fatigué ; on ne pouvait jouer *Tartuffe* pour le moment ; il fallait donc écrire tout de suite une autre pièce.

Il paraît qu'on oublie un peu quand on travaille beau-

coup. Molière écrivit *Don Juan ou le Festin de Pierre*.

Mais ce travail, ces tracas, malgré tout l'accablèrent.

Moralement et physiquement il est exténué. Il abandonne la fonction d'orateur de la troupe : c'est La Grange qui désormais fera la harangue.

Si la maladie ne s'est encore manifestée par aucun symptôme, on peut être sûr que déjà elle s'est installée en lui. C'est la période d'incubation : l'esprit et le corps, dès maintenant, sont touchés.

* * *

Don Juan était né en Espagne : puis il était passé par l'Italie avant d'entrer en France (1).

Dorimon et Villiers l'avaient adapté au goût du jour dans deux tragi comédies en cinq actes et en vers.

Molière en fit une pièce à la fois incohérente et très intéressante, qui se rattache d'un côté à la farce, de l'autre à la grande comédie. Son Don Juan est non seulement un débauché mais encore un athée et un hypocrite. Il est loin d'être le Don Juan romantique et idéalisé auquel un jour rêvera Musset !... Mais aussi, dans certains traits peu flatteurs dont Molière marque son héros c'est peut être un Don Juan proche de lui qu'il attaque : un de ces grands seigneurs par exemple qui s'étaient trop occupés d'Armande lors des fêtes de Versailles, — Lauzun, Guiche ou quelque autre...

Et puis Don Juan hypocrite a coudoyé Tartuffe !

Et les dévôts ne s'y tromperont pas. Ils se liguèrent

1. Georges Gendarme de Bévette, *La Légende de Don Juan* (2 vol. Hachette).

de nouveau contre Molière à qui ils reprocheront l'athéisme et le libertinage de Don Juan.

A ses ennemis déclarés il ajoutera d'ailleurs, cette fois-ci, les médecins ; la première scène du troisième acte suffit à justifier leur rancune : Molière ne les a pas ménagés.

On raconte pour expliquer cette première attaque contre la Faculté une amusante anecdote (1).

Molière était alors, paraît-il, locataire de D'Aquin, médecin par quartier et neveu par alliance de Valot, premier médecin du roi. Le médecin et le comédien habitaient dans le même immeuble, rue Saint-Thomas.

C'est là qu'était né le petit Louis, le 19 janvier 1664.

Les deux femmes évidemment se rencontraient souvent. Mme D'Aquin était avare et chicanière, jalouse sans doute aussi d'Armande, élégante et coquette. Une comédienne, y pensez-vous !...

Mme D'Aquin devait la mépriser autant qu'elle la jalousait... Il y avait ainsi, quelquefois, des disputes : les femmes ont la langue longue et l'oreille sensible et quand l'une a dit du mal de l'autre — ce qui arrive souvent — celle-ci tout de suite le sait bien !...

Les maris prenaient parti et soutenaient leurs épouses respectives... D'Aquin et Molière étaient ainsi très en froid. — D'où la fameuse scène de *Don Juan*.

Mais cette diatribe a je crois une raison plus sérieuse. On pense en effet que le petit Louis, premier né de Mo-

1. Durand, *Pourquoi Molière a ridiculisé les médecins* (Lyon médical, 1929, n° 2).

lière, ne vécut que quelques mois. Il était mort sans doute avant la création de *Don Juan* qui eut lieu le 15 février 1665. Et naturellement Molière en voulait aux médecins d'avoir, malgré leurs purges et leurs saignées laissé mourir son fils.

Cette colère, c'est très humain.

Elle explique pourquoi, quand Sganarelle se déguise en médecin pour échapper aux poursuites des ennemis de Don Juan, ce dernier ne se prive pas pour dire à son valet ce qu'il pense de ceux dont il a pris l'accoutrement ridicule.

Molière d'ailleurs reviendra plus tard sur le costume. Pour aujourd'hui, comme il ne peut consacrer aux médecins que quelques répliques en passant, il va droit au but. Il affirme qu'ils ne savent absolument rien et qu'ils ne sont que des farceurs :

« Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades et tout leur art est pure grimace, dit Don Juan à Sganarelle. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature. »

Montaigne avait déjà dit exactement la même chose. Pas plus que lui donc Molière ne croit en la médecine. Et cela, qui n'est pas une plaisanterie, paraît moins une raillerie contre D'Aquin qu'une triste certitude. La mort de son fils est pour Molière la preuve indubitable que la médecine est partout impuissante.

Il fait dire à Don Juan que c'est *« une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes »*.

Alors Sganarelle s'étonne :

« Quoi ! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ? »

(Ça c'est pour D'Aquin qui était un grand partisan de ces remèdes.)

A cette époque le vin émétique, ou antimoine, faisait grand tapage. Il y avait une querelle qui durait depuis plus de vingt ans et qui séparait la Faculté en deux camps. Les uns étaient pour, les autres contre. En 1658 était survenu un événement d'importance : le roi était tombé malade à Calais, il avait fait quérir Dusaulehoy, un praticien d'Abbeville, qui avait ordonné de l'émétique et, de cette façon, guéri le monarque. Du coup, les ennemis de l'antimoine avaient perdu la bataille... Par un arrêt du 29 mars 1666, le glorieux remède fut alors admis par le Parlement au nombre des médicaments officiellement autorisés (1).

La première représentation de *Don Juan* se place donc entre la guérison du roi et l'arrêt en question. Tout le monde à ce moment célébrait l'émétique.

Molière, lui, devait penser que cette guérison merveilleuse n'était due qu'au hasard et aux « forces de la nature ». Car si le roi a été guéri, l'abbé Le Vayer, son ami, est mort hélas, en septembre 1664, à la suite « d'une fièvre continue » malgré qu'on lui ait donné « trois fois le vin émétique ! »

Don Juan donc n'a guère confiance au médicament renommé. Sganarelle est épouvanté de tant d'audace.

1. Maurice Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière* (Paris, Didier, 1863).

Alors s'engage le dialogue suivant, qui conclut :

SGANARELLE : *Il n'y a pas trois semaines j'en ai vu pourtant, moi qui vous parle, un effet merveilleux. Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie, on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.*

DON JUAN : *Il réchappa, n'est-ce pas ?*

SGANARELLE : *Non, il mourut.*

DON JUAN : *L'effet est admirable.*

SGANARELLE : *Comment ! Il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?*

Sganarelle n'a pas de chance dans ses démonstrations... Mais c'est un valet bouffon qui fait rire par son ridicule même. Il compromet toutes les causes qu'il essaye de défendre. Il ne faut pas lui en vouloir...

Quant à Don Juan, il fait profession de ne croire en rien ; de sorte que les gens bien intentionnés purent s'imaginer que ce premier acte d'hostilité contre la médecine n'était qu'une plaisanterie, et que les idées de Don Juan n'étaient pas celles de Molière.

Mais ils n'eurent pas à attendre longtemps pour être fixés, — une fois pour toutes...

V

L'AMOUR MÉDECIN

(15 septembre 1665).

Don Juan fut joué une quinzaine de fois du 15 février à la clôture de Pâques. L'athéisme du personnage avait remis les dévots en fureur et la pièce ne fut pas reprise à la réouverture. Cette mesure d'ailleurs avait été conseillée à Molière par Louis XIV lui-même, qui ne lui retirait pourtant pas sa confiance. Le registre de La Grange, en effet, nous apprend que le 14 août « le Roy dit au sieur de Molière qu'il vouloit que la Troupe doresnavant lui appartinst ». Il la demanda sur-le-champ à Monsieur, de qui elle dépendait toujours depuis la rentrée à Paris. Tous les comédiens reçurent une pension, et Molière se trouva ainsi officiellement placé sous la protection royale.

La troupe prit le nom de « Troupe du Roy au pallais Royal ».

Pendant ce temps les démêlés avec D'Aquin s'étaient compliqués. Celui-ci, après *Don Juan*, — peut-être pour venger la corporation — avait voulu augmenter le loyer du comédien. Molière avait refusé de payer : on lui avait donné congé...

Pour comble, c'était la Du Parc, veuve depuis un an, qui reprenait l'appartement. Armande qui était jalouse de Marquise « en enragea » bien davantage...

Or, un jour, la Du Parc qui voulait être au mieux avec sa propriétaire, offrit à Mme D'Aquin un billet de faveur pour le Palais-Royal.

L'escarmourche était inévitable.

En effet quand Armande aperçut la femme du médecin dans la salle elle envoya deux gardes pour la mettre dehors... — Evidemment, c'était son tour !...

Le Boulanger de Chalussay dans *Elomire hypocondre*, puis Grimarest rapportent l'aventure.

D'Aquin irrité monta aussitôt une cabale contre Molière dont la santé, justement, commençait à faiblir.

Après *Tartuffe* c'était à *Don Juan* qu'on s'attaquait. Tout recommençait !...

Il fallait écrire une nouvelle pièce, si l'on ne voulait pas laisser chômer la troupe.

Nouveaux soucis, nouveau labeur. Molière est épuisé.

Il a demandé conseil, à tout hasard, à des médecins (à Mauvillain probablement qui est son ami) ; mais aucun traitement ne réussit. La médecine, à cette époque, est pitoyable. Elle offre, vraiment, tristes spectacle.

Routine aveugle, pédanterie scolastique, fausse érudition, jalousie entre eux, arrogance envers les autres : voilà les médecins du temps...

En général ils ne sont guère aimés. Partout circulent, contre eux, des épigrammes ironiques :

Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin...

Soulager la pauvre humanité semble être pour eux un assez lointain souci. Et Molière a dès lors raisons de n'avoir pas en leur talent confiance extrême.

N'ont-ils pas, au reste, laissé mourir Gassendi, son vieux maître, comme ils ont laissé mourir son premier né ? N'ont-ils pas envoyé « au pays d'où personne ne revient » comme dit Guy Patin, l'Abbé Le Vayer, le fils tant pleuré de son ami François de la Mothe Le Vayer ? Comment Molière pourrait-il croire en eux ?

Il pense qu'il ne faut pas plus que d'autres, ni plus que rien, les prendre au sérieux. Ils l'amuse par tous leurs côtés grotesques, ils peuvent aussi amuser son public, — c'est tout ce qu'on peut, quant à présent, leur demander.

Leur imitation et leur critique ont eu, dans *Don Juan*, un gros succès de rire ; ils font partie, incontestablement, des personnages traditionnels de la farce. Aussi pour toutes ces raisons, dès la première occasion — c'est-à-dire tout de suite puisqu'il faut une pièce au plus tôt —, Molière les mettra en scène, copieusement.

Mais d'abord il se renseigne...

Puisqu'il est l'ami de Mauvillain, les renseignements seront faciles à obtenir. D'autant plus que Mauvillain est lui-même un sceptique, un subversif. Il a été exclu

deux fois de la Faculté : il est prêt à décharger sa bile sur la profession et sur les confrères. Molière n'a qu'à écouter, à prendre note...

Le roi, justement, lui commande un nouveau divertissement.

Comme toujours il faut faire vite : l'auteur a cinq jours pour s'exécuter.

Heureusement tout est prêt, les notes de Mauvillain sont là...

Et en cinq jours, *l'Amour Médecin* est « fait, appris et représenté ».

* * *

C'est à Versailles que la pièce fut jouée pour la première fois, le 15 septembre 1665. Elle fut éditée au début de l'année suivante.

Dans la préface de cette édition, Molière nous dit que *l'Amour Médecin ou les Médecins* (comédie-ballet en trois actes) n'est « qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement ».

Quand il ajoute que tout a été fait en cinq jours, il se vante un peu. Sans doute la mise au point fut rapide. Mais il avait, comme je l'ai montré, son canevas tout prêt bien avant que le roi n'ait formulé son ordre.

Grimarest raconte que Molière « était l'homme qui travaillait avec le plus de difficulté » ; s'il pût ainsi répondre chaque fois aux désirs précipités « du plus grand roi du monde », c'est qu'il avait toujours en réserves quelque ébauche nouvelle (quand il ne se servait pas

d'une ancienne petite farce jouée autrefois en province).

L'intrigue de l'*Amour Médecin* est simple.

Sganarelle a une fille qui aime Clitandre. Comme il est un peu avare (c'est l'habitude) Sganarelle ne consent pas au mariage : — il lui faudrait donner une dot...

Lucinde, sa fille, s'étirole et languit, puis tombe malade. Sganarelle, affolé, fait alors quérir tous les médecins des environs. Mais ils se disputent tous avec vigueur et abandonnent Lucinde à son triste sort...

C'est alors qu'apparaît Clitandre, déguisé en médecin : il dupe le bonhomme, enlève sa fille et la guérit, du même coup.

* * *

Sans compter Clitandre — qui est l'amour médecin qui guérit tout... — Molière met en scène cinq disciples d'Hippocrate et de Galien. Cette fois ce ne sont plus des valets déguisés mais de vrais médecins qui sont caricaturés.

Les contemporains s'accordaient à reconnaître en eux les principaux médecins de la cour. Guy Patin lui-même, médecin frondeur, écrivait le 22 septembre :

On a joué depuis peu à Versailles, une comédie des médecins de la cour où ils ont été traités de ridicules devant le roi, qui en a bien ri. On y met en premier chef les cinq premiers médecins, et par-dessus le marché, notre maître Elie Béda, autrement le sieur Des Fougerais, qui est un grand homme de probité et fort digne de louanges, si l'on croit ce qu'il en voudrait persuader.

Le 25 septembre il écrivait encore :

On joue présentement à l'Hôtel de Bourgogne l'*Amour malade*. Tout Paris y va en foule pour voir, représenter les médecins de la cour, et principalement Esprit et Guénaut avec des masques faits tout exprès.

Guy Patin ne parle ici que par ouï-dire ; il allait peu au théâtre ; aussi dans certains détails commet il des erreurs : il compte six médecins au lieu de cinq, il prend l'Hôtel de Bourgogne pour le Palais-Royal, l'*Amour médecin* devient pour lui l'*Amour malade*. Aussi n'est-on pas très sûr que les masques dont il parle, ressemblant aux personnages visés aient été vraiment utilisés.

En tous cas il existait bien, comme il le dit, « cinq premiers médecins » à la cour, et ni plus ni moins : Valot, pour le roi ; Séguin, pour la reine-mère ; Guénaut pour la reine ; Esprit, pour Monsieur ; Yvelin, pour Madame.

Le public ne se trompait pas : c'étaient bien ces médecins célèbres que Molière mettait en scène.

Séguin pourtant fut épargné et remplacé par Des Fougerais qui ne faisait pas partie de la cour mais qu'on appelait en consultation dans les cas graves.

Les masques dont parle Guy Patin étaient d'ailleurs bien inutiles pour l'identification des personnages. Tous étaient facilement reconnaissables. Molière les indiquait suffisamment par l'imitation de leurs gestes, de leurs langages, de leurs habitudes, et de leurs théories. Les noms des personnages eux-mêmes (tirés du grec,

dit-on, par Boileau) étaient des allusions transparentes : *Desfonandrès* (tueur d'hommes) c'était Des Fougerais ; *Macroton* (qui parle lentement), c'était Guénaut ; *Bahis* (bredouilleur), c'était Esprit ; *Tomès* (le saigneur), c'était Valot ; *Filerin* (ami de la mort), c'était Yvelin.

On croyait jusqu'à Maurice Raynaud que Tomès représentait D'Aquin ; mais cet auteur a montré que D'Aquin était un partisan de l'antimoine, donc un ennemi de la saignée. Il n'était encore d'ailleurs, que médecin par quartier. De sorte que Tomès (le saigneur) ressemble bien davantage à Valot, — qui saignait le roi son maître à tout propos. Il était d'autre part oncle par alliance de D'Aquin ; Molière ne sortait pas de la famille : il se vengait malgré tout de D'Aquin, par ricochet...

De l'ouvrage sur *les Médecins au temps de Molière*, de Maurice Raynaud, je tire la plupart des renseignements suivants :

Des Fougerais avait, en 1665, soixante-dix ans ; il se nommait en réalité Elie Béda. Il comptait, parmi ses clients, les plus grands personnages.

Je pense, disait Guy Patin, que si cet homme croyait qu'il y eut au monde un plus grand charlatan que lui, il le ferait empoisonner. Il a dans sa poche de la poudre blanche, de la rouge et de la jaune. Il fait rage de promettre ; il assure de guérir tout le monde ; que tel et tel ne savent que saigner et purger, mais que lui a de grands secrets. Vénérable et détestable charlatan s'il en fut jamais ; mais il est homme de bien, à ce qu'il dit...

Guénaut était certainement le plus répandu des

médecins du temps. La cour et la ville ne juraient que par lui. D'abord médecin du prince de Condé, il était devenu ensuite celui de la reine. Très âpre au gain, sa fortune était immense. Un homme de qualité ne pouvait décemment être malade sans l'appeler au moins une fois. Il était grand défenseur de l'antimoine et les malicieux disaient qu'il était impossible de savoir :

.. Combien en un printemps

Guénaut et l'antimoine ont fait mourir de gens...

Esprit avait été d'abord médecin de Richelieu, puis de Mazarin, avant de devenir celui de Monsieur. Il aurait voulu, d'après Guy Patin, donner de l'émétique au roi avant qu'on ait reconnu la valeur de ce médicament ; comme il était médecin de Monsieur, héritier de la couronne, Guy Patin s'indigne :

S'il eut été crû et que le roi fut mort, son maître eut été roi, et lui premier médecin du roi ! *Non sic erat in principio* : autrefois on n'appelait jamais chez le roi malade les médecins des princes du sang, pour des raisons politiques très fortes. Mais aujourd'hui tout est renversé.

Quant à Valot, premier médecin du roi, c'était évidemment un personnage important. Grand officier de la maison royale, il avait titre héréditaire de comte, et exerçait une juridiction sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie dans tout le royaume. C'est lui qui commença le *Journal de la santé de Louis XIV* (1).

1. *Journal de la santé du Roi Louis XIV* (Le Roy, Paris, 1862).

Ses formules à l'usage du roi lui étaient « inspirées du ciel » disait-il.

Il usait des purges et abusait des saignées. Dans la petite vérole il faisait cinq saignées « généreuses », neuf dans la scarlatine. Le roi, heureusement avait, comme on dit, la vie dure...

Valot fut accusé d'avoir causé la mort de Madame — Henriette d'Angleterre — en lui administrant de l'opium inopportunément. D'où cette épigramme :

Le croirez-vous race future,
Que la fille du grand Henri
Eut, en mourant, même aventure
Que feu son père et son mari !
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwell, médecin :
Henri, d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur un billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Valot.

Mais c'est à tort qu'on a porté cette accusation. On a prouvé depuis que celle pour qui Bossuet avait poussé le cri fameux : « Madame se meurt ! Madame est morte ! » avait été victime d'une grossesse extra-utérine rompue (et non d'une perforation par ulcère d'estomac).

Valot était plein d'une suffisance ridicule ; il faisait des prédictions comme un astrologue. A sa mort (en 1671, pendant la campagne de Flandre) ce fut son neveu D'Aquin qui lui succéda.

Evidemment tous ces princes de la science n'étaient pas toujours d'accord.

En 1661 la plupart d'entre eux étaient au lit de mort du Cardinal Mazarin.

Ils alterquoient ensemble, dit leur confrère, Guy Patin — qui décidément à bien mauvaise langue — et ne s'accordoient pas de l'espèce de la maladie dont le malade mourait. Guénaut dit que le foie est gâté ; Valot dit que c'est le poumon et qu'il y a de l'eau dans la poitrine ; Des Fougerais dit que c'est un abcès du mésentère... Ne voilà pas des habiles gens ?

Ce fut Guénaut qui l'emporta.

Un jour, dans un embarras de voitures, un charretier le reconnut et s'écria : « Laissons passer M. le docteur, c'est lui qui nous a fait la grâce de nous délivrer du Cardinal ! »

Après ça on comprend très bien toutes les ironies de Molière dans *l'Amour médecin*.

Quand Sganarelle convoque quatre médecins, écoutez Lisette, la suivante de sa fille, s'esclaffer :

— « *Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins ? n'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?* »

Plus loin :

— « *J'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais, Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.* »

(C'était d'ailleurs, à peu près, ce que disait l'épithaphe de l'empereur Adrien : *Turba medicorum perii, la foule des médecins m'a tué*).

Plus loin encore Lisette apprend à Tomès la mort d'un de ses clients. Le médecin fait alors preuve d'un entêtement pédantesque remarquable :

— « *Il ne peut pas être mort, vous dis-je.* »

— « *Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.* »

— « *Vous vous trompez.* »

— « *Je l'ai vu.* »

— « *Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.* »

On peut croire que cette suffisance ridicule de Tomès ne veut peindre que Valot. Pourtant Molière, dès la scène suivante, ne s'attaque plus seulement à un médecin en particulier mais à tous les médecins en général.

C'est alors la fameuse peinture de la consultation où, à huis clos, quatre médecins parlent de leurs petites affaires, de tout—excepté de la maladie et de la malade qu'ils ont à soigner.

(On raconte qu'aujourd'hui encore cela arrive. Mais je ne le crois pas. Je ne l'ai jamais constaté.)

Quand deux médecins, appelés en consultation, se retirent à huis clos, ils discutent immédiatement leur diagnostic et délibèrent aussitôt sur le traitement à suivre. Après quoi s'ils ont du temps, et s'ils se connaissent assez, ils ont bien le droit, je pense, de parler d'eux... D'autant que quelquefois diagnostic et traitement s'imposent à première vue et qu'il faut bien alors allonger l'entrevue. Le contraire serait souvent une erreur de psychologie — les malades en veulent pour

leur argent — et de psychothérapie — ils s'imaginent toujours que plus ça dure mieux ils seront soignés...)

Mais dans *l'Amour médecin* ce sont pourtant les médecins qui ont tort, car ils n'ont pas le moindre souci de leur malade.

La scène d'ailleurs est sans doute une charge : Molière doit exagérer un peu, pour faire rire.

Il critique ensuite d'autres travers sans les grossir le moins du monde.

Tomès et ses collègues, par exemple, qui ont un âge déjà respectable, exigent (des autres), une déférence vraiment trop absolue envers les « anciens »...

Ecoutez-les :

— « *Moi, je suis pour Artemius.* »

— « *Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fut beaucoup meilleur, assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien.*

C'est évidemment abusif. La déontologie actuelle permet à chacun d'avoir son avis, — à condition bien entendu de le soutenir sans morgue et sans vaine fanterie.

Mais de ce temps les formalités étaient tyranniques :

— « *Pour moi, dit Tomès j'y suis sévère en diable. Un jour j'arrêtai toute l'affaire et ne voulus point entendre qu'on opinât si les choses n'allaient pas dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient et la maladie pressait; mais je n'en voulus point*

démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation. »

— « *C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, répliqua Desfonandrès...* »

Et Tomès de continuer :

— « *Un homme mort n'est qu'un homme mort et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins* ».

C'étaient toutes ces formalités et toutes ces règles surannées qui échauffaient la bile de Molière. Il n'avait pas tort de s'indigner. Car c'étaient uniquement la routine aveugle, dont j'ai déjà parlé, et la jalousie des médecins entre eux qui entretenaient toutes ces conventions inutiles.

De nos jours, l'élémentaire politesse et la délicatesse personnelle sont à la base de toutes les relations confraternelles : elles remplacent avantageusement les grimaceries d'autrefois.

La jalousie des médecins, dira-t-on, n'a pas néanmoins disparu .. C'est possible. La jalousie est un défaut commun à toute l'humanité : elle se rencontre partout où il y a des hommes. Hésiode, qui vivait peut-être avant Homère, affirmait déjà que « le potier porte envie au potier, le poète au poète ».

Ce défaut, au reste, n'est pas sans avantage : il provoque une émulation plus intense, souvent favorable au progrès.

En 1665, malheureusement, les médecins ne pouvaient prétendre à cette excuse : la médecine n'avancait guère, elle croupissait lamentablement.

Aussi une des grandes critiques de Molière est l'indigence des ressources thérapeutiques de l'époque.

On ne connaissait que la purge et le clystère, la saignée et l'antimoine... Ce n'était guère. Mais c'était encore trop pour que tous soient d'accord... On discutait à chaque instant sur la façon d'employer ces remèdes. C'était au petit bonheur et chacun soutenait sa manière.

Tomès et Desfonandrès vont ainsi, devant Sganarelle, inévitablement se quereller : le premier soutiendra qu'il faut saigner, le second qu'il faut donner de l'émétique :

— *« Je soutiens que l'émétique la tuera, dit Tomès. »*

— *« Et moi, que la saignée la fera mourir, proclame Desfonandrès. »*

— *« C'est bien à vous de faire l'habile homme ; »*

— *« Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition. »*

— *« Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés... »*

— *« Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours. »*

— *« Je vous ai dit mon avis. »*

— *« Je vous ai dit ma pensée. »*

— *« Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. »*

— *« Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. »*

On conçoit, après ça, que Sganarelle soit embarrassé... Alors il demande leur avis à Macroton (dont le parler

« va en tortue ») et à Bahis (qui, au contraire, « court la poste »).

Tous les deux, pour ne pas se tromper, conseillent à la fois la purge et le clytère, l'antimoine et la saignée :

— *« Ce n'est pas qu'avec tout cela votre fille ne puisse mourir ; mais au moins vous aurez fait quelque chose, et vous aurez la consolation qu'elle sera morte dans les formes. »*

Sganarelle n'a plus d'espoir dès lors, que dans le charlatan — vers lequel il court, incontinent...

En ce temps là, la thérapeutique à peu près inexistante et si incertaine ne donnait que ce qu'elle pouvait donner : des résultats médiocres. Et l'orviétan pouvait, dans ces conditions, lutter avec bonheur contre les médicaments officiels.

Filerin, qui a du bon sens, se rend compte de tout cela et il fait honte à Tomès et à Desfonandrès de s'être querellés devant leur client :

— *« Ne découvrons pas au peuple, leur dit-il, par nos débats et nos querelles la forfanterie de notre art. Ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes. Profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. »*

Leur plus grand faible, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie : profitons-en, nous autres, par notre pompeux galimatias et sachons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. »

Ceux qui, après *Don Juan*, avaient gardé des illusions

sur le sentiment de Molière quant aux médecins, sont maintenant renseignés...

La médecine, il n'y croit pas ; les médecins il s'en moque.

Quand on est malade, on guérit tout seul, — ou on meurt.

C'est la conclusion qu'on peut à peu près tirer de *l'Amour Médecin*.

Elle n'était pas rassurante.

Malgré tout, ceux que Molière venait de traîner dans le ridicule firent semblant de rire. Certains lui répondirent par la réplique de Tomès : « Vous faites le railleur ; mais vous passerez par nos mains quelque jour. »

D'autres pourtant, moins philosophes, se plaignirent à Louis XIV. Mais ils n'eurent aucun succès.

A la représentation le roi s'était fort diverti. Dans le prologue, en passant, on avait rappelé qu'il était « le plus grand roi du monde » : il était très flatté. En abaissant les autres on l'élevait davantage.

Aux plaintes formulées il répondit donc : « Les médecins font assez souvent pleurer pour qu'ils fassent rire quelquefois. »

Et chacun, — hormis les plaignants — trouva spirituelle la réponse...

VI

MOLIERE NEURASTHÉNIQUE

LE MISANTHROPE

(4 juin 1666).

Molière, environ cette époque, semble avoir été la proie d'une névrose bien caractérisée : la neurasthénie. Le mot en 1663, n'existait pas ; et la maladie elle-même ne fut décrite pour la première fois qu'en 1880 par Beard. Mais si les médecins du temps n'avaient pas encore isolé le syndrome, le mal pourtant n'en existait pas moins depuis des siècles. Nous savons maintenant que la neurasthénie est une maladie d'épuisement du système nerveux résultant, la plupart du temps, du surmenage intellectuel. L'excès de travail et l'excès du plaisir y conduisent tous deux par des chemins différents. Les émotions dépressives, chagrins et déceptions, jouent dans son étiologie un rôle de premier plan.

Neurasthénique, Molière alors pouvait l'être : il était depuis 1664, en pleine crise matérielle et morale ; pas un jour qui ne lui ait apporté quelque nouveau souci, quelque nouvelle déception.

Il avait fait le tour de toutes les choses humaines ; il

savait qu'on y rencontre plus de tristesses que de joies. Et cette mélancolique découverte, en se précisant davantage, l'avait conduit peu à peu vers cette explosion de pessimisme, d'où, à son tour, devait naître *le Misanthrope*.

Tous les biographes de Molière, à l'unisson, ont noté sa mélancolie. Dans les réunions où il se rendait parfois, au cabaret du *Mouton-Blanc* ou à la *Pomme de Pin* il était toujours grave et souvent préoccupé. Ses amis riaient joyeusement ; on buvait sec, on parlait littérature, Racine dont Molière avait joué la première tragédie, prenait un malin plaisir à griser Boileau. Mignard, La Fontaine et Chapelle avaient des accès de joie débordante. Mais tout cela ne déridait pas Molière — le comique Molière, — qui était le plus triste de tous.

On eut dit que même à ces heures là il se souvenait de toutes ses misères : de son enfance austère, sans affection maternelle près d'un père sévère et dur ; de ses débuts difficiles où l'avaient meurtri les fatigues d'une vie errante et le mépris des grands ; des luttes aussi qu'il avait dû soutenir, dès son retour à Paris, pour résister à la jalousie des concurrents, à la rancune de ses ennemis.

La « guerre comique » qui avait suivi *l'École des Femmes*, — bourrasque annonciatrice du prochain orage, — n'avait été d'ailleurs que le prélude d'une bataille plus sournoise : *Tartuffe* et *Don Juan* avaient touché trop d'hypocrites au point sensible pour ne pas provoquer leur colère : tous les moyens leur étaient bons ; il fallait se venger à tout prix.

Depuis le 12 mai 1664, Molière était victime des attaques les plus perfides, des injures les plus blessantes.

Grimarest raconte que l'on faisait courir dans Paris un livre infâme que l'on mettait sur son compte, pour mieux le perdre. On inventait contre lui les pires calomnies.

L'Amour Médecin qui venait d'avoir à la Cour et à ville un très grand succès, complétait désormais la liste de ses adversaires irréductibles.

Il fallait répondre, et se défendre. Déjà, en 1663, il avait dû écrire hâtivement plusieurs pièces pour riposter aux critiques de *l'Ecole des Femmes* ; les exigences royales lui avaient à leur tour imposé, coup sur coup, des travaux précipités : *le Mariage forcé* et *la Princesse Elide* avaient été joués à trois mois d'intervalle.

Comptant sur *Tartuffe*, il pouvait alors espérer quelque repos. Mais dès la première représentation, on lui faisait interdiction de rejouer la pièce. *Don Juan*, précipitamment écrit pour réparer le mal, était arrêté de la même façon peu après sa création. C'était plus qu'il n'en fallait pour l'accabler.

Physiquement, ces travaux incessants avaient affaibli son organisme qu'une hérédité chargée n'avait pas préparé pour la lutte. Les calomnies, les injures et les perfidies de ses ennemis le désarmaient moralement. Il résistait d'ailleurs d'autant plus mal à l'injustice et à la méchanceté qu'il avait un tempérament sensible et émotif ; de sorte que le destin, qui contre lui s'acharnait, devait logiquement, le conduire, à brève échéance à la neurasthénie.

Le succès de *l'Amour Médecin* aurait pu, sans doute, en 1665, lui redonner courage un instant. Mais sa santé bientôt l'obligeait à s'aliter : le 27 décembre de cette année les portes du Palais-Royal furent fermées. Molière avait usé ses forces en une trop prodigieuse activité. La maladie qui le guettait depuis la naissance signalait pour la première fois, avec éclat, sa présence. Aux souffrances morales qui délabraient son esprit, venaient s'ajouter les souffrances physiques, celles-ci devant augmenter celles-là.

Le bruit de sa mort se répandit.

Molière allait vraiment très mal. Il avait, nous dit le docteur Fauconneau-Dufresne « une fluxion avec crachement de sang (c'est de pneumonie ou de bronco-pneumonie qu'il s'agit). Pendant une crise d'oppression on l'avait saigné jusqu'à quatre fois dans un jour ».

Sa poitrine avait toujours été « faible et susceptible » ; elle n'avait pas résisté aux fatigues qu'il s'imposait, aux courants d'air des coulisses que l'hiver rendait plus dangereux encore.

Mauvillain institua un traitement symptomatique qui, avec le repos prolongé et les « faveurs du hasard » eut heureusement raison de la maladie.

C'est à cette époque probablement que s'installa définitivement cette toux fréquente que l'émétique ne put jamais guérir et qui était la signature du mal dont Molière était atteint.

Cette toux, d'ailleurs, n'empêcha pas le malade de se remettre à l'œuvre.

« Les hommes de cette nature peuvent-ils ralentir

leur activité et tempérer leur ardeur pour la gloire !

Semblable en cela aux médecins eux-mêmes, il n'avait pas le temps de se constituer malade (1). »

Le 21 février 1666 le Palais-Royal ouvrait de nouveau ses portes. Molière remontait sur les planches. Sa fluxion pouvait être guérie, son moral restait atteint.

D'abord c'était Racine qui venait de l'abandonner. Après le *Thébaïde*, Molière avait monté son *Alexandre* au Palais-Royal. Mais le poète tragique ne fut pas satisfait de l'interprétation. Il porta secrètement sa pièce chez les comédiens rivaux. Et quinze jours après la création, le soir de la quatrième représentation d'*Alexandre* au Palais-Royal, l'Hôtel de Bourgogne, de son côté, l'affichait.

Le procédé n'était pas élégant.

C'était pour le moins une trahison d'amitié ! (Racine, d'ailleurs, ne devait pas s'en tenir là. Bien qu'il ait trouvé mal jouée sa tragédie chez Molière, il y était tombé malgré tout en extase devant le talent et la beauté de la Du Parc. Il était jeune et très beau : son interprète, dit-on, l'aima. En 1667, sur les instances de son amant, elle quitta Molière pour l'Hôtel de Bourgogne. Elle mourut l'année suivante le 11 décembre 1668, empoisonnée disent les uns ; des suites de manœuvres abortives, disent les autres. Racine suivit son cercueil en pleurant).

1. Docteur Fauconneau-Dufresne, *Union Médicale*, 1848.

En attendant le passage d'*Alexandre* à l'ennemi suffisait déjà pour affliger Molière.

Une déception bien plus grave lui était encore réservée au début du printemps de 1666. Cette déception c'était d'Armande qu'elle allait venir.

Depuis *la Princesse d'Elide* en mai 1664 qu'était donc devenue la jeune femme ? Que s'était-il passé depuis les fêtes de Versailles entre elle, Molière, — et les autres ?...

L'auteur de la *Fameuse Comédienne* s'est chargé de nous renseigner... Mais il a peu de ménagements, comme on sait, pour son héroïne...

D'après lui le ménage allait très mal.

Il fait même remonter l'inconduite d'Armande au lendemain du mariage ! Son premier amant aurait été l'Abbé de Richelieu qui lui donnait quatre pistoles par jour. « L'abbé ne manquait pas de lui envoyer tous les matins par un page, le gage de leur traité et de l'aller voir toutes les après-dînées. »

L'histoire est savoureuse. Les bons comptes ne font pas les bons amis comme l'assure le dicton ! Mais l'aventure hélas, n'est que médisance : Molière qui n'était pas aveugle y est vraiment un peu trop oublié.

En tous cas, *la Fameuse Comédienne* certifie qu'après les fêtes de Versailles Armande était folle du Comte de Guiche, qui ne répondait guère à son enthousiasme.

Elle allait, tout en pleurs, chez la Du Parc, « à qui elle confiait l'indifférence que le comte avait pour elle ».

Lauzun, un lieutenant aux gardes, et quelques jeunes

gens (on ne sait pas combien) s'entendirent pour la consoler.

L'abbé de Richelieu, si bien trompé, se vengea en faisant « apercevoir à Molière que le grand soin qu'il avait de plaire au public l'empêchait d'examiner la conduite de sa femme ; et que, pendant qu'il travaillait pour tout le monde, le monde travaillait pour lui ».

Naturellement Molière fit une scène à Armande. Mais depuis *la Princesse d'Elide*, son premier grand rôle, elle savait trop bien déjà jouer la comédie pour s'alarmer si vite...

Elle jure et pleure avec tant d'art que Molière ne peut que la croire, et pardonner.

Accalmie.

Au début d'août 1665 une fille leur naissait qui fut baptisée à Saint-Eustache et qu'ils appelèrent Esprit Madeleine. La marraine était Madeleine Béjart et le parrain Esprit Rémond de Modène. (Le chevalier de Modène avait été l'amant de Madeleine Béjart avant qu'elle n'ait rencontré Molière. On pense que ce parrainage signifie que M. de Modène était le père naturel d'Armande, comme Madeleine était sa mère pareillement naturelle. Ce serait alors une preuve nouvelle de la maternité de Madeleine, « la preuve par le baptême de sa petite fille » dit Maurice Donnay. Il ajoute très justement que le « parrainage de M. de Modène pouvait faire cesser les bruits qui couraient toujours de la paternité de Molière, quant à Armande »).

Quoi qu'il en soit, la naissance d'Esprit-Madeleine

n'avait guère rapproché les époux. Armande eut aussitôt de nouveaux amants.

Molière « averti, par des gens mal intentionnés pour son repos, de la conduite de sa femme, renouvela ses plaintes avec plus de violence qu'il n'avait encore fait ; il la menaça même de la faire enfermer. »

Armande se déclara outragée, « pleura, s'évanouit, » et ce fut Molière qui, cette fois, demanda pardon...

Armande, hélas, ne voulait pas perdre « une si belle occasion de se séparer de lui » : elle l'accusa à son tour d'avoir toujours conservé « des liaisons particulières avec la De Brie. Enfin elle porta les choses à une telle extrémité que Molière qui commençait à s'apercevoir de ses méchantes inclinations consentit à la rupture qu'elle demandait. Si bien que, sans arrêt du parlement, ils demeurèrent d'accord qu'ils n'auraient plus d'habitude ensemble ».

Il ne faut pas croire à la lettre, évidemment, tout ce que colporte l'auteur de la *Fameuse Comédienne* : il n'aime pas Armande et n'aime guère Molière.

Il est pourtant certain que dès les premiers mois de 1666 Molière et Armande se séparèrent ; ils vécurent dans la même maison, mais chacun de leur côté, ne se voyant plus qu'au théâtre.

On devine ce que dut être pour Molière la certitude de l'infidélité d'Armande pour qui il avait une tendresse passionnée et dont il était profondément amoureux.

Chapelle, un jour, le trouva abattu, désespéré, plus « neurasthénique » que de coutume.

Molière lui fit ses confidences.

Il était depuis longtemps persuadé « qu'il y avait fort peu de femmes qui méritassent un attachement sincère ; que l'intérêt, l'ambition et la vanité font le nœud de toutes leurs intrigues ». Armande ne valait pas mieux que les autres. Aussi avait-il pris la résolution « de vivre avec elle comme un honnête homme qui a une femme coquette et qui est bien persuadé, quoi qu'on puisse dire, que sa réputation ne dépend pas de la méchante conduite de son épouse ».

C'est toute la théorie de l'*Ecole des Femmes*.

Mais il y a loin de la théorie à la pratique, et ce n'était pas sans se faire grande violence qu'il avait résolu « de vivre avec sa femme dans cette indifférence » et « sans se servir des privilèges que donne le mariage » ! La séparation fut pour lui un véritable désastre moral. Son esprit était complètement bouleversé. A Chapelle, son confident, il se découvrait tout entier : « Si vous saviez ce que je souffre, lui disait-il, vous auriez pitié de moi. »

A cette époque il est en pleine crise de désespoir, en pleine neurasthénie. Cette désillusion dernière (venant s'ajouter à tous ses déboires, à toutes ses déceptions, à tous ses soucis) le jetait dans le pessimisme le plus complet.

Sa santé était délabrée, son cœur brisé, mais il continuait quand même à travailler : depuis longtemps il était habitué à tous les surmenages. Directeur et acteur, il n'oubliait pas qu'il était auteur aussi.

Depuis 1664, il avait entrepris le *Misanthrope* : en ce

printemps de 1666 il y met la dernière main. Page à page il s'y débat contre la vie. Il dit aux hommes son amertume et son dégoût. Depuis *Tartuffe*, hélas, il doute de tout bien davantage : de l'amitié et de l'amour, du beau, du bien et du vrai, de l'honnêteté, du droit et de la raison.

Il ne sait plus où il en est. C'est maintenant son heure ténébreuse, cette heure que chaque être humain traverse un jour, où il découvre que tout est vanité, qu'il n'existe rien que le néant.

La plupart, pour oublier, s'accrochent à une chimère : Molière est revenu de tout, il ne croit plus en rien. L'âge des rêves s'est enfui.

Il fait noir en lui, noir autour de lui. Neurasthénie !

Ses amis Rohault et Mignard essayent de l'en tirer : il s'y replonge. Ce n'est plus qu'un pauvre homme qui cultive ses idées tristes.

— Evidemment, devait-on lui dire, tout va mal. Ce n'est pas une raison pour s'aller pendre. Soyons, morbleu, un peu plus philosophes.

Mais Molière n'entendait pas.

A quoi bon vivre en philosophe une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue !

— Laissez-moi, simplement, suppliait-il,
« *Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin* » !

Et dans sa solitude, quand Rohault et Mignard étaient partis, il ouvrait aussitôt fébrilement son manuscrit ; d'une voix sourde il en déclamait les tirades vengeresses et cela le soulageait.

Mais c'était à peine suffisant. Car il était encore, bien plus qu'Alceste, misanthrope !

* * *

La pièce que, d'après Voltaire, l'Europe regarde comme le chef-d'œuvre du haut comique — et qui est aussi la plus pessimiste des comédies, — fut représentée pour la première fois au Palais-Royal le 4 juin 1666.

Chacun, depuis l'école, connaît *le Misanthrope* et son intrigue ; elle est simple, sans complications.

Alceste qui n'admet pas l'hypocrisie humaine parle comme il pense et dit à chacun sa vérité. Il n'a pour les hommes et leurs vices que mépris et dégoût. Seule, Célimène fait exception pour lui. Ce misanthrope est amoureux d'une coquette frivole et légère. Hélas ! on le sait bien : « La raison n'est pas ce qui règle l'amour »...

Célimène, d'ailleurs, ne l'aime pas : elle entend vivre à sa guise sans se soucier des travers de ses semblables.

Malheureux en amour, Alceste n'est pas plus heureux par ailleurs. Il perd un procès contre un scélérat. Tout se ligue contre lui, il est « trahi de toutes parts, accablé d'injustice » ; il n'y tient plus : il décide « de rompre en visière à tout le genre humain », de se cloîtrer en quelque « endroit écarté » où il pourra oublier le monde, et le maudire.

Dans *le Misanthrope*, comme dans la plupart de ses autres comédies, Molière s'est peint lui-même en même temps qu'il peignait ses contemporains.

C'est plus particulièrement en pensant à cette pièce que La Grange et Vinot écrivaient : « Il s'y est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille et qui regardaient ce qui se passait dans son domestique. »

Alceste adorant malgré lui la coquette Célimène, n'est-ce pas en effet Molière avec toutes ses faiblesses devant Armande ?

La ressemblance était parfaite. D'autant plus frappante encore que Molière jouait le rôle de « l'homme aux rubans verts », cependant qu'Armande interprétait Célimène ! Ils avaient ainsi, à peu près, la même situation réciproque sur la scène et dans la vie !

Il n'en faut pas conclure pourtant qu'Alceste est tout à fait Molière ni que Célimène est Armande tout à fait. Chaque personnage a eu plus d'un modèle.

Célimène c'était aussi bien, par exemple Henriette d'Angleterre. N'était-elle pas très coquette et frivole ? La galanterie fut, à ce qu'on dit, sa grande occupation : rien ne l'en détournait, pas même les grossesses... (Elle est morte, on l'a vu, victime de sa trop exubérante fécondité).

Molière observait les mœurs de tout le monde. Il réunissait en un seul personnage-type les caractères principaux de plusieurs originaux.

Alceste, au premier acte, est ainsi, à ce qu'on pense, le marquis de Montausier, homme austère et inflexible dont les courtisans riaient sous cape ; Boileau, qu'un méchant vers poussait à bout, lui succède, croit-on. à la fameuse scène du sonnet ; et Molière n'arrive à

son tour — avec Célimène — qu'au deuxième acte.

Il serait donc exagéré d'assimiler complètement Molière à Alceste. Mais il n'en reste pas moins qu'il y a beaucoup de Molière dans Alceste comme il y a beaucoup d'Armande dans Célimène.

Tout le monde en est d'accord.

La vie de Molière, à cette époque, fut marquée d'événements et de déceptions dont on retrouve dans la pièce la peinture et l'écho. Analyser *le Misanthrope* c'est découvrir un coin de la vie douloureuse de son auteur. Et constater la psychologie morbide d'Alceste, c'est s'ajouter une raison de croire à la névrose dont j'ai dit que Molière était sans doute atteint.

* * *

Il faut distinguer, d'après Régis, deux types de neurasthénie : la neurasthénie commune (dont l'hypocondrie physique est le principal symptôme) et la neurasthénie des êtres supérieurs (où le symptôme essentiel est une sorte d'hypocondrie qu'on peut qualifier de psychique (1)).

Dans l'hypocondrie physique les malades sont tristes, préoccupés d'eux-mêmes ; ils se regardent manger, respirer, dormir. Dans l'hypocondrie psychique ils se regardent surtout penser, agir et sentir ; ils s'analysent perpétuellement, s'enfonçant chaque jour un peu plus dans cette introspection douloureuse qu'ils ne

1. Régis, *Jean-Jacques Rousseau (Chronique Médicale, 1900)*.

provoquent pas, mais qu'ils subissent, irrésistiblement.

C'est dans cette seconde forme d'hypocondrie que se place évidemment, l'hypocondrie misanthropique.

Tantôt le misanthrope envie les autres hommes, tantôt il les méprise, tantôt il les hait. Il y a ainsi trois variétés cliniques de la misanthropie. Dans la première, le neurasthénique souffre de voir les autres gais, heureux, bien portants ; il les jalouse de leur chance et leur en veut. Dans la deuxième il les plaint d'être assez quelconques pour se satisfaire d'une vie qu'il trouve stupide et ridicule ; il les méprise et constate avec orgueil sa supériorité ; il est fier de souffrir plus que les autres ; aussi analyse-t-il sa douleur avec une volupté masochique. Enfin, dans la troisième variété, il ne voit partout que vice et méchanceté, hypocrisie, égoïsme, libertinage ; à chaque instant et pour un rien il décharge sa bile et sa colère contre l'humanité tout entière. C'est la misanthropie proprement dite.

Molière en créant Alceste a donné, sans s'en douter, le type exact de cette dernière variété de neurasthénie. Il en a merveilleusement décrit les principaux symptômes.

Dès le lever du rideau, l'attitude d'Alceste est caractéristique : il est assis à l'écart et paraît plongé dans de tristes pensées. Un ami s'informe des raisons de sa tristesse, mais il le repousse avec colère. Il est triste et il tient à sa tristesse ; il est solitaire et il tient à sa solitude :

PHILINTE : *Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?*

ALCESTE : *Laissez-moi, je vous prie.*

PHILINTE : *Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.*

ALCESTE : *Moi je veux me fâcher et ne veux point entendre.*

Cette irritabilité est caractéristique aussi ; un rien met Alceste en colère : la moindre futilité l'exaspère. Il nous donne du premier au dernier vers le spectacle ininterrompu de ses emportements.

Grimarest nous apprend d'ailleurs que Molière dans l'intimité, n'était guère plus facile : « il était devenu incommode par son exactitude et son arrangement ; une fenêtre ouverte ou fermée, un moment avant qu'il eut ordonné le mettait en convulsions ; il était petit dans ces occasions. »

Loiseleur écrit de son côté : « Sa vie était une fièvre continuelle. Toujours pressé de produire et de mettre au jour ses conceptions, toujours talonné par la besogne il n'avait pas le loisir de se prêter aux mille exigences de la vie de ménage. Il s'emportait pour une vétille, lui, l'homme bon, l'homme aimant et pitoyable ; il était pris de soudaines et rageuses impatiences ; un rien l'exaspérait. Pour un bas mis à l'envers et que Provensal lui mettait du mauvais côté il décocha un jour un tel coup de pied au valet que le malheureux en tomba à la renverse (1). »

Le Boulanger de Chalussay, dans *Elomire hypocondre* note qu'après ses accès de colère, Molière demeurait tout-à-coup « comme interdit et confus ». Ces

1. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière* (Paris, Liseux, 1877).

dépans succédant aux explosions de mauvaise humeur sont journellement observées dans les états neurasthéniformes. « Un animal en expérience dont on a anémié le cerveau, écrit le docteur Vialard, devient plus convulsif à mesure que s'aggrave l'épuisement de ses centres nerveux. Les réactions d'excitation sur un fond de faiblesse s'expliquent ainsi d'elles-mêmes.

La colère neurasthénique est le type de ce genre de phénomènes faits d'une ascension brusque, suivie bientôt d'une dépression marquée. »

L'irritabilité d'Alceste est — comme celle de Molière — très voisine de son état d'inquiétude anxieuse.

Alors que les prétendants de Célimène sont tous sûrs, chacun de leur côté, qu'ils sont aimés par elle, Alceste au contraire est inquiet, tourmenté. Il doute de tout, même d'elle. Pareillement dans ses confidences à Chappelle Molière ne dit-il pas que sa femme « serait exempte de tout soupçon pour tout autre homme moins *inquiet* » que lui ?

Cette inquiétude habituelle se retrouve toujours à l'examen des neurasthéniques. Préoccupés perpétuellement d'eux-mêmes les malades atteints de cette névrose ne peuvent être, avec tant de soucis, que des inquiets. Leur manie de s'analyser, Molière l'avait aussi sans aucun doute ; il fouillait au fond de lui, il apercevait tous ses défauts et de l'auto-observation il passait à l'auto-accusation :

« Je suis le plus malheureux des hommes, avouait-il encore à Chappelle, et je n'ai que ce que j'ai mérité !

Je n'ai pas pensé que j'étais trop austère pour une société domestique. »

Comme Molière, Alceste reconnaît très bien ses torts : il dit lui-même qu'aimer Célimène est une folie.

Mais s'il voit ses faiblesses et s'en accuse il ne pardonne pas pour cela les travers de la société qu'il fréquente. Il n'épargne personne, écoutez-le :

*Mes yeux sont trop blessés, et la Cour et la Ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie.
Je n'y puis plus tenir, j'enrage !...*

Et voilà sa colère qui le reprend !

Il maudit l'humanité entière pour le triste spectacle qu'elle lui donne. A chaque scène il recommence ; la moindre occasion lui est bonne, tout l'irrite.

Poussée à ce point, la haine farouche et irascible d'Alceste est parfaitement caractéristique de la neurasthénie misanthropique. Son amour de la solitude, son irritabilité, son inquiétude anxieuse sont des symptômes qui parachèvent le tableau. Il est précis et parfaitement observé. En l'examinant le diagnostic s'impose : Alceste est, de toute évidence, neurasthénique.

Qu'en conclure ?

Ceci, je crois, — logiquement :

Pour avoir fait de cette névrose une peinture aussi exacte (alors qu'aucun livre ne la décrivait encore) il

faut que Molière en ait trouvé sur lui les principaux éléments.

Depuis *Tartuffe*, tout dans sa vie le poussait vers la neurasthénie. Ses biographes, à ce sujet, nous ont laissé des renseignements suffisants : à eux seuls ils auraient pu nous faire deviner que Molière en était atteint. Mais *le Misanthrope* précise et complète nos suppositions.

En accablant Alceste de ses propres désespérances, en nous montrant ses réactions devant la vie, Molière confirme notre diagnostic. Ses biographes nous avaient surtout montré les causes de son mal ; Alceste nous en décrit les symptômes.

VII

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

(6 août 1666).

Le Misanthrope obtint auprès des gens de goût, le succès qu'il méritait. Mais il n'eut pas la vogue populaire qui fit souvent courir tout Paris aux pièces de Molière. L'auteur connaissait trop les hommes pour s'étonner ; ils ne pouvaient s'accommoder « nullement, disait-il lui-même, d'une élévation continuelle dans le style et les sentiments ».

Aussi à cette comédie trop sévère fit-il succéder rapidement une pièce extrêmement gaie qu'il gardait, depuis longtemps sans doute, dans ses cartons.

Le Médecin malgré lui fut représenté pour la première fois le 6 août 1666, deux mois après le *Misanthrope*.

L'intrigue en est très amusante et la pièce eut un grand succès.

Sganarelle, un faiseur de fagots, a la fâcheuse habitude de battre à tous propos sa femme. Pour se venger, celle-ci le fait passer pour un médecin habile mais qui n'avoue son talent et ne fait de prodiges qu'à condition d'être copieusement rossé.

Cette idée avait déjà été utilisée dans un fabliau du *xiii^e siècle*, le *Vilain mire* ou le rustre médecin. On la retrouve encore dans le *Voyage en Moscovie* d'Adam Oléarius, publié en 1647 :

« Boris Gudenof se trouvant affligé de la goutte, y est-il raconté, fit promettre de très grandes récompenses à toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles fussent, qui lui indiqueraient un remède capable de soulager son mal. La femme d'un boyard, outrée du mauvais traitement qu'elle recevait de son mari, alla déclarer que le boyard avait un fort bon remède pour la goutte, mais qu'il avait si peu d'affection pour Sa Majesté qu'il ne voulait point le communiquer. On envoya quérir l'homme, qui fut bien étonné quand il sut la cause de sa disgrâce. On le fit fouetter jusqu'au sang, et on le mit en prison, où il ne put s'empêcher de s'emporter et de dire qu'il voyait bien que c'était sa femme qui lui avait joué ce tour et qu'il s'en vengerait.

Le grand duc, s'imaginant que ces menaces ne procédaient que du dépit que le boyard avait de voir que sa femme avait révélé son secret, le fit fouetter plus cruellement que la première fois, et lui fit dire qu'il employât son remède, ou qu'il se disposât à mourir. Le pauvre diable, voyant sa perte inévitable, dit enfin, dans le dernier désespoir, qu'en effet, il savait quelque remède mais que ne le croyant pas assez certain, il ne l'avait pas osé employer pour Sa Majesté, et que si on voulait lui donner quinze jours de temps pour le préparer, il s'en servirait. Après avoir obtenu ce délai, il envoya à Czorbach, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, d'où il se fit amener un chariot plein de toutes sortes d'herbes, bonnes et mauvaises, et en prépara un bain pour le Grand-duc qui s'en trouva bien. Car, soit que le mal fut au déclin, ou que parmi une si grande quantité d'herbes, il s'en trouvât de propres pour son mal, il en fut soulagé.

Ce fut alors que l'on se confirma dans l'opinion que le refus du boyard n'était procédé que de sa malice. C'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois. Et après on lui fit présent de quatre cents écus avec défenses bien expresses et très rigoureuses de s'en ressentir contre sa femme, qui en profita si bien que, depuis ce temps-là, ils vécurent ensemble de parfaite amitié. »

Molière, probablement, s'était servi à son tour de cette histoire dans *le Fagotier* (que le registre de La Grange appelle aussi quelquefois *le Fagoteux* ou *le Médecin par force*).

On pense que c'est de cette petite farce composée autrefois en province que fut tiré *le Médecin malgré lui*.

Le Fagoteux n'a pas été retrouvé, et la comparaison est impossible entre la farce et la Comédie ; on trouve en tous cas entre *le Médecin malgré lui* et *le Médecin volant* de nombreuses analogies de dialogue : elles prouveraient, si l'on en doutait, que Molière utilisa largement à l'époque de sa gloire ce qui, à l'heure de ses débuts, avait su plaire à son public.

* * *

Dans *le Médecin malgré lui*, Molière reprend la satire contre les Médecins. Comme dans *le Médecin volant* du reste, il le fait de façon indirecte.

Sganarelle n'est pas de la Faculté. Ce n'est qu'un paysan madré ayant su « dans son jeune âge son rudiment par cœur » ; il a ensuite poursuivi ses études,

si l'on peut dire, en servant « six ans un médecin fameux » ; il a entendu parler d'Hippocrate, d'Aristote et de Cicéron ; il n'aime guère les coups de bâton (on l'en excuse) et pour les éviter il imite (comme il peut) le langage et les manières de son ancien patron.

Valère, intendant de Géronte, l'emmène, malgré lui, auprès de Lucinde, la fille de son maître qui est devenue subitement muette.

GÉRONTE : *C'est un accident qui a fait reculer son mariage.*

SGANARELLE : *Et pourquoi ?*

GÉRONTE : *Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison, pour conclure les choses.*

SGANARELLE : *Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderais bien de la vouloir guérir.*

Rabelais avait déjà raconté l'histoire de

« celluy qui avoit espousé une femme mute. Le bon mary vouloit qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien, qui lui couppèrent un encyliglotte qu'elle avoit sous la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant que son mary retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin respondit en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire ; remède unique estre surdité du mary, contre cestuy intermitable parlement de femme. Le paillard devint sourd par ne sçay quelz charmes qu'ilz feirent. Puy le médecin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vrayement sourd, et qu'il n'entendoit sa demande. »

La malade du médecin malgré lui retrouve la parole

sans que Sganarelle ait à lui couper l'« encyliglotte » : elle aime le beau Léandre et n'est devenue muette que pour éviter de devenir l'épouse d'un certain Horace que son père lui impose. Ce Géronte est, encore une fois, un père pratique : il ne refuse Léandre que parce qu'il n'a pas « du bien comme l'autre ». A la fin Lucinde excédée se révolte : sa langue se délie, elle accable son père de reproches.

— *Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette*, implore alors Géronte.

Mais Sganarelle, pas plus que Rabelais, ne connaît le moyen de faire taire les femmes :

— *C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.*

Géronte refuse ce remède héroïque et les choses iraient mal si l'oncle de Léandre n'avait la bonne idée de mourir fort à point...

Léandre hérite de tous ses biens et Géronte lui donne alors sa fille « avec la plus grande joie du monde ».

* * *

Molière, dans *Le médecin malgré lui* a d'abord voulu faire rire ; il ne pouvait demander à son public de le suivre toujours dans les régions de l'esprit un peu trop arides où, avec *Le Misanthrope*, il l'avait emmené.

Voltaire en fait la remarque :

« *Le Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; et il fallut que le sage

se déguisât en farceur pour plaire à la multitude. »

Il est possible aussi que l'idée de la maladie ait alors commencé à tourmenter son esprit avec une tenace obstination. Il reprenait son thème désormais favori et habillait de nouveau Sganarelle en médecin.

Sganarelle, je l'ai dit, n'est qu'un faiseur de fagots ; mais il sait un peu de latin, et on ne l'écoute pas sans amusement.

— *Musa, la Muse, Bonus, Bona, Bonum. Deus sanctus. Etiam, oui, quare? pourquoi.*

Il possède quelques idées générales qui ne sont pas tant ridicules.

— *Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde,* formule-t-il par exemple.

Il a même, enfin, de vagues notions d'anatomie : ne parle-t-il pas de la veine cave et de la concavité du diaphragme ?

Il ne se vante pas pour rien d'avoir servi six ans chez un fameux médecin !

Il en copie le langage pédantesque émaillé çà et là des noms d'Hippocrate, d'Aristote et de Galien ; comme lui sans doute, il débite de grandes phrases qui ne disent pas grand'chose mais qui peuvent en imposer au client :

— *Un ignorant aurait été embarrassé et vous eut été dire : c'est ceci, c'est cela ; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.*

— *Oui : mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.*

— *Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.*

— *Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole.*

— *Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.*

— *Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de la langue ?*

— *Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.*

Ayant repris souffle un instant il continue avec la même rigueur son raisonnement et démontre que le mal vient de certaines humeurs, qu'entre savants on appelle humeurs peccantes...

Il est bien évident que c'est du jargon pédantesque des vrais médecins et de leur érudition vraiment désarmante que Molière se moque ici.

Leurs longues robes et leurs bonnets carrés, leurs chausses et leurs rabats le faisaient rire. Leur costume, à ses yeux, couvrait leur ignorance.

Beaucoup faisaient gravement leurs visites montés sur une mule : c'était un symbole. Molière sans doute leur aurait volontiers changé la mule pour un âne.

Comme précédemment il tourne en dérision leur thérapeutique. Pour faire parler Lucinde, il faut la mettre au lit et lui faire prendre « *quantité de pain trempé dans du vin, parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler.* » Ne nous étonnons pas : « *on ne donne pas autre chose aux perroquets, et ils apprennent à parler en mangeant de cela...* »

Dans d'autres scènes Molière critique encore l'emploi exagéré de la rhubarbe, de la casse et du séné, de l'émétique, du clystère et de la saignée.

Comme ces remèdes guérissent toutes les maladies et préviennent les maux futurs, Sganarelle les propose à tout venant, — surtout à Jacqueline, la plantureuse nourrice qui donne ses soins (et son lait) à un petit enfant dont Géronte est aussi l'heureux père. Elle se porte le mieux du monde, mais Sganarelle, qui est avec elle très entreprenant, veut malgré tout la médicamenter : un petit clystère lui est à son avis nécessaire.

Cette insistance à se servir de la canule et de la seringue est uniquement due à son désir d'approcher plus intimement l'appétissante nourrice. Ce médecin malgré lui n'est pas habitué sans doute à apprécier d'un peu près les détails anatomiques féminins, — à part ceux (probablement) de Martine, son épouse .. Il veut profiter de sa nouvelle et provisoire fonction pour emporter en sa mémoire quelques souvenirs... (Il aurait pu sans doute en choisir de plus poétiques... mais un fagotier ne peut avoir de soucis trop raffinés...).

Je ne suppose pas qu'il faille conclure, en tous cas, des désirs libertins de Sganarelle que les médecins du temps aient été particulièrement libidineux. Je sais bien qu'ils voyaient peut-être en général les choses de moins près qu'aujourd'hui : la pudeur exagérée du siècle ne leur permettait pas de faire aussi complètement l'examen de leurs malades. Eve alors se montrait moins volontiers dans sa primitive nudité. Peut-être pouvait-on garder ainsi plus d'enthousiasme et d'illusions !

Mais malgré tout, certains charmes précieusement voilés devaient bien leur apparaître quelquefois avec leur précision toute prosaïque et si rarement artistique.

En notre époque très affranchie, les médecins sont suffisamment désabusés pour exercer leur profession avec tout le détachement désirable. Les malades le savent bien : ils ont la plupart désappris à rougir.

Pour Sganarelle évidemment les choses vont moins bien. Jacqueline n'a guère envie du « petit clystère dulcifiant ». Géronte lui-même s'étonne qu'on ait à se soigner quand on n'a pas de maladie. Sganarelle réplique que c'est une mode salutaire.

On prescrivait alors abondamment purgation et saignée « de précaution ». Louis XIV prenait médecine chaque mois « pour la maladie à venir ».

Valot tenait essentiellement à ce traitement préventif. Un jour il trouva le roi « en une forte résolution de ne songer à aucun remède, pas même à une saignée de précaution » ; il pria M. le Cardinal Mazarin d'en montrer au monarque l'absolue nécessité : mais le Cardinal, sa mission remplie, répondit que le roi « en l'état où étaient ses affaires ne se rendrait à aucun remède ni régime s'il n'était malade, et qu'il n'avait aucun dessein de se servir de précaution ».

Puisque Louis XIV ne voyait pas l'utilité de se soigner alors qu'il était en excellente santé, on comprend que Jacqueline ait refusé le clystère proposé.

Sganarelle, au reste, n'en est pas autrement vexé. Il trouve la vie belle. Son nouveau métier est vraiment

le meilleur de tous : « *Soit qu'on fasse bien, dit il, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont pas pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué. »*

Cette tirade ironique est imitée d'une nouvelle de Cervantès, *Le Licencié de verre*, où l'on trouve ce passage :

« Personne ne peut nous ôter impunément la vie. Les médecins seuls ont ce droit ; ils peuvent nous tuer sans crainte sans employer d'autres armes que leurs remèdes ; et leurs bévues ne sont jamais découvertes, parce qu'au moment même la terre les cache et les fait oublier. »

On pourrait citer de nombreux cas qui contrediraient Cervantès et Molière ; les médecins sont parfois accusés à tort d'avoir laissé mourir leur malade. A la moindre bévue leur réputation diminue ; il peut leur en coûter leur clientèle.

Si leur incapacité, leur négligence ou leur maladresse est démontrée, ils sont condamnés sans le moindre égard.

La justice, ces dernières années, a même exagéré ses rigueurs. Une histoire à ce sujet qui dernièrement

fit quelque bruit peut être ici rappelée : une femme, à beauté trépassée, supplia un chirurgien célèbre de réparer « l'irréparable outrage » que les ans lui avaient infligé. Le chirurgien tenta, un peu malgré lui, une opération « esthétique ». La dame, hélas ! ne fut pas satisfaite du résultat. Elle poursuivit le chirurgien et gagna son procès : le praticien dut payer dommages et intérêts...

Qu'en eût dit Molière ! Se doutait-il qu'un jour viendrait où les médecins payeraient leurs malades, après les avoir soignés ?

Il n'en espérait pas tant, certes, en écrivant *Le Médecin malgré lui*. Quelle scène humoristique aurait-il pu faire avec pareille mésaventure ! il en aurait tiré profit comme il savait tirer profit de tous les événements comiques ou imprévus qui survenaient à son époque.

Quand il fait dire à Sganarelle que le foie est du côté gauche et le cœur du côté droit il fait ainsi allusion à un événement qui surprit alors tout le monde et qu'on qualifiait d'extraordinaire :

« Un de nos docteurs nommé Rénier, raconte Guy Patin, ayant obtenu le corps d'un malfaiteur pour faire des opérations de chirurgie, on y a remarqué une chose fort extraordinaire, savoir, le foie du côté gauche et la rate du côté droit. »

On sait très bien aujourd'hui que cette transposition de viscères n'est pas chose impossible, qu'elle se rencontre quelquefois. Mais en 1666, c'était une particularité fort curieuse : ceux qui ne purent voir le cadavre

de visu restèrent incrédules. On se moquait de ceux qui croyaient à pareil phénomène.

Aussi Géronte, bourgeois plein de bon sens, fait-il remarquer à Sganarelle qu'il se trompe, que le cœur est à gauche et le foie du côté droit.

Mais Sganarelle n'en démord pas :

— *Oui, cela était autrefois ainsi. Mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.*

Molière savait bien que chacun rirait des prétentions de Sganarelle. Cette affirmation dans la bouche d'un demi-ignorant ne pouvait passer que pour une ânerie ; et Molière sous-entendait du même coup que les médecins qui croyaient à pareille baliverne n'étaient que des sots.

Il ne les attaquait pas directement, mais son ironie portait malgré tout : les médecins, une fois de plus, étaient couverts de ridicule.

N'étaient ils pas uniquement des farceurs ! Un paysan réussissait aussi bien qu'eux : on venait « le chercher de tous côtés » et chacun le prenait pour un « habile homme »...

La pièce, je l'ai dit, eut un grand succès. Molière s'était proposé d'amuser son public : il y était amplement parvenu. De nouveau il avait reconquis la faveur populaire : ceux qui n'avaient pu se hausser jusqu'au *Misanthrope*, comédie trop profonde, avaient compris cette fois les farces de Sganarelle, fagotier, et médecin malgré lui par surcroît...

VIII

DE MELICERTE A M. DE POURCEAUGNAC

(6 octobre 1669).

La mort de la reine-mère, survenue le 20 janvier 1666, avait mis en deuil toute la Cour, et les fêtes ne reprirent que le 2 décembre, à Saint-Germain-en-Laye.

Le roi avait demandé à son amuseur une pièce qui devait prendre place dans un grand ballet, *le Ballet des Muses*, de Benserade. Molière, comme toujours prévenu trop tard, n'eut pas le temps d'achever son travail ; il ne put donner à la date indiquée que les deux premiers actes de *Mélicerte*, comédie pastorale héroïque. On sait qu'un petit berger, Myrtil, amant de Mélicerte y tourne la tête à toutes les jolies bergères.

C'était pour le jeune Baron, un enfant de treize ans, que Molière avait écrit ce rôle.

Baron avait débuté dans la troupe du Dauphin dont il était l'étoile. Beau comme un dieu, il jouait déjà en grand artiste : il avait à douze ans, une réputation extraordinaire. Au début de 1666, la Raisin qui dirigeait la troupe des petits comédiens du Dauphin (et qui, en grande amoureuse se ruinait pour un officier du

prince de Monaco) dût demander à Molière de lui prêter, pour trois jours, son théâtre.

Molière y vit jouer Baron. Enthousiasmé, il l'emmena chez lui après le spectacle, et l'y conserva.

On fit courir sur cette affection spontanée des bruits particuliers.

M. Ramon Fernandez les rapporte avec précision et les discute avec subtilité :

« Quoiqu'on choisisse d'en penser, il apparaît que Molière éprouva pour Baron, jusqu'à sa mort, une tendresse qui tenait de l'amour paternel, de l'orgueil du maître et d'un attachement enveloppant et mal défini ».

Plus loin :

« La frappante ressemblance des rapports de Molière et de Baron avec les anciens rapports de Molière et d'Armande laisse dans le doute, quoiqu'on en ait. Proust aurait pu rappeler à ce propos une idée qui lui était chère : le transfert d'un amour malheureux, sur un autre sexe. » (1)

Mais M. Fernandez n'ose rien affirmer.

« Nous sommes si mal renseignés, ajoute-t-il, sur les détours de la vie sentimentale de Molière que cette esquisse hésitante il faut l'effacer aussitôt. »

Et, il conclut à l'amitié, « une amitié dont on n'arrêtera pas trop la figure » pour ne pas risquer de se tromper.

Armande — qui l'eut cru ! — était néanmoins jalouse de Baron. *Mélicerte* mit le comble à son dépit : le petit artiste y avait le premier rôle !

1. Ramon-Fernandez. *La vie de Molière* (N. R. F. Paris, 1929).

Pendant une répétition, raconte Grimarest, « Mlle Molière s'emporta jusqu'à donner à Baron un soufflet sur un sujet assez léger. Le jeune homme crut son honneur intéressé. » Molière tacha en vain de l'apaiser : le jeune acteur ne consentit à jouer son rôle que le 2 décembre et les jours suivants; il quitta la troupe dès l'interruption de *Mélicerte* (qui eut lieu dans la seconde quinzaine de décembre). L'élève fit comme avait fait le maître autrefois : il courut la province pendant trois grandes années. Nous ne le retrouverons chez Molière qu'en 1670.

La grossesse de la reine interrompit un instant les fêtes de Saint-Germain-en-Laye. Le 2 janvier 1667, sa Majesté étant accouchée d'une fille, les fêtes aussitôt recommencèrent.

Le 5, on reprit le *Ballet des Muses*; la *Pastorale comique* y remplaça *Mélicerte*.

Au début de février, *Le silicien ou l'amour peintre*, comédie-ballet en un acte, fut ajouté au spectacle : le Roi, Monsieur, Henriette d'Angleterre et Mlle de la Vallière y dansaient en intermède.

Les fêtes de Saint Germain-en-Laye prirent fin le 19 février 1667. La troupe regagna Paris le dimanche 20.

Louis XIV était ravi ; il avait fait présent de deux mantes fort jolies à Mlles Molière et De Brie qui jouaient les deux rôles féminins du *Sicilien* ; quant à Molière il espérait avoir bientôt l'autorisation de jouer enfin *Tartuffe*.

* * *

Les divertissements royaux avaient malheureusement altéré sa santé ; épuisé de fatigues, il dût pendant deux mois se tenir éloigné de la scène. Mauvillain mit aussitôt son malade au lait ; sa toux était devenue plus violente que jamais ; on annonça encore une fois sa mort.

Robinet, successeur de Loret, écrivait dans *la Gazette*, le 17 avril :

Le bruit a couru que Molière
Se trouvait à l'extrémité
Et proche d'entrer dans la bière :
Mais ce n'est pas la vérité.

Après quoi, ayant ainsi rétabli les faits, il formait des vœux pour la rapide guérison du comédien :

Je lui souhaite longue vie
Car, s'il meurt, nous mourrons tous de mélancolie.

Ces vœux portèrent chance à Molière ; le 10 juin, il jouait *le Sicilien* sur son théâtre ; le lendemain Robinet célébrait la pièce et l'auteur qui, « tout rajeuni du lait » que son médecin lui avait conseillé, reparaisait enfin « plus que jamais facétieux ».

Louis XIV, entre temps, était parti à la conquête des Flandres. Molière, fort d'une autorisation verbale que le roi lui avait donnée avant son départ, décida de jouer *Tartuffe* le 5 août, au Palais-Royal.

Il en transforma le titre qui devint *l'Imposteur* ; M. Tartuffe devint M. Panulphe ; quelques passages furent un peu modifiés.

La pièce n'en fut pas moins arrêtée une seconde fois le lendemain de la représentation par ordre du premier Président du Parlement.

Molière découragé, fatigué, souffrant toujours de la poitrine, loua une petite maison au coin de la rue de la Planchette et de la Grand'Rue à Auteuil.

Le Palais-Royal ferma ses portes le 8 août et Molière aussitôt quitta Paris.

Sa retraite dura sept semaines. Il put, tout à loisir, méditer et respirer l'air pur de la campagne.

On ne pense pas qu'Armande l'accompagnât. Mais il invita souvent ses amis : Boileau, La Fontaine, Chapelle, le musicien Lulli, son collaborateur des divertissements royaux.

Auteuil était alors un petit village entouré de prés et de vignes. D'une ferme voisine on apportait à Molière du lait frais ; Mauvillain pouvait être satisfait : son malade se soignait.

Il était très aimé dans le village parce qu'il était charitable : le curé d'Auteuil, François Loyseau, lui rendait souvent visite.

Malgré tout le comédien s'ennuyait : il ne pouvait se passer ni de la ville ni du théâtre. Et le 25 septembre il rouvrait le Palais-Royal avec *le Misanthrope*.

Sa santé malheureusement, malgré l'amélioration produite par sa retraite à Auteuil, n'était pas encore très solide. Le spectacle fut souvent supprimé : à la fin

de l'année on ne joua guère, ainsi qu'on peut le remarquer sur le registre de La Grange, que des pièces de Vizé, — l'ancien détracteur de Molière qui avait fait amende honorable après *le Misanthrope*.

Molière se reposait et ne donnait rien de lui.

Robinet le 3 décembre écrivait :

Veux-tu lecteur être ébaubi ?
Sois au Palais-Royal mardy :
Molière que l'on idolâtre
Y remonte sur son théâtre.

Le 13 janvier 1668 pourtant *Amphitryon*, comédie en trois actes, en vers libres, fut représentée au Palais-Royal.

Jupiter aime Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. Mais Alcmène est une épouse extraordinaire : elle aime son mari... Jupiter, dieu tout-puissant, est obligé de prendre la forme d'Amphitryon pour arriver à ses fins.

Plaute deux cents ans avant Jésus-Christ, avait déjà traité cette histoire mythologique, et Rotrou après bien d'autres encore, l'avait reprise en 1636.

On a voulu découvrir dans l'*Amphitryon* de Molière des allusions secrètes.

La Vallière venait de céder la place à la marquise de Montespan, dans le cœur de Louis XIV. Et du trio Jupiter-Alcmène-Amphitryon on rapprochait cet autre trio : Sa Majesté, la belle Marquise, et Montespan lui-même. Amphitryon devenait ainsi une sorte de glorification de l'adultère royal. Molière prouvait à la

Cour et à l'infortuné mari que partager avec un dieu
« n'a rien du tout qui déshonore »...

* * *

Le 18 juillet 1668, pour célébrer la conquête de la Franche-Comté, des fêtes furent données à Versailles : *George Dandin* ou le *Mari confondu* y fut créé. Il y a dans cette comédie une certaine amertume. Molière souffre encore : Armande n'a pas quitté son esprit ni son cœur. C'est elle qu'il peint dans Angélique, femme de George Dandin. Une fois de plus ils jouent tous deux des rôles qu'ils ont un peu vécus.

Nous savons par *George Dandin* que Molière a toujours des idées neurasthéniques. Ces idées vont presque jusqu'au désir du suicide.

Armande n'a pas dû changer beaucoup : elle ne vaut guère mieux, et Molière est complètement désespéré :
« *Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.* »

Heureusement les neurasthéniques ne se suicident pas : ils en laissent le triste soin aux lypémaniques. De sorte que Molière put jouer *l'Avare*, au Palais-Royal, le 9 septembre 1668.

On a prétendu qu'Harpagon avait été copié d'après nature : le père Poquelin, on l'a vu, était un modèle d'avarice. Dans la comédie évidemment, Molière a chargé le personnage. Ce n'est pas un avare ordinaire mais un monomaniacque qu'il nous présente ; Harpagon a des accès de désespoir et de fureur incroyables, des

hallucinations auditives et visuelles très précises. Il croit voir son voleur, et se prend lui-même par le bras, en hurlant : « *Arrête. Rends-moi mon argent, coquin !* ».

Sa détresse est tellement brutale qu'il se croit plongé dans le néant : « *C'en est fait ! Je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré* ».

C'est un vrai délire hallucinatoire qui s'empare de lui. Il voit du monde, entend des voix : « *Que de gens assemblés ! Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire.* »

Cette anxiété, cette inquiétude et cette angoisse excessives indiquent encore une fois le tempérament morbide de Molière.

J'ai rappelé d'autre part, après le docteur Vialard, que l'avarice avait été relevée souvent dans les antécédents héréditaires des neurasthéniques. Le père Poque-
lin Harpagon a ainsi apporté sa part au psychisme de Molière et nous aide à l'entrevoir.

Un passage enfin de *l'Avare* est encore à noter :

Molière jouait le rôle d'Harpagon, et Madeleine Béjart celui de Frosine. Ecoutez ce que la belle-mère dit à son gendre :

FROSINE : *Voilà un corpstaillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.*

HARPAGON : *Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci, et il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.*

FROSINE : *Cela n'est rien ; votre fluxion ne vous va pas mal et vous avez bonne grâce à tousser.*

Molière savait en effet tirer de cette toux fréquente et obstinée, que Mauvillain ne pouvait guérir, des effets très comiques. Elle était célèbre à cette époque. Le Boulanger de Chalussay dira dans sa pièce satirique sur Molière :

« Oui, c'est lui, je le viens de connaître à sa toux ». Longtemps après sa mort elle est même restée une tradition : elle conservait sur le public un merveilleux pouvoir.

* * *

Le roi leva enfin, le 3 février 1669, l'interdiction qui pesait sur *Tartuffe* depuis près de quatre ans. La pièce fut représentée le jour même au Palais-Royal. Ce fut un jour de victoire pour Molière et sa troupe. La Grange, sur son célèbre registre met le titre de la pièce en lettres énormes ; au-dessus du titre il joint le signe de grande joie, — trois petites chandelles qui illuminent toute la page.

Le succès fut prodigieux ; on se bousculait aux portes ; *Tartuffe* fut joué plus de quarante fois de suite ; les recettes n'avaient jamais été si fortes.

Molière, le soir même de la résurrection de la pièce, adressa à Louis XIV un placet qui fleure bon la gaité.

Le voici :

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaire de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de votre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer.

Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre Chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserais-je demander encore cette grâce à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés ? Je suis par cette première faveur, réconcilié avec les dévôts ; et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté ; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

Il y a là beaucoup de gratitude et de contentement, une certaine liberté aussi pour un comédien s'adressant au roi. Molière, sans nul doute, était fort bien en Cour !

C'était pour le fils de Mauvillain qu'il sollicitait la grâce en question qui lui fut d'ailleurs accordée.

Mauvillain était un novateur qui s'attaquait aux vieux principes. C'était lui, on l'a vu, qui avait documenté Molière au moment de *l'Amour médecin*. Ses confrères lui en gardaient rancune.

Jean de Vaux dans son *Index funereus*, écrit en 1724 :

« Il a démerité de la Faculté, pour avoir aidé Poque-
lin Molière à donner les médecins et la médecine en
spectacle et en raillerie, et avoir ainsi tellement dimi-

nué la confiance qu'ils inspirent qu'on n'y a plus recours que pour la forme, et qu'on n'ajoute presque aucune foi à leurs raisonnements et à leurs prescriptions. »

Maurice Raynaud donne sur lui des renseignements intéressants : fils d'un chirurgien, bibliothécaire du Cardinal de Richelieu, Armand de Mauvillain commença ses études à Montpellier ; il soutint sa thèse à Paris : « La fièvre puerpérale est-elle essentielle ou symptomatique ? »

Il était très élégant, très bien élevé. Il avait été le favori de Richelieu.

Il aurait accordé, d'après Guy-Patin, des certificats favorables à un orviétan du Pont-neuf pour la vente de ses drogues. D'où son expulsion de la très-salubre Faculté, après dénonciation.

Il avait réussi pourtant à y rentrer et en était devenu doyen en 1666. Il vantait les vertus de la corne de rhinocéros, du saphir, de l'émeraude et surtout de l'antimoine. Il raillait les partisans attardés du séné et du sirop de roses pâles. Il faisait figure de chef de parti.

Son amitié pour Molière semble n'avoir jamais faibli. Il le soigna avec dévouement. On a vu qu'il lui avait ordonné une cure de lait et de grand air.

Certes, il n'avait pas guéri son malade ; les ressources d'un art encore dans l'enfance ne pouvaient guère arrêter une maladie qui est encore aujourd'hui à peu près incurable. Mais enfin son traitement avait amené une accalmie et Molière lui en était reconnaissant.

Grimarest raconte malicieusement l'anecdote suivante : « Vous avez un médecin, Molière ; que vous fait-il ? dit un jour Louis XIV. — Sire, répondit Molière, nous causons ensemble ; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais pas et je guéris ».

La réponse était spirituelle et dut plaire au monarque.

Molière ne s'en soignait pas moins. Nous en aurons la preuve un peu plus tard.

Dans la première édition de *Tartuffe* qui parut dès le mois de mars 1669, Molière d'ailleurs semble faire amende honorable envers la médecine. Il reconnaît dans sa préface que « *les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés ; ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux.* » Et il ajoute : « *La médecine est un art profitable et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons.* »

Cette sympathie inattendue ne persista guère...

Elle s'évanouit à la première rechute, — qui ne se fit d'ailleurs pas attendre...

Après quelques mois de répit Molière reprenait ses attaques contre les disciples d'Hippocrate : *Monsieur de Pourceaugnac* fut représenté pour la première fois devant le roi, le 6 octobre 1669, à Chambord.

* * *

Monsieur de Pourceaugnac, comédie-ballet, comportait des chansons et des danses : Lulli selon l'habitude, en avait fait la musique ; il jouait de plus dans la pièce un rôle de médecin grotesque.

On sait que Pourceaugnac est un gentilhomme limousin ; il n'est pas tellement bête, mais il est trop confiant ; son grand défaut, au fond, c'est d'être un provincial. Qu'a-t-il besoin de venir à Paris !

Julie la fille du bourgeois Oronte, et qui aime Eraste, ne veut épouser ce campagnard que son père lui destine. De sorte qu'Eraste décide de jouer à Pourceaugnac mille tours désagréables pour qu'il reprenne au plus tôt le chemin de Limoges.

Les mésaventures du malheureux Pourceaugnac sont multiples. La pièce est, d'un bout à l'autre, une farce énorme.

Eraste se rend d'abord chez un médecin à qui il annonce l'arrivée d'« un parent un peu troublé d'esprit » et qu'il faudra traiter le mieux possible.

Pourceaugnac prend le médecin pour le maître d'hôtel d'Eraste, et le médecin est persuadé qu'il a affaire à un fou. Il appelle « un ancien » pour faire meilleure besogne, et bon gré mal gré le pauvre « limosin » est traité comme un dément.

Les statuts de la Faculté étaient formels : « Dans les consultations, les plus jeunes opinent les premiers et selon l'ordre de leur promotion au doctorat. »

Voici donc le raisonnement du premier médecin, le plus jeune :

« Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce par ses signes diagnos-

tiques et prognostiques, vous me permettez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade, ici présent, est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art. »

Galien distingue trois espèces de mélancolie :

« La première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. »

Le diagnostic se fonde sur les symptômes suivants :

« Vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette

maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue ; lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres. »

Pronostic et complications :

« Cette maladie, par laps de temps naturalisée, enveillie, habituée, et, ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine phrénésie et fureur. »

Le traitement est facile, *« puisqu'une maladie bien connue est à demi-guérie »*. On peut l'établir de cette façon :

« Pour remédier à cette pléthore obturante et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses ; en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique, et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir. »

A la saignée on peut ajouter la purge et un bain *« d'eau pure et nette avec force petit-lait clair »*, ce qui est un bon moyen de nettoyer l'humeur crasse qui salit le corps et obscurcit l'esprit.

Le traitement psychique n'est pas oublié : il faut

réjouir le malade par d'agréables conversations et des chants, bercer son esprit par la musique, dégourdir son corps par la danse.

« Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquis dans notre art. Dixi. »

Monsieur l'Ancien se garde bien de contredire des choses si bien dites.

« Vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque ; et, quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. »

Donc, tout est approuvé : diagnose, prognose, thérapie :

« Manibus et pedibus descendo in tuam sententiam. Tout ce que j'y voudrais ajouter c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, numero Deus impare gaudet ; de prendre le lait clair avant le bain ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, album est disgregativum visus,

et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. »

M. de Pourceaugnac commence enfin à se fâcher. Il se demande ce que veulent dire ce « galimatias et ces sottises ».

« Bon ! Dire des injures, proclame un des médecins, voilà un diagnostic qui nous manquait pour la confirmation de son mal ; et ceci pourrait bien tourner en manie. »

Aussi sans perdre de temps les médecins commencent leur thérapie : chanteurs et danseurs envahissent les lieux.

Après la danse et le concert un apothicaire, seringue en mains, veut faire son office séance tenante.

Pourquoi se gêner ? La duchesse de Bourgogne ne prit-elle pas un jour un clystère dans la chambre du roi, en présence de toute la cour ?

En ce temps-là, comme l'affirme la princesse palatine, « cela passait pour gentillesse »...

Mais Pourceaugnac est un paysan qui ne sait pas les belles manières : il s'enfuit à travers tout le théâtre, poursuivi par son apothicaire, les médecins, les danseurs, toute la troupe...

* * *

Au cours des trois actes Pourceaugnac est l'objet de bien d'autres plaisanteries. Dégouté, il part enfin et Oronte donne à Eraste la main de sa fille.

Louis XIV et la Cour, la ville ensuite, s'amusèrent follement à ce spectacle.

Les médecins, de leur côté, ne devaient pas s'attendre à ces nouveaux sarcasmes. Ce sont eux qui font tous les frais du premier acte.

Molière pourtant change cette fois son plan d'attaque. Auger l'a très bien vu: « Il ne va pas, dit-il, chercher dans leur doctrine ce qu'il y a de plus absurde, dans leur langage ce qu'il y a de plus ridicule pour le rendre plus ridicule et plus absurde encore. Ici c'est la représentation fidèle et point exagérée d'une consultation au ^{xvii}e siècle : les deux médecins disent ce qu'auraient dit, en pareille occasion Valot, Esprit, Daquin Des Fougerais, Guénaut et Guy-Patin lui-même qui se moquait d'eux tous. Ils ne citent pas à faux Hippocrate et Galien; leur théorie est fondée sur des phénomènes véritables; de ceux-ci ils tirent des conséquences assez justes, soit pour l'explication des causes, soit pour l'application des remèdes. Enfin, sauf un peu de galimatias et de pédanterie, sauf quelques opinions chimériques et quelque peu superstitieuses, ce qu'ils disent est assez bon, ce qu'ils prescrivent n'est pas mauvais. Tout le malheur c'est que Pourceaugnac n'a pas la

maladie dont ils lui trouvent les symptômes. Leur capacité, leur doctrine ne fait que donner du relief à leur bévue. »

Maurice Raynaud est du même avis : « Il y a, dit-il, toute une pathologie burlesque, arrangée, il est vrai pour les besoins de la comédie, mais qui n'en est pas moins calquée sur le galénisme à la mode. C'est la satire la plus vraie, la plus philosophique qui ait jamais été faite des défauts de la méthode scolastique. »

Ce que Molière en effet reproche ici aux médecins c'est d'être trop scolastiques, trop livresques. Tous sont férus de citations et capables de tenir de grands discours, mais ils ne regardent ni ne voient leurs malades ; ils savent leurs questions, mais ils sont mauvais cliniciens. A ces défauts s'ajoutent leur cynisme et leur insouciance. L'un d'eux, en parlant d'un malade, ne dit-il pas négligemment :

« Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais, s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort. »

Cette idée de mort du reste revient sans cesse au long des scènes : c'est le seul résultat thérapeutique sur quoi l'on puisse compter.

Molière reproche ainsi à la médecine tous les méfaits de l'empirisme, incapable d'apporter le moindre soulagement, et source des pires catastrophes.

LA PAYSANNE : *Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.*

LE MÉDECIN : *Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?*

LA PAYSANNE : *Quinze, monsieur, depuis vingt jours.*

LE MÉDECIN : *Quinze fois saigné ?*

LA PAYSANNE : *Oui.*

LE MÉDECIN : *Et il ne guérit point ?*

LA PAYSANNE : *Non, monsieur.*

LE MÉDECIN : *C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.*

L'APOTHIKAIRE : *Voilà le fin, cela, voilà le fin de la médecine.*

Cet apothicaire, au moins, ne s'abuse pas ! Il se rend compte du néant des connaissances médicales et pharmaceutiques.

Le galimatias professionnel, le grotesque du costume qu'est-ce donc à côté des reproches que fait ici Molière !

Dans *Monsieur de Pourceaugnac* la parodie bouffonne est passée au second plan ; il y a contre les médecins plus qu'une charge : un véritable réquisitoire.

IX

ÉLOMIRE HYPOCONDRE

(4 janvier 1670)

ET

MORT DE MADELEINE BÉJART

(17 février 1672)

On a vu que la consultation infligée à Pourceaugnac par les deux disciples d'Hippocrate n'avait rien d'exagéré. C'était à peu près ainsi que cela se passait sous le régime de Valot. *Le Journal de la santé du Roi* que ce dernier rédigea et que continuèrent D'Aquin et Fagon donne des explications de la scarlatine et des vapeurs de Louis XIV qui valent celles que donne Molière sur la mélancolie hypocondriaque.

D'ailleurs Molière pouvait se documenter directement : nous savons déjà qu'il était neurasthénique au temps du *Misanthrope*. Depuis, son état mental avait sans doute évolué mais il n'était forcément redevenu normal. Quand le médecin disait à son confrère : « Vous n'avez qu'à considérer cette tristesse, ces yeux rouges et hagards, ce corps menu, grêle, noir... », c'est bien Molière qu'il dépeignait dans le rôle de Pourceaugnac.

Si Molière en effet faisait un retour offensif contre les médecins, c'était que sa santé s'altérait, de plus en plus.

Le Palais-Royal dut fermer ses portes à plusieurs reprises : le chef de la troupe, qui était aussi le principal interprète des pièces qu'il créait, était obligé de se ménager plus sérieusement. Le registre de La Grange indique des interruptions du 1^{er} décembre au 8 décembre 1669, du 5 janvier au 19 janvier 1670.

Molière souffrait toujours de la poitrine.

Mentalement, sur sa neurasthénie misanthropique s'était greffé peu à peu ce second type de neurasthénie, dite commune d'après Régis, et dont nous avons vu que l'hypocondrie physique était le principal symptôme. La consultation de Pourceaugnac sur la mélancolie hypocondriaque, c'était peut-être Molière qui l'avait reçue. C'étaient peut être les termes mêmes qu'il avait entendus pour son propre compte et qu'il avait rapportés dans sa pièce. N'avait-il pas l'habitude de mettre en scène sa vie la plus intime, ses préoccupations les plus secrètes ? Il se moquait de lui dans *Pourceaugnac* comme il l'avait fait récemment encore dans *la Pastorale comique*.

Lulli qui jouait en intermède un médecin grotesque chantait lui-même à Pourceaugnac-Molière de joyeux couplets italiens de sa façon.

La musique et le chant chassent les tristesses !...

*Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico...*

*Ne vous laissez pas tuer
Par la mélancolie !*

Le conseil du musicien arrivait fort à point au poète !

* * *

Peu de temps après *Monsieur de Pourceaugnac* fut dirigée contre Molière une attaque très violente. Un certain Le Boulanger de Chalussay dont nous ne savons absolument rien, écrivit contre lui une comédie en cinq actes et en vers : *Elomire hypocondre ou les Médecins vengés*. Aucune des scènes rivales du Palais-Royal ne monta cette pièce : elle parut donc en librairie le 4 janvier 1670.

« En lisant à plusieurs reprises, dit M. Bazin, cette œuvre de haine et d'envie, il nous a été impossible de trouver au juste de quelle rancune elle procédait. Quoiqu'elle ait pour second titre : *Les Médecins vengés*, la médecine n'y est nulle part assez respectée pour qu'on puisse l'attribuer à un homme de cette profession. L'indignation des dévots ne s'y montre pas davantage (1). »

L'auteur, dans sa préface, regrettant qu'Elomire qui fait si bien le portrait des autres n'ait pas encore fait le sien, annonce qu'il a entrepris de combler cette lacune. D'où *Elomire hypocondre* (Elomire étant de toute évidence, l'anagramme de Molière).

1. A. Bazin, *Notes historiques sur la vie de Molière* (Paris, Téche-
ner, 1848).

Chalussay dénature les faits ; il veut rendre Molière odieux et détestable. Mais parmi ses calomnies et ses injures un fond de vérité perce malgré tout. C'est pourquoi tous les biographes de Molière ont compulsé ce triste ouvrage et ont essayé d'y retrouver quelques traits de la physionomie véritable de l'auteur du *Misanthrope*.

Le premier acte se passe dans la chambre d'Elomire. Isabelle, sa femme, et Lazarile, son valet sont là tous deux. Elomire aussitôt se met à parler de son mal. Il s'inquiète auprès d'Isabelle :

— *N'as-tu point remarqué que depuis quelque temps,
Je tousse et ne dors point ?*

Puis auprès du valet :

— ... *Lazarile, ai-je pas le teint blême ?*

— *Oui, Monsieur.*

— *Le miroir me l'a dit tout de même.*

*Et ces bras qui naguère étaient de vrais gigots,
Comment les trouves-tu ?*

— *Ce ne sont que des os ;*

*Et je crois que bientôt plus secs que vieux squelettes
On s'en pourra servir au lieu de castagnettes.*

Isabelle trouve qu'Elomire exagère, qu'il n'est ni maigre, ni malade, et qu'il perd un peu la tête.

Elomire n'est pas rassuré malgré tout : il se croit bien malade, — « et qui croit l'être, l'est ». Il n'ose pourtant se confier aux médecins : il s'est trop moqué d'eux. Il fait donc venir l'Orviétan et Bary.

(L'Orviétan était un charlatan célèbre, Hyeronymo

Ferranti, natif d'Orviète en Italie. Il était arrivé à Paris en 1647, et s'était mis à vendre sur le Pont-Neuf une sorte de baume qui guérissait tous les maux. Bientôt le nom passa du marchand à la drogue.

Evidemment cette drogue était condamnée par la très-salubre Faculté ! D'autres charlatans s'installèrent ensuite sur le Pont-Neuf. Acteurs de trétaux, ils attiraient la foule par leurs pantalonades et vendaient ensuite leurs secrets merveilleux. Bary était ainsi « le plus grand personnage du monde, un virtuose, un phénix pour sa profession, le parangon de la médecine, le successeur d'Hippocrate en ligne directe, le scrutateur de la nature, le vainqueur des maladies et le fléau de toutes les Facultés (médecin méthodique, galénique, hippocratique, pathologique, chimique, spaginique et empirique. »)

Bary appelle Élomire « *le premier fou du roi* ». Lazarile rectifie :

Dites bouffon, Monsieur ; le nom de fou nous choque.

On en passe à la consultation.

BARY.

Quel est donc votre mal.

ÉLOMIRE.

*Il est tel, mes amis,
Que sans vous je suis mort et peut être encore pis.*

Et il raconte alors son infortune, son inimitié avec les médecins (y comprise son aventure avec d'Aquin.)

*J'ai souffert plus de maux qu'un damné n'en endure ;
Et sans exagérer je vous puis dire aussi
Qu'homme n'a plus que moi de peine et de souci.
Vous en voyez l'effet, de cette peine extrême,
En ces yeux enfoncés, en ce visage blême,
En ce corps qui n'a plus presque rien de vivant
Et qui n'est presque plus qu'un squelette mouvant.*

Bary l'interroge encore :

— *Où souffrez-vous le plus au fort de vos tortures ?*
— *Partout également, jusque dans les jointures.*
*Mais ce qui plus m'alarme, encor qu'il le dût moins,
C'est une grosse toux, avec mille tintoins
Dont l'oreille me corne.*

— *O les grandes merveilles !*

Les cornes sont toujours fort proches des oreilles !

Elomire évidemment comprend très bien l'allusion et se vexe. L'Orviétan intervient : ce n'est qu'une plaisanterie et Elomire n'est pas ce qu'on pense,

*Mais étant marié, c'est chose très certaine
Que fous l'êtes du moins en puissance prochaine.*

L'accent italien ne déride pas Elomire. Il affirme qu'il ne craint rien car il a forgé sa femme bien avant le berceau.

C'est la fameuse allusion à la paternité de Molière, quant à Armande.

La prétention d'Elomire fait rire les compères :

*Homme fit-il jamais votre profession
Qui femme eût pour lui seul ?*

C'est le coup final. La colère d'Elomire éclate :

... *Si ce n'était*

Que vous êtes chez moi, le gourdin trotterait !

Bagarre.

Bary et l'Orviétan s'en vont proférant des menaces.

La colère d'Elomire tombe aussitôt. Il est tout à coup « *comme interdit et confus* ». C'est la dépression caractéristique de la colère neurasthénique.

Lazarile pour le consoler lui promet d'obtenir une consultation, par un stratagème qu'il prépare,

Des trois plus grands docteurs qui soient dans le royaume.

Elomire n'a guère confiance en eux. Pourtant, dit-il,

... *en l'état où je me vois réduit*

Je me sou mets à tout, fût-ce sans aucun fruit.

Au deuxième acte Lazarile a déguisé Elomire en Turc. Les médecins qu'il a mandés ne reconnaîtront pas ainsi leur mortel ennemi.

Pendant tout cet acte Elomire est anxieux, inquiet, nerveux, brusque.

On lui donne les raisons de son mal de poitrine : mauvais air, travail excessif, sensualité. Pour guérir il devra changer de climat, quitter le métier de comédien, et s'abstenir de comédiennes.

Elomire qui ne peut suivre ces conseils décide au troisième acte d'aller voir un médecin que Lazarile lui indique. Mais Lazarile est un fourbe qui berne Elomire :

le médecin chez qui il l'envoie n'est qu'un « feint médecin » qui se moque de son client.

Il lui annonce néanmoins qu'il est atteint d'hypochondrie et que s'il n'y prend garde il verra « dans peu » le dernier de ses jours. Son traitement est assez facile à suivre : Elomire devra boire, à grands coups, du vin de Beaune et se divertir l'esprit par la danse et la comédie.

A l'acte suivant, Oronte (ce complice de Lazarile déguisé en médecin) emmène lui-même Elomire au théâtre pour le distraire. La pièce qu'il lui montre est le *Divorce Comique* ; c'est une critique haineuse de la vie de Molière et de ses œuvres ; la scène représente la salle du Palais-Royal ; toute la troupe de Molière s'acharne contre lui et menace de le quitter s'il joue encore sa prose et ses vers.

Au cinquième acte enfin, Oronte poursuivant son traitement conduit Elomire au bal masqué. Un exempt déclare qu'un assassin se trouve dans la salle et qu'il vient l'arrêter. Tout le monde se démasque : les danseurs sont tous des médecins de Paris. Elomire épouvanté refuse d'oter son masque. Sa toux le trahit pourtant :

— *Monsieur, c'est Elomire.*

Oui c'est lui, je le viens de connaître à sa toux.

Mais l'exempt espérant tenir son assassin refuse de rien croire. Elomire est garotté : on l'emmène incontinent.

L'exempt qui n'est qu'un masque comme les autres

revient aussitôt ; il raconte qu'Elomire lui a donné sa bourse pour acheter son évasion.

Oronte

Il aura donc fait rire

A ses frais ceux qu'il a tant de fois outragés.

L'exempt.

C'est assez. Allons boire aux médecins vengés !

Ainsi se termine *Elomire hypocondre* qui est loin d'être un chef d'œuvre...

Molière ne paraît pas s'en être inquiété. •

Pour nous la pièce a pourtant quelque intérêt : elle confirme certains détails et indique bien le délabrement physique et l'hypocondrie dont l'auteur du *Misanthrope* était atteint

* * *

Malgré cet état de santé, Molière écrivait sans répit.

Le roi l'accaparait de plus en plus. Le 4 février 1670 il donna d'abord à Saint-Germain-en-Laye une nouvelle comédie-ballet en cinq actes : *Les Amants magnifiques*.

A Pâques, Louis Béjart pris sa retraite. Quelques jours après le jeune Baron reprenait place dans la troupe.

Le 13 octobre, à Chambord, au cours de nouvelles fêtes royales, eut lieu la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*. Cette comédie-ballet, qui ressemble encore beaucoup à une farce, est pleine d'une fantaisie exubérante et d'une éclatante gaité.

Molière a dû faire dans la joie ce portrait de M. Jourdain, demi dément, possédé par la folie des grandeurs.

Peut-être y avait-il eu, à cette époque, un rapprochement avec Armande. C'est à elle en tous cas que pense Molière lorsqu'il décrit Lucile. Ce qu'il en dit montre qu'il l'aimait toujours ; et la façon dont il le dit semble indiquer qu'à cette date il était presque heureux.

« Elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu : les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus troublants qu'on puisse voir... »

Elle a la bouche grande, mais on y voit des grâces qu'on ne voit pas aux autres bouches ; et cette bouche en la voyant inspire des désirs ; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde...

Elle a je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs...

Pour de l'esprit, elle en a du plus fin et du plus délicat...

Elle est capricieuse ? J'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles ; on souffre tout des belles.»

C'est presque un poème d'amour, un poème en prose, tendre et passionné.

Sous la même heureuse inspiration Molière mit en scène les amours de *Psyché*.

Le roi voulait donner « ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême » Et Molière dut demander secours à Corneille avec qui il était au mieux depuis la brouille avec Racine.

Corneille écrivit douze cents vers en quinze jours. Il était enthousiasmé par le sujet. Et puis il était amoureux... « Oui, dit Maurice Donnay, il est amoureux d'Armande, de la femme de son collaborateur, de sa principale interprète. Comme j'aime ce vieux poète qui flambe, à soixante-quatre ans, pour son héroïne ! Il me rappelle ces marrouniers qui ont une seconde floraison, par les beaux jours des septembres dorés, et dressent vers le ciel bleu leurs thyrses blancs et roses. Corneille refleurissait comme un vieux marrounier. »

Psyché fut représentée le 17 janvier 1671, aux Tuileries. C'était une tragi-comédie et ballet en cinq actes et un prologue : une pièce à grand spectacle.

Lulli en avait écrit la musique et Quinault les couplets.

« C'est sans doute un fait remarquable dans l'histoire des lettres, dit Auger, qu'une pièce de théâtre composée par trois hommes de génie (sans parler du musicien), créateurs en France l'un de la tragédie, l'autre de la comédie, et l'autre de l'opéra. »

Armande faisait *Psyché*, et Baron l'Amour.

Au cours des répétitions ils s'enflammèrent tout de bon l'un pour l'autre. Baron, qui avait grandi, oublia le soufflet qu'il avait reçu quelques années auparavant. Il rompit le premier le silence, raconte la *Fameuse Comédienne*, par un compliment qu'il fit à Armande sur le bonheur qu'il avait d'avoir été choisi pour représenter son amant. . Qu'il n'était pas difficile de jouer un personnage qu'on sentait naturellement et qu'il serait toujours le meilleur acteur du monde si l'on disposait

les choses de la même manière. » Armande répondit « qu'il devait être aussi bon comédien auprès des dames qu'il l'était sur le théâtre, » et de réplique en réplique ils en arrivèrent rapidement aux actes.

Leur liaison d'ailleurs ne dura pas : ils étaient tous les deux trop entourés pour n'être pas séparés bientôt par la jalousie.

Le 24 mai 1671 Molière donna, au Palais-Royal, les *Fourberies de Scapin*.

Peu après le roi demanda à son amuseur un nouveau divertissement en l'honneur de la princesse Palatine, avec qui Monsieur, veuf d'Henriette d'Angleterre depuis 1670, allait se remarier.

Molière écrivit *La Comtesse d'Escarbagnas* qui fut représentée le 2 décembre, à Saint Germain-en-Laye, devant toute la Cour.

* * *

La Comtesse d'Escarbagnas fut jouée à différentes reprises à la résidence royale. Du 9 au 26 février 1672 la troupe s'installa pour le Carnaval à Saint-Germain-en-Laye.

Madeleine Béjart ne la suivit pas. Elle s'était d'ailleurs retirée du théâtre depuis quelques mois : son dernier rôle avait été Nérine dans *Monsieur de Pourceaugnac*.

« Elle était devenue très pieuse, très dévote, regrettant ses erreurs passées ; malade, âgée, raconte Maurice Donnay, elle considérait comme des erreurs d'avoir

été jeune, d'avoir aimé, d'avoir vécu. Alors, elle se préparait chrétiennement à la mort. »

Le 9 janvier elle avait dicté son testament ; depuis elle avait gardé le lit.

C'était la fin.

Molière fut rappelé de Saint-Germain en tout hâte il arriva pour recevoir le dernier soupir de celle qui avait été son premier amour et à côté de qui il avait accompli toutes les étapes de sa vie...

Tristesse !

Comme elle était depuis longtemps enfuie, cette belle année 1643 où le Jean-Baptiste Poquelin de vingt et un ans avait tout abandonné pour la grande et belle fille de vingt-cinq ans qu'il adorait !

1672 !

C'était l'hiver maintenant qui approchait !

.

« Le 17 février de la présente année, Mademoiselle Béjart est morte pendant que la troupe était à Saint-Germain pour le ballet du roi où l'on joua *La Comtesse d'Escarbagnas*. Elle est enterrée à Saint-Paul, sous les Charniers »...

X

LE MALADE IMAGINAIRE

(10 février 1673)

Le 11 mars 1672 eut lieu au Palais Royal la première représentation des *Femmes savantes*.

A Pâques de cette année Marie Ragueneau de l'Estang, la fille du pâtissier Ragueneau, devint sociétaire à demi-part ; elle avait épousé La Grange, le 25 avril.

On pense qu'à cette époque Molière et Armande avaient repris la vie commune (ainsi que Madeleine Béjart le leur avait demandé, avant sa mort) ; un fils en tous cas leur naissait le 15 septembre 1672.

Pierre-Jean-Baptiste-Armand fut baptisé le 1^{er} octobre. Son parrain était Pierre Boileau-Puymorin, le frère de Boileau-Despréaux ; sa marraine Catherine Mignard, la fille du peintre Mignard.

La reprise d'Armande et la naissance du petit Pierre durent combler Molière de joie. Il en oublia son régime et se fatigua exagérément, de toutes façons. Il fit, pour que tout soit complet, table commune avec Armande : le lait fut proscrit de ses repas.

Tant de bonheur ne pouvait durer : sa santé bientôt le rappela à l'ordre. Le Palais-Royal referma souvent

ses portes, — « Monsieur de Molière étant indisposé ».

Les deuils et les chagrins se précipitèrent sur lui, encore une fois.

Après Madeleine Béjart il avait perdu son vieil ami François de La Mothe Le Vayer. Son petit Pierre, d'autre part, vécut à peine un mois : il mourut le 11 octobre 1672. De ses trois enfants il ne lui restait donc qu'Esprit-Madeleine, sa fille.

La tare héréditaire qui avait ravagé toute sa famille n'épargnait pas non plus sa descendance. (Esprit-Madeleine mourut à cinquante-huit ans, le 23 mars 1723, sans postérité.)

Les désillusions, on le voit, étaient vite revenues.

Lulli, son collaborateur aux divertissements royaux, lui jouait de méchants tours : il avait fait signer une ordonnance qui portait défense aux théâtres d'utiliser plus de deux chanteurs et six violons. Cette mesure gênait beaucoup Molière qui se fâcha bientôt avec le compositeur.

La brouille aussi était venue avec François Bernier, son condisciple aux cours de Gassendi.

Depuis *Monsieur de Pourceaugnac* Bernier tenait rigueur à son ancien ami de ses attaques contre les médecins. Molière, selon lui, avait exagéré. Il l'accusait aussi, avec Le Boulanger de Chalussay, d'avoir recours aux empiriques.

Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation. Il est possible pourtant que Molière, après avoir épuisé les ressources de la thérapeutique officielle se soit confié aux charlatans.

Quoi qu'il en soit, en décembre 1672 Molière allait très mal. On essaya en vain de le faire renoncer au théâtre. Boileau alla le voir, raconte Cizeron-Rival, et le trouva « fort incommodé de sa toux, faisant des efforts de poitrine qui semblaient le menacer d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, lui fit plus d'amitié que jamais ».

Boileau s'émut lui aussi :

« Vous voilà dans un pitoyable état, lui dit-il. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout devrait vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la troupe qui puissiez exécuter les premiers rôles ?

Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades ; cela vous fera plus d'honneur dans le public ; vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. »

— « Ah ! répondit Molière, que me dites vous-là ! Il y a un point d'honneur pour moi à ne pas quitter. »

Rejetant tous les conseils Molière se raidit dans sa souffrance ; il met en répétition *le Malade imaginaire*. La première représentation de cette comédie eut lieu, sur la scène du Palais-Royal, le 10 février 1673, pendant le Carnaval.

* * *

Argan, riche bourgeois, se croit malade et ne l'est pas. Il est la proie de M. Purgon, son médecin, et de

M. Fleurant, son apothicaire. Pour être mieux soigné encore, ce malade imaginaire veut marier sa fille Angélique à Thomas Diafoirus, jeune médecin, frais émoulu de la Faculté.

Ce Thomas Diafoirus, dont le père est médecin lui aussi, est le neveu de M. Purgon. Evidemment Angélique n'aime pas ce mari qu'on lui réserve : elle est amoureuse de Cléante. C'est le procédé habituel de Molière.

Après de nombreuses difficultés Argan consent enfin au mariage d'Angélique et de Cléante, à condition que ce dernier se fasse aussitôt médecin. Béralde, frère d'Argan, qui est favorable à Cléante, trouve alors une idée merveilleuse : « *Mais, mon frère, dit-il, faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.* » Argan réplique qu'il n'est plus en âge d'étudier et qu'on se moque de lui. Béralde, le plus sérieusement du monde, lui soutient qu'il en sait bien assez et que d'ailleurs en recevant l'habit on acquiert, du même coup, le talent nécessaire : « *Avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.* »

Argan se laisse convaincre. C'est alors la « cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse ». — Et la pièce se termine sur cette irrésistible bouffonnerie musico-médicale.

* * *

Molière avait écrit cette comédie alors qu'il sentait

déjà ses forces défaillir : il avait conscience que sa vie rapidement s'épuisait, que ses jours étaient comptés. Il se soignait — car le plus incrédule a toujours une lueur d'espoir, — mais il se soignait en sachant bien que rien ni personne ne lui guérirait la poitrine.

*Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins
La douleur qui me désespère :
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.*

Il sentait son mal empirer. Peut-être avait-il un peu peur de la mort. Il eut alors ce dernier accès de colère contre la médecine ; il la niait, ni plus ni moins.

Maurice Donnay écrit que *Le malade Imaginaire* « c'est la comédie de la maladie et de la mort ; c'est la comédie de la désillusion médicale, comme *George Dandin* était la comédie de la désillusion conjugale ».

Dans la pièce, c'est Béralde qui expose les idées de Molière. Elles sont précises :

ARGAN : *Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?*

BÉRALDE : *Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.*

ARGAN : *Quoi ? vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révé-
rée ?*

BÉRALDE : *Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi*

les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN : *Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?*

BÉRALDE : *Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.*

ARGAN : *Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?*

BÉRALDE : *Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.*

Argan qui se croit malade, interroge alors anxieusement son frère :

ARGAN : *Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?*

BÉRALDE : *Rien mon frère.*

ARGAN : *Rien ?*

BÉRALDE : *Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; et presque*

tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et de conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Quel désenchantement ! Et, au fond de tout, quelle détresse ! Béralde s'étourdit, raille et rit. Pour divertir son frère il voudrait l'emmener voir « sur ce chapitre, quelqueune des comédies de Molière ».

Argan se fâche. Argan c'est alors Bernier, c'est n'importe lequel des médecins du temps qui trouve Molière bien impertinent et « bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins » !

Béralde réplique, et la discussion se prolonge :

BÉRALDE : *Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.*

ARGAN : *C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances,*

de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là !

Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerois de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois : « Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. »

BÉRALDE : *Vous voilà bien en colère contre lui.*

ARGAN : *Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.*

BÉRALDE : *Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.*

ARGAN : *Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.*

BÉRALDE : *Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.*

Cette dernière réplique c'est l'acte de révolte de Molière. Et cette ironie amère, ces plaisanteries, comme c'est tragique, dans cette farce, quand on en connaît les dessous !

Cet antagonisme entre Argan qui croit en la médecine et Béralde qui la nie, c'est l'antagonisme entre Molière malade qui voudrait croire en une guérison

possible et Molière raisonneur qui sait bien que tout remède est impuissant.

Moland fait remarquer que, dans le débat, Béralde et Argan parlent tous deux *ab irato*. Le spectateur plus calme, qui les juge l'un et l'autre trouvera sans doute « que Béralde a raison de rabattre les prétentions trop peu justifiées d'une science qui a tant de motifs de douter d'elle-même et qu'Argan n'a pas tout à fait tort non plus d'estimer qu'après tout les médecins en doivent savoir, pour le traitement des maladies, un peu plus que les autres hommes » (1).

Molière nous montre, dans la pièce, quatre représentants de la Faculté ; Purgon, Diafoirus père et Diafoirus fils, médecins, Fleurant, apothicaire.

Purgon profite exagérément de la crédulité et de la bourse de son malade. Il donne à ses remèdes une importance formidable. Ne pas les suivre serait un attentat énorme contre la médecine, un crime de lèse-Faculté ; il épouvante Argan en lui énumérant toutes les maladies qui dans ce cas s'abattraient sur lui ; il l'avertit qu'il tomberait dans l'épilepsie, de l'épilepsie dans la phtisie, de la phtisie dans le bradypepsie, et de là dans la dyspepsie puis dans l'aepsie, la lienterie, la dysenterie, l'hydropisie, — et de l'hydropisie enfin « dans la privation de la vie » tout simplement (2).

1. Louis Moland, *Œuvres complètes de Molière*, 7 vol. (Garnier, Paris, 1864).

2. *Bradypepsie*, digestion lente et imparfaite ; *dyspepsie*, digestion pénible ou mauvaise ; *aepsie*, privation de digestion, impossibilité de digérer ; *lienterie*, où l'on rend les aliments tels qu'on les a pris.

Ce M. Purgon est un habile et terrible homme ! Il me fait penser au Dr Knock (1). N'est-il pas véritablement un dieu lui aussi pour ce pauvre M. Argan ! C'est le triomphe de la médecine sur un faible d'esprit. Et je me demande quelle triste opinion auront sur les médecins d'aujourd'hui nos arrière-petits-enfants, qui n'auront peut-être que la pièce de M. Jules Romain pour les juger ! Un peu d'indulgence alors pour les médecins du grand siècle : ils n'étaient peut-être pas si désastreux que le prétend Molière !

Diafoirus, en tous cas, est un sot. Il ne croit pas à la circulation du sang et vante son fils de façon ridicule :

« Ce qui me plaît en lui, dit-il, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine. »

(La circulation du sang avait été découverte par Harvey en 1619; elle était encore fort discutée. En 1673 Louis XIV institua au Jardin des Plantes une chaire d'anatomie « pour la propagation des découvertes nouvelles » et chacun dut alors s'incliner devant la théorie d'Harvey).

Thomas Diafoirus est un grand benêt de fils aussi sot que son père et « qui fait toutes choses de mauvaise grâce et à contre-temps ».

1. Jules Romain, Knock où le triomphe de la médecine, pièce en 3 actes.

Quant à Fleurant, apothicaire, il manie la seringue avec dextérité comme il se doit, et fait mieux que personne ce qu'on appelle encore aujourd'hui « des comptes d'apothicaire »...

La très-salubre Faculté est, on le voit, bien mal représentée. Elle est bafouée d'ailleurs le plus durement qui se puisse faire dans la cérémonie burlesque au cours de laquelle Argan est sacré grand médecin.

Maurice Raynaud a montré la ressemblance presque parfaite entre les cérémonies officielles de la Faculté et cette bouffonnerie ironique. On croit qu'elle fut composée chez Mme de la Sablière au cours d'un souper auquel assistaient Boileau, La Fontaine et Ninon de Lenclos. Moland suppose que deux médecins, Liénard et Mauvillain, faisaient partie de la société. Il indique aussi Bernier, mais il est impossible qu'il ait pris part à cette exécution capitale : il en voulait déjà trop à Molière avec qui, d'après ses Mémoires, il était fâché. N'écrit-il pas en effet que l'auteur du *Malade Imaginaire* eut mieux fait de ménager « sa petite poitrine » que de se moquer de la maladie et de la mort?

Quoi qu'il en soit cette fameuse réception d'Argan est un abrégé très exact, toujours d'après Raynaud, « non seulement des cérémonies du doctorat mais de toutes celles par où devait passer un candidat depuis le commencement de ses études jusqu'au jour où il recevait le bonnet ».

C'est d'abord le discours d'ouverture, pompeux éloge de la médecine; puis l'examen du candidat qui répond sans difficulté. Argan est vraiment très fort...

Sa thérapeutique est précise. Pour chaque maladie son traitement est catégorique il faut :

Clysterium donare
Postea seignare
Ensuita purgare.

La Faculté est satisfaite. Tout le monde s'extasie en chœur :

Bene, bene, bene, bene respondere ;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

Argan l'est reçu. On lui fait prêter serment de ne jamais contredire les anciens, de ne jamais se servir

De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
Maladus dust-il crevare,
Et mori de suo malo !

Argan jure solennellement.

— *Juro ! Juro ! Juro !*

On lui enfonce alors le bonnet vénérable et le président prononce la formule sacramentelle :

Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,

*Coupandi,
Et occidendi*

Impune per totam terram.

La séance se termine enfin par le discours de remerciements du nouveau docteur qui ne le cède en rien à ce qui se déclamait dans la réalité. (On affirmait ceci par exemple : le médecin est semblable à Dieu. — « Tout nous vient de Dieu, donc le mal comme le bien. Dieu est juste et il a ses raisons lorsqu'il nous afflige. Mais enfin le mal est toujours le mal et la médecine est toujours salutaire : du médecin il ne vient que du bien. » — La conclusion s'imposait : « Nous devons plus au médecin qu'à Dieu même, si ce n'était encore à Dieu que nous devons le médecin »...)

Argan après cela, peut vanter les bienfaits de la rhubarbe et du séné : il est sûr de ne pas forcer la note, et d'être acclamé comme il convient :

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat.

Novus doctor, qui tam bene parlat !

Mille, mille annis, et manget et bibat,

Et seignel et tuat !

Telle était à peu près la « recette pour faire un docteur en médecine ». La soutenance de la thèse durait de cinq heures du matin à midi.

On posait aux candidats des questions souvent ridicules et parfois égrillardes. Mais les discussions se faisaient en latin et l'on pouvait, sans peur des mots, braver l'honnêteté!...

Tous les docteurs de la Faculté, les étudiants eux-

mêmes pouvaient interroger à leur guise le futur docteur ; ils l'argumentaient sans répit, et l'on devine les séances tumultueuses qui devaient avoir lieu quand les questions ressemblaient à celles-ci :

Faut-il servir la laitue au premier service, les pommes au second ? — Doit-on saigner une jeune fille folle d'amour ? — S'enivrer une fois par mois est-il salubre ? — Les héros naissent-ils des héros ? Sont-ils bilieux ? — Faut-il tenir compte des phases de la lune pour la coupe des cheveux ? — La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ? — L'eau de vie est-elle de l'eau de mort ? — Les bâtards ont-ils plus d'esprit que les enfants légitimes ? — La femme est-elle plus lascive que l'homme ? — La débauche entraîne-t-elle la calvitie ? — La lune a-t-elle de l'influence sur le corps humain ? — Si la barbe convient aux médecins ?

Les argumentateurs reprenaient des forces dans une salle voisine « où des bedeaux servaient du vin et de la pâtisserie. Les douze coups de midi sonnaient la fin du martyre du candidat qui pouvait à son tour aller enfin se restaurer à ce buffet approvisionné à ses frais. Mais souvent il ne trouvait plus que des bouteilles vides et des débris informes (1) ».

Les railleries de Molière émurent cette fois la Faculté qui jusque-là ne s'était pas inquiétée de ses attaques. Robinet quelques jours après la représentation du *Malade imaginaire* écrivait :

La Faculté de Médecine

Tant soit peu, dit-on, s'en chagrine...

1. Docteur Jean Poulain, *Les Etudiants en Médecine sous l'ancien régime* (Yvert, Amiens, 1928)

Mais ce chagrin, devait bientôt s'atténuer : la revanche était proche !

* * *

Environ 1666, les surmenages et les chocs moraux avaient fait déjà de Molière un neurasthénique psychique : *le Misanthrope*, on l'a vu, résume le premier stade de sa vie morbide.

Après *Le Sicilien*, en juin 1667, on apprend par Robinet que Molière a suivi le régime lacté. C'est seulement vers cette date que Mauvillain semble avoir institué ce traitement dont on n'a aucune trace auparavant. La dyspepsie de Molière daterait alors, selon les apparences, de cette époque. Elle serait postérieure à sa neurasthénie. Et cela confirmerait l'opinion de Bouveret qui dans la *Neurasthénie et l'épuisement nerveux* pense « que la dyspepsie est l'effet et non la cause de la névrose ». (On sait que pour certains auteurs au contraire ce sont les phénomènes dyspeptiques qui provoquent la neurasthénie). Pour Molière en tous cas l'étiologie des troubles gastro-intestinaux dont il eut à souffrir est évidente. La vie errante qu'il mena pendant douze ans était peu faite pour lui éviter les désordres gastriques : irrégularité des repas, préparation culinaire souvent défectueuse. A Paris ensuite, accablé de travail et de soucis, il devait manger vite et mal.

L'estomac délabré il dut ainsi pendant son séjour à Auteuil suivre sévèrement son régime. Grimarest, qui

raconte les multiples réceptions où ses amis profitaient largement des plaisirs de la table, note au contraire la sobriété de Molière pendant ce temps. Ivres et dégoûtés de la vie ils voulaient s'aller noyer incontinent ; mais lui qui n'avait bu que du lait savait bien les en empêcher. . . En 1672, lors du raccommodement avec Armande, Molière abandonna malheureusement les règles d'hygiène que Mauvillain lui avait fort judicieusement prescrites et son état physique devint de plus en plus mauvais. Ses souffrances étaient l'objet de ses préoccupations constantes. Il ne s'était pas contenté des conseils de Mauvillain : il avait aussi consulté Liénard et Bernier, l'Orviétan lui-même et Bary.

Molière ne croyait pas en la médecine, mais il lui demandait malgré tout secours. Comme tous les névropathes il essayait de tout : la science officielle ne lui suffisait pas, il s'était confié enfin aux charlatans.

Toutes les étapes du neurasthénique il semble les avoir suivies. Il usait abondamment des drogues. On sait qu'il avait au moment de sa mort un compte de cent-soixante sept livres chez ses apothicaires : cinq à six cents francs d'avant guerre ! De toute évidence il était devenu peu à peu la proie de ce que nous avons appelé précédemment la neurasthénie physique. Les excès génitaux qu'on a noté dans sa jeunesse et qu'il répéta peut-être en 1672 n'étaient pas faits pour atténuer sa névrose, — non plus que la tuberculose qui évoluait en lui depuis longtemps déjà.

Il avait la préoccupation de sa maladie (signe principal de l'hypocondrie physique) ainsi que l'avait déjà

signalé Le Boulanger de Chalussay dans *Élomire*. Cette préoccupation ramenait perpétuellement Molière-auteur aux pièces médicales. Une seule comédie aurait suffi pour ridiculiser la médecine et les médecins : il en écrivit cinq.

On rencontre ainsi chez tous les neurasthéniques cette concentration pénible de la pensée sur la maladie qui les désespère.

Dans *le Malade imaginaire* Molière reprenait son thème favori : il mettait en scène une fois de plus les craintes et les soucis de son âme de malade. D'Alceste, misanthrope, peu à peu par la hantise de ses troubles gastriques et intestinaux, il s'est transformé en ce malheureux Argan : un être qui « *marche, dort, mange et boit comme les autres* » mais qui est pourtant perpétuellement obsédé par son tube digestif, — ce qu'on appelait alors un maniaque, un hypocondre, un malade imaginaire.

Debove fait remarquer que ce genre de malade n'existe pas.

« Je n'ai jamais vu de malade imaginaire, dit-il. Des collègues pratiquant la médecine depuis plus longtemps que moi n'en ont également pas vu ; et Littré, le savant traducteur d'Hippocrate, nie leur existence d'après la définition donnée dans son dictionnaire au mot imaginaire.

Malade imaginaire, personne, la plupart du temps hypocondriaque, qui éprouvant des souffrances nerveuses très diverses les rapporte à toutes sortes de maladies qu'elle n'a pas.

Autrement dit, la souffrance est réelle mais le sujet se méprend sur sa cause, il fait seulement une erreur de diagnostic (1). »

Les malades imaginaires, comme on disait autrefois, sont donc, quoiqu'on pense, de véritables malades. Ils se plaignent évidemment de maladies qu'ils n'ont pas, mais ils souffrent néanmoins de façon très précise ; c'est le système nerveux qui est atteint ; leur maladie est une maladie mentale. Comme ils n'ont aucun symptôme objectif de leur mal, personne n'en veut croire la réalité ; ils sont voués au ridicule ; leurs plaintes éternelles les font qualifier d'éternels grincheux. Tous pourtant sont dignes de pitié ; ils ont droit à l'aide du médecin et particulièrement à celle du psychiatre.

Argan qu'on appelle ainsi malade imaginaire est en réalité un malade tout court. Son cas pathologique forme à lui seul le tableau complet de la maladie de Beard : c'est un neurasthénique gastro-intestinal, et Molière l'a merveilleusement décrit.

Il est digne comme Alceste, des meilleurs traités de psychiatrie (L'auteur du malade imaginaire fait preuve d'un sens clinique remarquable : il aurait été, s'il l'avait voulu, un excellent médecin...)

La névrose d'Argan, certes, est considérablement grossie, mais elle est d'une étonnante exactitude dans le fond. Les exagérations scéniques d'ailleurs ne font en l'occurrence que faciliter notre examen.

1. Debove, *Le Malade imaginaire* (Paris, Rueff, 1960).

Le premier symptôme que nous découvre Argan est sa constipation. Au lever du rideau il vérifie ses comptes d'apothicaire et nous savons ainsi que ce dernier a fourni récemment « *un petit clystère insinuatif, préparatif et remollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur* », puis encore « *un bon clystère détersif composé avec catholécon double rhubarbe, miel rosat et autres suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas ventre de Monsieur* ». Monsieur arrive ainsi à prendre en un mois une vingtaine de lavements et une douzaine de « médecines ». Clystères et purgatifs sont, au long de la pièce, sa grande occupation. Par deux fois il est obligé de s'éloigner précipitamment pour satisfaire d'impérieux besoins. Le professeur Debove remarque en riant que « cette façon de ménager la sortie des personnages paraît abandonnée même par les plus réalistes de nos auteurs contemporains »... Mais ce n'est pas la faute de Molière, s'il prend quelquefois à Argan « *des douleurs dans le ventre comme si c'était des coliques* ».

Ses digestions d'autre part sont difficiles ; après les repas il a toujours sommeil et il est « *bien aise de dormir* ».

Sa faiblesse est extrême ; un rien le fatigue ; il lui faut un bâton pour le moindre déplacement et il a parfois dans les membres « *des lassitudes* ». Il ressent de temps en temps « *des douleurs de tête* » : cette céphalée, la fameuse céphalée « en casque » est un des symptômes capitaux de la neurasthénie ; elle accompagne souvent aussi la constipation chronique.

Le compte de M. Fleurant, l'apothicaire, nous apprend aussi qu'on a délivré « *le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur* ». Il a donc de l'insomnie.

Bouveret dans son traité sur la neurasthénie, indique que les malades qui en sont atteints ont des mouches volantes devant les yeux. « Quelques-uns écrit-il, s'en plaignent spontanément, leur vision en est troublée ». Argan est de ceux-là : « *Il me semble parfois dit-il, que j'ai un voile devant les yeux.* »

A tous ces symptômes physiques s'ajoutent les symptômes psychiques habituels. Argan est inquiet et irritable ; il faut qu'on lui obéisse sur le champ, sinon il s'emporte. Toinette, sa servante, subit souvent ses colères et ses injures :

« *Chienne ! Coquine ! Carogne ! à tous les diables ! Est-ce possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul !* »

La crise passée, il tombe aussitôt dans une dépression marquée. On a vu précédemment que les colères neurasthéniques finissaient ainsi très souvent. On sait d'autre part que dans l'hypocondrie physique les malades sont préoccupés d'eux-mêmes et qu'ils se regardent manger, respirer, dormir.

« L'hypocondriaque, écrit Fiessinger, a sa rétine tournée en dedans, ce sont ses organes qu'il voit (1). »

Le dictionnaire de médecine de Labarthe ajoute qu'ils « enregistrent avec la plus scrupuleuse exactitude le nombre de gaz qu'ils rendent par en haut ou par en bas

1. Ch. Fiessinger, *Les maladies des caractères*, Perrin, 1916.

et les effets bons ou mauvais qu'ils en ont ressentis. Ils attachent surtout la plus grande importance à toutes leurs excrétions. »

Argan s'inquiète ainsi de tout ce qui se passe en lui :

— *Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?*

— *Votre lavement ?*

— *Oui, ai-je bien fait de la bile ?*

— *Ma foi je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à M. Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.*

Il tombe, écrit Vialard, dans la minutie anxieuse ; il tient à exécuter les prescriptions de M. Purgon dans les moindres détails :

— *Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze allées et douze venues, mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large.*

Ailleurs :

— *Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?*

Toujours occupé de lui et de sa santé il est évidemment d'un égoïsme révoltant.

C'est un homme « *incommode à tout le monde, mal-propre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours ; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets* ».

Il est penché perpétuellement sur son nombril, c'est

pour lui le centre de tout : il a l'obsession de son ventre. Pour un rien l'anxiété l'envahit. Il lamente continuellement. Tout lui fait peur : les complications qui pourraient survenir à sa santé, — la mort. C'est dans l'espoir d'être mieux soigné qu'il veut marier sa fille à Thomas Diafoirus, médecin. Il sacrifierait n'importe qui et n'importe quoi, pour satisfaire son égoïsme.

Le traitement qu'on lui fait suivre est d'ailleurs très insuffisant : lavements et médecines c'est fort bien mais ce qu'il aurait fallu avant tout c'est le soustraire à son milieu qui est déplorable. Sa femme est une intrigante : elle attend impatiemment l'heure de l'héritage ; sa fille qui tombe subitement amoureuse d'un jeune homme qu'elle voit pour la première fois est, dit Debove, « plus souvent inspirée par le diable que par le ciel » : quant à Toinette, la servante, elle a la fâcheuse habitude de bousculer son maître sans le moindre respect. Au lieu d'écouter ses plaintes et d'essayer d'agir ensuite doucement, par des moyens psychotériques, chacun se moque de lui et le bafoue (hormis sa femme qui trouve son intérêt à partager à ses maux). L'entourage, dans ces cas de névropathie a presque toujours une influence néfaste : il aggrave la névrose en contredisant sans ménagement celui qui en souffre.

Le diagnostic du cas d'Argan n'offre aucune difficulté : « C'est un constipé chronique et un dyshépatique, écrit le docteur Fernand Granié, parce qu'il est un intoxiqué alimentaire (1). »

1. Granié, *Sur un cas pathologique dans le théâtre de Molière : Le Malade imaginaire* (Thèse, Paris, 1922),

C'est évidemment du côté de son tube digestif qu'on trouve la porte d'entrée de la neurasthénie d'Argan. Il est sans conteste, atteint de neurasthénie gastro-intestinale.

D'après les biographes, Molière a présenté la plupart des symptômes qu'il a décrit chez son personnage. « Dix mois après son raccommodement avec sa femme, écrit Grimarest, il donna le 10 février de l'année de 1673, *le Malade imaginaire*, dont on prétend qu'il était l'original. »

Il n'en faut pas conclure, malgré tout, que Molière était exactement Argan pas plus qu'il n'a été Alceste tout à fait.

Il a dû pourtant se complaire à décrire, le plus minutieusement possible ses misères intimes, ses tristesses, et à les exposer ensuite au rire du public : il obéissait encore, ce faisant, à une impulsion neurasthénique très caractéristique.

Le Malade imaginaire est une comédie gaie : elle fait rire aux éclats. Pour qui sait que ce malade imaginaire c'était Molière et qui allait mourir, la pièce pourtant est profondément triste. Mais parce que Molière riait lui-même et que son génie comique est le plus fort, on ne peut s'empêcher de rire encore, de rire malgré tout, — de rire aux larmes...

XI

LA MORT DE MOLIÈRE

(17 février 1673).

Molière jouait lui-même le rôle d'Argan : il y était, paraît-il, irrésistible. On peut dire, écrit Maurice Donnay, qu'il y était du dernier comique.

Le 17 février, jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, un vendredi, l'auteur se sentit plus souffrant : « Il se sentait tourmenté de sa fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire. » A sa femme et à Baron qui lui tenaient compagnie il dit tristement ces paroles :

« Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; mais aujourd'hui, que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucun moment de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie. Je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent plus un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir ! Cependant, je sens bien que je finis. »

Armande et Baron, les larmes aux yeux, le suppliè-

rent de se reposer, de ne pas jouer ce jour-là. « Comment voulez-vous que je fasse, leur répondit Molière ; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre ; que feront-ils si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

La toile fut levée à quatre heures précises.

« Molière représenta avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçurent qu'en prononçant *juro*, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, il lui prit une convulsion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en était aperçu, il se fit un effort et cacha par un ris forcé ce qui venoit de lui arriver. »

Cette convulsion a fait croire à Lombroso que Molière était épileptique. Mais l'interprétation qu'il fit du document est mauvaise. Par convulsion il faut entendre grand frisson avec dyspnée intense et peut-être accès de toux spasmodique (1).

Molière malgré cette « convulsion » continua de jouer, héroïquement. Médecins, chirurgiens et apothicaires dansèrent le dernier intermède...

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat.

Novus doctor qui tam bene parlat !...

Cérémonie burlesque !... Danse macabre !...

Molière avant de mourir, voulait encore rire de lui, rire de la mort qui approchait !... *Le Malade imaginaire* !... Farce étourdissante, dernière farce !...

1. Docteur Roger Barois, *Les Épileptiques de Génie*. Thèse Paris, 1922.

« Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce que l'on disoit de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avoient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que plus on les représentait, plus on les goutoit. »

Emouvante préoccupation d'auteur !

Comme tout ce récit de Grimarest paraît vrai, humain, dans sa tragique simplicité !...

Mais Molière se sentait plus mal. « J'ai un froid qui me tue, » disait-il à Baron.

Il avait les mains glacées. Les porteurs, précipitamment le placèrent dans sa chaise et le transportèrent du Palais-Royal « à la rue de Richelieu, où il logeait. » Baron voulut alors lui faire prendre un bouillon, mais il préféra « un petit morceau de fromage de Parmesan ». Il demanda un oreiller rempli d'une drogue qui faisait dormir :

« Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers ; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur ; il ne faut rien pour me faire perdre ce qui me reste de vie. »

Grimarest continue :

« Un instant après il lui prit une toux extrêmement forte, et, après avoir craché il demanda de la lumière : « Voici, dit-il, du changement. » Baron, ayant vu le sang qu'il venoit de rendre, s'écria avec frayeur. « Ne vous épouvantez point, lui dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. »

Armande était allée chercher à Saint-Eustache un prêtre, ainsi que Molière l'avait demandé. Mais les négociations se prolongeaient. MM. Lenfant et Lechat, prêtres de ladite paroisse, refusaient de venir.

« Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnait l'hospitalité. Elles lui donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvoit attendre de leur charité, et il leur fit paraître tous les sentiments d'un bon chrétien et toute la résignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs ; le sang qui sortoit par sa bouche en abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort. »

Un prêtre nommé Paysant arriva enfin, mais il était trop tard.

« Grâce à la présence des deux sœurs, qui recevoient du comédien une charitable hospitalité, dit Moland, la religion ne fut pourtant pas absente en cet instant suprême ; elle y fut, sinon dans ses ministres officiels, au moins dans ses plus doux et plus pieux représentants. »

Molière était mort à dix heures du soir, une heure après avoir quitté le théâtre, un an, jour pour jour, après Madeleine Béjart qu'il avait tant aimée.

* * *

Maurice Raynaud, pour expliquer cette mort, émit le

premier l'hypothèse d'une rupture d'anévrisme. Folet, de Lille, crut aussi sensiblement la même chose :

« Molière, écrit-il, était, selon toute vraisemblance, atteint d'une maladie de cœur ou des gros vaisseaux : probablement d'un anévrisme de l'aorte. Les symptômes observés chez lui, palpitations, étouffements ; puis plus tard, toux et crachements de sang, par suite de poussées de congestion pulmonaire ; plus tard encore, troubles de compression, désordres gastriques, tout cela concorde avec ce diagnostic, que vient encore confirmer le dénouement ».

Après avoir raconté les péripéties de la quatrième représentation du *Malade imaginaire* Folet termine ainsi :

« On le porta chez lui, en costume d'Argan, sans connaissance et vomissant le sang à pleine bouche. Il mourut deux heures plus tard, sans être revenu à lui ; c'est bien là le tableau d'une rupture d'un anévrisme s'ouvrant dans la trachée. »

Mais la rupture d'un anévrisme est en général plus rapidement mortelle ; elle est souvent foudroyante.

Molière était bien dyspeptique et neurasthénique comme l'indique Folet mais il n'était probablement pas cardiaque.

Le docteur Witkowski après avoir analysé la santé de Molière depuis 1667 fit enfin le diagnostic de phtisie pulmonaire.

Germain Sée fut aussitôt de son avis :

« Les raisons invoquées en faveur d'une maladie de cœur ou d'un anévrisme de l'aorte, écrit-il, sont dénuées de toute

probabilité; les motifs du diagnostic : « phtisie pulmonaire » sont infiniment plausibles; notre immortel génie a dû être la victime de l'épuisement tuberculeux. »

Aujourd'hui, tout le monde est d'accord : Molière a succombé à la tuberculose pulmonaire.

Cabanès l'a d'ailleurs précisé, magistralement.

« Il ne s'agit pas, ici, en réalité, d'un anévrisme de l'aorte, comme l'a cru Folet, d'un anévrisme rompu dans la trachée, — mais bien de l'anévrisme de Rasmussen, c'est-à-dire d'une ectasie développée aux dépens de l'artère pulmonaire, mais non fournie par la dilatation de la paroi artérielle.

« Il ne saurait être ici question d'une affection cardiaque comme d'aucuns l'ont présumé :

« Molière était dyspnéique de par la tuberculose de son poumon; l'hémorragie terminale à laquelle il a succombé est due à la rupture d'un anévrisme d'une branche de l'artère pulmonaire, développé dans une caverne.

« Ces anévrismes, bien décrits, il y a une trentaine d'années, par un médecin suédois, Rasmussen, dont on a donné le nom à cette affection, ne sont pas très rares (1). »

Ces anévrismes sont minuscules, ils ne dépassent pas le volume d'une fève. Ils se produisent seulement lorsqu'une branche de l'artère pulmonaire se trouve en contact immédiat avec une caverne tuberculeuse. La paroi artérielle se dilate alors peu à peu au point dénudé. Cette dilatation forme une petite poche qui se rompt

1. Docteur Cabanès, *Les indiscrétions de l'Histoire : La revanche de Diafoirus* (Albin Michel, Paris).

facilement à la suite d'un effort ou d'une congestion. L'anévrisme de Rasmussen est une complication assez fréquente de la tuberculose pulmonaire. Il n'est pas impossible que Molière en ait été victime. Cabanès discute ainsi son diagnostic :

« Une congestion pulmonaire, sans lésion préalable d'un gros vaisseau, ne pourrait produire une hémorragie capable d'amener la mort en moins de deux heures ; tandis que, dans l'hypothèse d'un anévrisme caverneux concomitant, cette terminaison s'explique très bien. Avec un anévrisme de l'aorte, la mort eut été beaucoup plus rapide. »

La seule objection qu'on pourrait faire à cette hypothèse est que l'hémorragie de Molière a commencé bien après la cessation des efforts qu'il avait faits pour jouer son rôle. Mais il n'est pas impossible que la poche anévrismale se soit d'abord fissurée et se soit rompue seulement enfin qu'un peu plus tard.

M. le professeur Ménétrier, qui a fait une étude très complète de l'anévrisme de Rasmussen, a plusieurs fois rencontré un processus terminal identique.

On peut donc accepter l'hypothèse de Cabanès comme étant la plus logique : Molière est mort d'une rupture d'anévrisme de l'artère pulmonaire dans une caverne tuberculeuse.

* * *

Molière expiré, la question de la sépulture se posait alors. Excommunié par le fait de sa profession et n'ayant pas eu le temps de se confesser, il devait être

enterré hors l'Eglise. Le curé de Saint-Eustache refusa donc l'inhumation dans le cimetière de sa paroisse. Armande fut obligée d'adresser une requête à l'archevêque de Paris. De plus, accompagnée du bon curé d'Auteuil, elle alla supplier le roi d'intervenir. L'interdiction fut ainsi levée, à condition que l'enterrement se ferait sans pompe et hors des heures régulières.

Molière fut enterré le 21 février vers 9 heures du soir. Il fut conduit silencieusement, parmi un grand rassemblement de peuple, au cimetière de Saint-Joseph qui dépendait de Saint-Eustache.

Sa dépouille fut inhumée « au pied de la croix » où une tombe fut élevée « d'un pied hors de terre ».

Avec la famille et les comédiens de sa troupe, les amis du poète suivaient le convoi ; Mignard, La Fontaine, Boileau, Chapelle étaient là, un flambeau à la main.

Molière avait bien mérité le repos définitif. La Révolution pourtant le tourmenta encore dans son sommeil.

En 1792 ses restes furent exhumés en même temps que ceux de La Fontaine. Les deux cercueils furent déposés successivement en plusieurs endroits et transportés, en 1817 enfin, au Père-Lachaise.

Les commissaires de la Révolution malheureusement ne consultèrent pas les registres de Saint-Eustache indiquant les lieux où reposaient le comédien et le fabuliste : ils n'exhumèrent probablement que deux inconnus. La vie et la mort de l'auteur du *Misanthrope* sont ainsi, l'une et l'autre, remplies pour nous de points obscurs.

* * *

Dès le 18 février Robinet traduisit dans sa *Gazette* l'émotion causée par cette mort soudaine. Boileau, Chappelle, La Fontaine et d'autres encore témoignèrent officiellement avec lui de leurs regrets et de leur chagrin.

Mais les ennemis de Molière de leur côté ne se privèrent pas de faire éclater leurs vieilles rancunes. Les médecins ne restèrent pas non plus muets. « Plus d'un, dit Auger, crut voir dans sa mort un châtement exemplaire de ses sarcasmes contre la Faculté. »

Les épitaphes hostiles coururent par tout Paris. On peut reconnaître l'ironie triomphante des médecins dans celle-ci :

Ci-gît un grand acteur, que l'on dit être mort ;

Je ne sais s'il l'est, ou s'il dort :

Sa maladie imaginaire

Ne saurait l'avoir fait mourir ;

C'est un tour qu'il joue à plaisir ;

Car il aimait à contrefaire.

Quoi qu'il en soit, ci-gît Molière.

Comme il était grand comédien

S'il fait le mort, il le fait bien.

Cette autre encore paraît avoir même origine :

« C'est donc là le pauvre Molière

. Qu'on porte dans le cimetière ! »

En le voyant passer, dirent quelques voisins.

« Non, non, dit un apothicaire,

Ce n'est qu'un mort imaginaire,

Qui se raille des médecins ! »

La gloire de Molière fut ainsi très longtemps combattue.

Bourdaloue l'avait déjà attaqué en chaire après *Tartuffe*. Bossuet à son tour, en 1694, fit paraître ses *Maximes et réflexions sur la comédie* où Molière est pris à partie violemment :

« Il a fait voir à notre siècle, écrit-il, le fruit que l'on peut espérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien qui, en jouant son *Malade Imaginaire* ou son *Médecin par force* (Bossuet ne sait pas très bien) reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui quidit : « *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !* ».

Peut-être est-il aisé de comprendre et d'admettre l'antagonisme qui dressait contre Molière le célèbre orateur. Bossuet était en accord avec l'austérité de ses principes et les exigences de sa foi. Mais son point de vue n'est pas le nôtre. Le professeur Debove au contraire fait remarquer que pour se bien porter il est nécessaire d'être gai.

Le rire est sain.

Aussi les médecins sont-ils obligés de modifier un peu l'Évangile. C'est « *Malheur à vous qui pleurez !* » qu'il leur faut dire. A tous ceux qui ont des idées noires ils peuvent, malgré Bossuet, conseiller Molière : le traitement est simple, — et toujours efficace.



Molière, plus que personne, a souffert de la vie. Elle ne fut pour lui qu'une longue suite de déceptions : déceptions d'amour et déceptions d'amitiés ! Il eut à se défendre contre tous ses ennemis qui l'accablaient, — et cette préoccupation ajoutait sa fatigue aux surmenages quotidiens que son métier lui imposait.

Directeur de troupe, il lui fallait la diriger. Auteur comique, il écrivit en moins de vingt ans plus de trente pièces. Dans chacune d'elles, il jouait un rôle, presque toujours le plus chargé. Acteur, il ne se contentait pas d'interpréter ses œuvres ; de ses débuts à Paris jusqu'à sa mort il monta vingt-cinq pièces nouvelles d'autres auteurs et vingt-six pièces déjà représentées à l'Hôtel de Bourgogne ou au Marais : dans presque toutes il y donna sa réplique. Il y avait souvent un premier rôle mais il ne se refusait jamais à y faire ce qu'on appelle une *utilité*.

Si la vie meurtrissait son cœur, il abusait lui-même de son plein gré, de son intelligence et de ses forces.

Dès 1665, à quarante-trois ans, il était exténué, moralement et physiquement. Il continua malgré tout son labeur.

En 1666, il eut alors une première phase de neurasthénie, — neurasthénie psychique.

Son état s'aggrava.

Il devint dyspeptique.

L'obsession de sa maladie le conduisit enfin peu à peu à la neurasthénie gastro-intestinale. Parallèlement d'ailleurs évoluait en lui une tuberculose pulmonaire, à quoi son hérédité l'avait préparé, et qui à cinquante et un ans, l'emporta.

Les biographes nous ont suffisamment renseignés sur ces choses : l'étude de ses œuvres, où il se peignait souvent, les confirme ; dans plusieurs comédies il se moque de son physique amaigri, de sa toux ; quant à sa psychologie morbide le *Misanthrope* et le *Malade imaginaire* nous la décrivent tour à tour.

* * *

La médecine à cette époque était un art encore en enfance ; et les médecins de Molière étaient bien incapables de le guérir. N'était-il pas atteint d'ailleurs d'un mal qui aujourd'hui encore nous résiste victorieusement ! On conçoit que l'auteur malade se soit moqué des médecins, qu'il ait attaqué jusqu'au bout la médecine. Sans compter la farce du *Médecin Volant*, il consacra de 1665 à 1673, cinq pièces à ce sujet. *Don Juan*, *l'Amour Médecin*, le *Médecin malgré lui*, *Monsieur de Pourceaugnac*, le *Malade imaginaire* ! Quelle galerie des travers médicaux du temps ! Quelles

critiques acharnées de l'art médical incapable de rien soulager !

Molière a, sans nul doute, dépassé la vérité.

Tous les médecins n'étaient pas des ânes pédants, des insoucians cyniques.

Ils parlaient latin ? — Mais c'était la langue officielle de l'époque. Du reste ils le parlaient bien, en érudits et en lettrés qu'ils étaient pour la plupart. Ils portaient un habit grotesque ? — Mais beaucoup de corporations n'ont-elles pas leur uniforme ? La Magistrature, l'Armée, le Clergé, n'ont pas renoncé à l'habit distinctif... La robe et le bonnet dont nous rions aujourd'hui avaient leur raison d'être ; ils impressionnaient le malade et lui donnaient confiance. Qui croit en Dieu est sauvé ; qui croit au médecin est à moitié guéri.

Leur thérapeutique enfin n'était pas si grotesque. Elle était simplifiée et simpliste ? D'accord. Mais elle n'était pas inutile.

L'antimoine est encore employé aujourd'hui. La purge, le clystère et la saignée d'autre part sont à la base de tous nos traitements. Les médecins de Molière les employaient à outrance ? — Mais aujourd'hui ?...

Nous avons remplacé les légères décoctions d'herbes purgatives par de violents drastiques. La saignée (abandonnée à la fin du siècle dernier où les médecins avaient peur de passer pour des médecins moliéresques) est désormais réhabilitée : elle est indispensable dans certaines maladies, utile dans beaucoup d'autres. Les ventouses, les sangsues qu'on emploie journellement n'agissent-elles pas, au fond, comme de petites saignées !

Il faut insister d'autre part sur cette constatation : il n'y avait pas de diététique possible au ^{xvii}^e siècle. Tout le monde mangeait énormément ; la purge, le clystère et la saignée étaient indispensables. Les gros mangeurs, les goinfres étaient légion ; tous étaient des hypertendus. Aucun raisonnement ne les empêchait de se jeter goulûment sur tous les plats : il fallait bien purger, lavementer et saigner.

Evidemment ces considérations qui, à trois siècles de recul, peuvent nous sembler irréfutables ne sont pas apparues à l'esprit de Molière. Elles ne l'auraient probablement pas empêché de mettre en scène les médecins. Il écrivait des comédies ; il voulait faire rire. Il choisisait naturellement des personnages dont il pouvait tirer des effets comiques. Les médecins sont de ceux-là ; ils font partie des personnages traditionnels de la farce : ils auraient tenté Molière, — inévitablement.

* * *

L'auteur de *Monsieur de Pourceaugnac*, d'ailleurs, n'a pas été le seul à blâmer Hippocrate. Aucun pourtant ne fut aussi terrible : le discrédit qu'il jeta sur les médecins se prolongea longtemps. Il ne se doutait pas sans doute que son œuvre aurait cette importance. Peut-être, au reste, a-t-il par ses critiques servi l'art médical. Les médecins travaillèrent ; de progrès en progrès ils firent de leur science ce qu'elle est aujourd'hui.

Certes, bien des détails sont encore imparfaits. Mais

toutes choses sont imparfaites ici-bas. Il est impossible évidemment de faire revivre un mort. Rien ne peut ralentir le temps, ni nous arracher à notre destin. On n'a pas encore trouvé les pièces de rechange qu'il faudrait pour réparer l'usure de la machine humaine.

Malgré tout la médecine est capable aujourd'hui, dans bien des cas, de prévenir, soulager et guérir. Les médecins ont désormais ce qu'il faut pour rendre, à ceux qui les consultent, d'appréciables services.

Ils ont sans doute encore — et c'est humain — quelques petits travers. Mais ils n'ont pas en tous cas celui d'en vouloir à Molière pour le mal qu'il a dit d'eux, autrefois.

Tous reconnaissent qu'il est l'homme de théâtre le plus grand que nous ayons.

Lui-même doit maintenant s'applaudir du résultat de ses efforts et s'attribuer une partie des succès médicaux actuels.

La réconciliation est faite.

Peut-être a-t-elle été longue à venir...

Mais Alceste l'a dit : « Le temps ne fait rien à l'affaire » !...

Vu : le Doyen,
ROGER.

Vu : le Président de la thèse.
P. MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

